

# **LE TISSAGE AU BURKINA FASO: ENTRE TRADITIONS ET (R)ÉVOLUTION TECHNIQUE**

**Mélanie Trouvé**  
ENSCI—Les Ateliers  
2019

**LE TISSAGE  
AU BURKINA FASO:  
ENTRE  
TRADITIONS  
ET  
(R)ÉVOLUTION  
TECHNIQUE**

**Mélanie Trouvé**  
Mémoire de design textile  
Sous la direction de Camille Saint-Jacques  
ENSCI—Les Ateliers  
2019

**Note au lecteur :**

Ce mémoire de recherche est composé d'un ouvrage écrit et photographique, d'échantillons de tissus provenant du Burkina Faso et de cartes géographiques. Les cartes et les tissus peuvent être consultés simultanément à la lecture. Vous trouverez en appel de note les mentions « carte 1 » ou « tissu 1 » lorsque le texte se réfère à ces éléments supplémentaires.

Pour lire les cartes, il suffit de les superposer à la « carte 0 ». Chaque carte vous donnera les repères évoqués au moment M, mais libre à vous de les extraire de l'ouvrage et de les superposer entre elles pour vous approprier ce nouveau territoire.

Les photographies qui comportent un astérisque dans la légende (ex : Fig. 3\*) sont toutes des photographies personnelles, prises à Ouagadougou entre mai et août 2019.



Fig. 1\*

**Fig. 1\*** Isabelle, Centre Textile Afrika  
Tiss, Burkina Faso, août 2019.

# LE « PAYS DES HOMMES INTÈGRES » : UN SURVOL

- 26 Panorama sur le Burkina Faso
- 30 Ressources textiles et savoir-faire
- 31 Le coton : une ressource abondante
- 34 Tisserand(e)s
- 38 Aux origines : un savoir-faire masculin

## UN SAVOIR-FAIRE ÉMANCIPATEUR POUR LES FEMMES

- 44 Thomas Sankara : l'élan patriotique et féministe
- 50 Le *faso dan fani* : « produire et consommer burkinabè »
- 70 Les femmes à l'honneur au « pays des Hommes intègres »
- 112 Une technique qui s'adapte
- 113 Le métier traditionnel horizontal
- 144 Le métier à pédales
- 175 Le métier à navette volante
- 190 De la filature à la cotonnade
- 195 Bouleversements industriels pour la filature manuelle
- 202 L'industrie au service de l'artisanat

## Introduction

## 20 Portraits

## UN LEVIER DE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE

- 220 Mondialisation et revendication identitaire
- 221 Importation, fripes, copies : le « pagne tissé de la patrie » en concurrence
- 230 Fermeture des industries textiles locales
- 234 Valorisation d'un tissu identitaire
- 246 Mutations et traditions
- 247 Industriel ou artisanal ?
- 250 Un entre-deux plus durable

## UN VECTEUR DE LIEN SOCIAL

- 258 Afrika Tiss : tissage et solidarité
- 266 Comment créer ensemble ?

## Conclusion

## 278 Bibliographie

## 283 Remerciements

**«La vraie émancipation de la femme,  
c'est celle qui responsabilise la femme!»**

**«On a commencé à faire un pagne au  
cinquantenaire du Burkina Faso. C'était  
cinquante ans après l'Indépendance de 1960,  
donc c'était en 2010. On a fait un pagne du  
cinquantenaire en faso dan fani et après moi  
j'ai dit : mais pourquoi ne pas faire un pagne  
du 8 mars<sup>2</sup>? »**

<sup>1</sup> Thomas Sankara à l'occasion de la commémoration de la Journée Internationale de la Femme : *La libération de la femme : une exigence du futur*, discours prononcé le 8 mars 1987.

<sup>2</sup> Justine Kafando, Ouagadougou, août 2019.

Le métier de tisserand a, depuis toujours au Burkina Faso, été réservé exclusivement aux hommes, les femmes étant restreintes uniquement à la filature du coton. Pourtant, différents facteurs ont, depuis une quarantaine d'années, renversé la **répartition sexuelle** des tâches : aujourd'hui on compte davantage de tisserandes que de tisserands au « pays des Hommes intègres ».

Trois axes complémentaires me permettent de comprendre les raisons de ce basculement :

- la **politique** qui agit en faveur du développement du patrimoine textile burkinabè,
- l'**évolution technique** des métiers à tisser,
- le développement de l'**industrie**.

Ces changements fondamentaux ont bouleversé la distribution du travail par genre et ont ainsi permis aux femmes d'acquérir leur **indépendance financière** et un meilleur statut. L'aspiration de ce mémoire est la découverte des enjeux de l'évolution de l'**artisanat**, de l'**industrie textile** et du **tissage** burkinabè<sup>3</sup>.

Si, à l'échelle de l'individu, la pratique du tissage semble bénéfique aux artisans, la **confrontation de l'artisanat et de l'industrie** m'est progressivement apparue comme une clé pour comprendre l'évolution possible de la **place des tisserands** dans un monde en pleine mutation technique, technologique et industrielle. Comment ces deux entités coexistent-elles au sein d'un même territoire ? Quelles sont les difficultés économiques qui mettent en péril le bon développement de l'industrie textile au Burkina Faso ? Quelles issues, alternatives, solutions permettent actuellement au textile de continuer de se développer ?

Mes compétences de designer et la confrontation avec les artisans m'ont naturellement menée à me questionner sur la manière d'**interagir** et de **collaborer** avec les tisserandes afin de mener à bien un projet qui leur sera véritablement bénéfique sur le long terme. Comment et pourquoi faire se **rencontrer** ces deux disciplines ? Quel type de projet peut rendre les artisans plus autonomes dans leur pratique quotidienne ? Comment les structures comme Afrika Tiss fonctionnent-elles afin de faire du tissage un **levier de développement économique et social pour les femmes** ?

<sup>3</sup> La Constitution nationale nomme « Burkinabè » les habitants du Burkina Faso. Le mot est invariable en genre et en nombre (Burkina = « intégrité/honneur » en mooré, -bè = « habitant » en peul).

## Comment la pratique du tissage permet-elle aux femmes de s'émanciper au Burkina Faso ?



Fig. 2\*

Fig. 2\* Pagne tissé pour la Journée Internationale des Droits de la Femme le 8 mars 2017, Ouagadougou.

l'artisanat, travaille à la promotion des investissements privés dans plusieurs secteurs dont celui du coton textile.

L'objectif visé est la création d'emplois décents notamment pour les jeunes et les femmes et la création de valeur ajoutée.

Les efforts du Gouvernement en matière d'amélioration du climat des affaires, le cadre politique et juridique cité en référence par la communauté internationale, la qualité attrayante de la fibre de coton au plan national et international ont eu pour corolaire l'attrait d'investisseurs privés dont le groupe Turc AYKA Textile Investment.

Le projet d'implantation du futur complexe intégré de transformation de coton (filature, tissage, tricotage, teinture, confection...) est en phase de devenir une réalité dans notre pays. Le choix du site de Ouagadougou est celui de l'investisseur. Le gouvernement encourage à la délocalisation des investissements mais en la matière, il n'impose rien.

Ce projet ne met pas fin aux initiatives du gouvernement en vue de relancer les pôles industriels de Koudougou et de Bobo Dioulasso. Il participe à une relance de l'ensemble du secteur industriel et manufacturier du Burkina Faso qui aura des effets d'entraînement dans la chaîne de valeur du secteur coton notamment pour la ville de Koudougou .



Fig. 3

## Comment l'artisanat et l'industrie textile cohabitent-ils au sein d'un même territoire ?

**Fig. 3** Communiqué de presse du Ministère du Commerce, de l'Industrie et de l'Artisanat à propos de l'implantation d'une usine de transformation du coton du groupe Turc AYKA Textile Investment à Ouagadougou, 5 février 2018.

## Comment mon savoir-faire créatif peut-il être bénéfique directement à des populations défavorisées ?

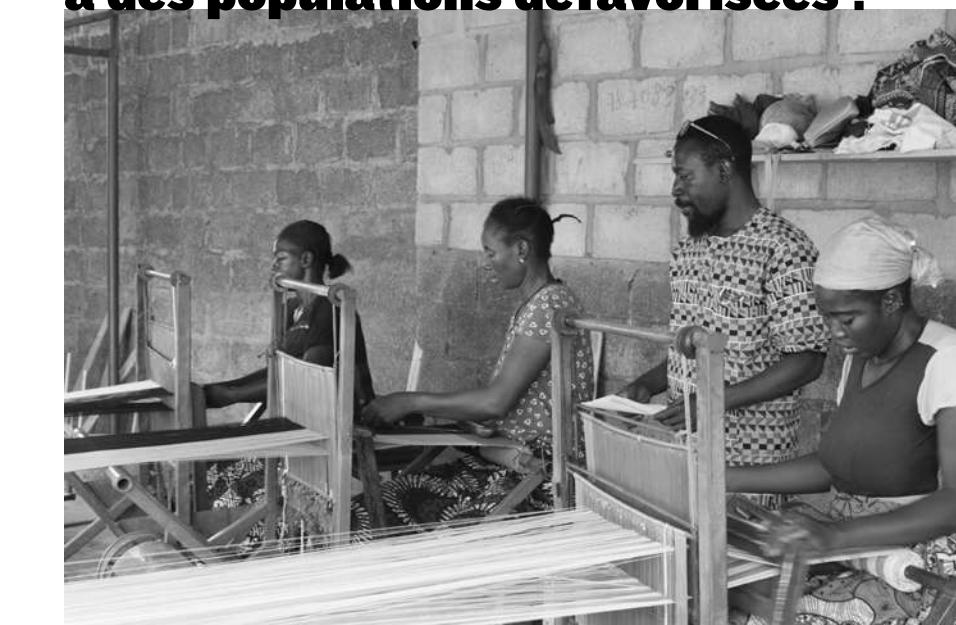


Fig. 4\*

**Fig. 4\*** Les tisserandes d'Afrika Tiss, Ouagadougou, juillet 2019.

Je cherche une connexion, un lien, un terrain à investir entre ma pratique et mon altruisme, entre le **design** et la **solidarité**, entre le textile et l'humain. Un espace où se rencontrent deux entités apparemment opposées : **industrie** et **solidarité**. Un compromis permettant à un groupe de personnes défavorisées de bénéficier des compétences créatrices d'un designer avec un design à l'**impact social positif**, un design qui aide une population défavorisée, qui améliore une condition sociale.

Comment le design peut-il bénéficier directement aux personnes défavorisées ? Après avoir lu de nombreux écrits décrivant de multiples projets solidaires à l'initiative de designers issus de divers champs du design, j'ai rapidement souhaité me recentrer sur un domaine que je maîtrise : le textile. En effet, afin de pouvoir mettre en pratique le fruit de mes recherches dans mon activité professionnelle future, il m'a semblé plus pertinent de faire concorder mon investigation avec le métier auquel je me destine.

L'ambition de mon enquête est de découvrir comment le tissage peut avoir un **impact social positif** au Burkina Faso et comment le valoriser. Bien que le patrimoine textile et les savoir-faire burkinabè soient infiniment riches, j'ai extrait de mes recherches sur le **textile** et sur l'**artisanat** seulement les aspects qui ont servi et qui continuent de servir l'amélioration de **la condition des femmes**, et plus précisément des **tisserandes** au Burkina Faso.

J'ai rapidement souhaité une expérience de terrain, car il m'a semblé indispensable de m'investir dans un **projet solidaire** afin de me confronter à une réalité concrète pour en comprendre les enjeux. En rassemblant un maximum d'informations avant mon départ, afin de partir avec des repères solides, des connaissances et des questionnements sur la situation géographique, économique et sociale du Burkina Faso, sur l'**artisanat**, l'**industrie**, les **femmes**, le **textile**, et le **tissage**, je me suis imprégnée de l'état d'esprit d'un pays qui m'était jusqu'alors inconnu, à travers des écrits, des images, des contes...

La mélodie des métiers à tisser, la chaleur accablante, l'esprit de la « débrouille », le climat sécuritaire très difficile, l'humour et l'esprit positif du peuple burkinabè sont autant de facteurs qui sont impossibles à ressentir à travers un article ou un podcast dans une bibliothèque parisienne et qui, pourtant, ont une influence évidente sur l'identité et la situation du pays, ainsi que sur le développement de la pratique du tissage.

C'est donc en vivant et en échangeant sur place avec ces populations défavorisées que j'ai souhaité ajuster mes recherches, parce que leurs avis, leurs histoires, leurs commentaires, leurs confirmations ou leurs infirmations me permettent de retranscrire des problématiques et des informations au plus proche de la réalité.

Le tissage étant culturel et omniprésent dans la ville, qu'ils soient tisserand(e)s, tailleurs, artisans, que leur profession soit liée au textile ou pas, tous m'ont apporté un regard précieux, nécessaire et complémentaire sur le sujet.

En voyant une offre de Service Civique chez Afrika Tiss, association dont l'objectif est l'**autonomisation** des femmes au Burkina Faso par le tissage, j'y ai vu un vrai terrain d'étude pour la rédaction de mon mémoire, ainsi qu'une opportunité de mettre mes compétences dans le domaine du textile au service de la **solidarité internationale**. Après cinq mois de travail au bureau de Paris, je suis partie un peu plus de trois mois à Ouagadougou, capitale du Burkina Faso, participer au développement de l'association, découvrir, observer, rencontrer les femmes tisserandes du pays.

Sur place, le temps de voir, d'observer, d'entendre, de sentir, d'échanger, d'écouter, de ressentir et de questionner a été inestimable pour ma compréhension des enjeux liés au tissage, afin de compléter mes recherches préliminaires. À mon sens, il était nécessaire de partir explorer ce nouveau territoire, en m'immergeant dans une nouvelle culture, et surtout, en partant à la **rencontre** des principaux acteurs concernés par mon enquête.

## « Tu vas tisser du faso dan fani ? »

C'est ce qu'un homme burkinabè, d'une trentaine d'années m'a demandé plein d'entrain lorsque je lui ai expliqué que je venais rencontrer des tisserands.

Je suis arrivée à l'aéroport de Ouagadougou le 10 mai 2019 après avoir fait ma première rencontre dans l'avion. L'homme semblait très fier et particulièrement enthousiaste à l'idée que je vienne pour découvrir son pays. La plupart des passagers du vol – dans lequel j'étais la seule Française – ont été très amicaux envers moi. La chaleur avec laquelle les Burkinabè m'ont accueillie semblait à l'image de celle de leur pays : caniculaire.

Il m'a fallu un long moment d'observation et d'adaptation avant de me sentir assez confiante pour interroger des gens que je connaissais puis, que je ne connaissais pas. Une semaine a été nécessaire pour que mon oreille s'habitue au français parlé du Burkina Faso. Nous parlons bien la même langue mais nous ne la parlons pas de la même manière : accent, vocabulaire, tournures de phrase, expressions locales... Même si je comprenais bien les mots, le sens des phrases m'était difficile à saisir les premiers jours. Le français est la langue officielle du Burkina Faso, pourtant, hors contexte professionnel, c'est systématiquement en mooré que les habitants échangent. Les hommes parlent bien le français, mais les femmes sont très peu nombreuses à être allées à l'école et donc peu nombreuses à pouvoir tenir une conversation en français. Même si certaines sont en mesure de comprendre, elles parlent peu et très timidement par peur d'être jugées sur leurs fautes. Patience et confiance ont été nécessaires pour s'apprivoiser réciproquement afin d'aboutir à un véritable échange.

J'ai du expliquer mes motivations avant de poser des questions, car les artisans interrogés pensaient et espéraient que leurs réponses me serviraient à leur venir en aide. Lorsque je demande le prix d'un métier à tisser, on me demande si je peux en offrir un ; lorsqu'on me dit que les clients sont difficiles à trouver, on me somme d'en envoyer depuis la France... Les gens ne comprennent pas l'intérêt d'un interview s'il n'a pas vocation à améliorer concrètement leur condition de vie. Je suis française et j'incarne la richesse à leurs yeux, ils attendent tous de moi que j'apporte de l'argent, du matériel et des commandes depuis Paris. Il était parfois difficile pour moi de me sentir légitime en sachant que nos préoccupations immédiates étaient si disproportionnées : mon mémoire n'a pas vocation à changer radicalement la vie de la personne que j'interroge, ce qui n'est pas simple à assumer face à des interlocuteurs qui tentent chaque jour de nourrir leur famille.

Pour éviter l'approche très formelle des interviews, j'ai principalement réparti mes demandes d'informations sur toute la durée de mon voyage, en attendant que le moment soit le plus opportun afin que la question soit posée le plus naturellement possible dans son contexte. Aussi, je n'ai pas souhaité imposer de tête-à-tête individuel avec les personnes que j'ai interrogées, trop intimidant et artificiel, puisque au Burkina Faso tout est collectif et partagé.

Ce sont donc, pour la plupart, des renseignements glanés au fur et à mesure qui nourrissent mon sujet. J'ai pu mener trois discussions plus longues et plus complètes, toutes réalisées en groupe avec : Abdoulaye, au sein de son association de tisserands traditionnels ; Adèle, Bintou, Alima et Ramata qui travaillent au Centre Textile Afrika Tiss et Justine Kafando, la fondatrice de l'Union des Associations de Tisseuses de Kadiogo.



**Bintou Kabore**  
Tisserande chez Afrika Tiss



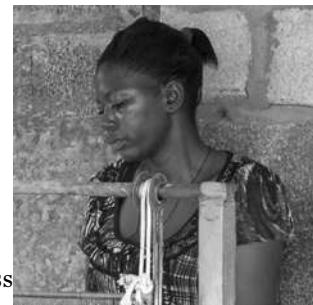
**Isabelle Sawadogo**  
Tisserande chez Afrika Tiss



**Ramata Ouedraogo**  
Tisserande chez Afrika Tiss



**Marie Ouedraogo**  
Tisserande chez Afrika Tiss



**Zoenabou Nikiema  
(Adèle)**  
Tisserande chez Afrika Tiss



**Justine Kafando**  
Présidente de l'UATK



**Assita Kabore**  
Tisserande chez Afrika Tiss

À Ouagadougou, la plus grande partie de mes informations vient des échanges avec les tisserandes d'Afrika Tiss que je côtoie au quotidien. Un soir, je prends le temps d'aller rendre visite à Ramata, Bintou et Adèle dans une cour voisine. Nous sommes assises par terre, à l'ombre d'un arbre, juste devant le portail de Bintou et Ramata qui est en train de tisser sur son petit métier métallique un pagne en *faso dan fani*. Alima (Clarice Nanema), qui fait le ménage quotidiennement dans les locaux du Centre Textile, ne pratique pas le tissage mais est toujours entourée de tisserandes et participe activement à la conversation. Elle vit dans la même cour que les deux jeunes femmes et tient sur ses genoux le dernier bébé de Ramata. Notre échange a été rythmé par les claquements du métier à tisser de Ramata qui pédale, un coq qui chante, les enfants qui nous interrompent régulièrement, les voitures et les motos... Mais la conversation a suivi son cours dans la joyeuse cacophonie ambiante.

Mariette est la fondatrice d'Afrika Tiss. Passionnée par l'histoire du Burkina Faso, elle possède des connaissances très vastes sur ce pays, sa culture, son histoire, son patrimoine textile... Pendant les cinq premiers mois de mon Service Civique dans les locaux de Paris, je me suis nourrie de ses anecdotes sur le Burkina Faso en m'imprégnant progressivement de cette nouvelle culture depuis la France. Nous avons pris plusieurs fois le temps de discuter plus en détail de mes recherches. Mariette m'a aiguillée sur des pistes à suivre, m'a fait part de précisions et d'interrogations qui m'ont permis d'enrichir ma réflexion et m'a généreusement partagé contacts, connaissances et références.



**Mariette Chapel**  
Fondatrice d'Afrika Tiss



**Nazaire Bado**  
Maître teinturier  
Responsable logistique chez Afrika Tiss

Nazaire est responsable de l'association dans les locaux de Ouagadougou. Il est constamment en relation avec des tisserandes, fileuses, vendeurs de fils ou fabricants de métiers à tisser puisqu'il est responsable de la logistique et de la production concernant le textile. Il possède donc un immense réseau local et des connaissances précises dans de multiples domaines, dont le tissage. C'est souvent sur la terrasse ombragée du Centre Textile, ou au milieu des bains de teinture qu'il m'a fourni de précieux renseignements.



**Missac Penga**  
Tisserand

J'ai eu la chance d'être présentée à Abdoulaye, le fondateur de l'association pluridisciplinaire Boabab, au sein de laquelle j'ai rencontré deux tisserands en plein travail qui utilisent encore des métiers à tisser traditionnels, dont Missac Penga. Abdoulaye m'a beaucoup parlé de son association et de ses tisserands et a joué un rôle d'intermédiaire avec Missac Penga qui ne parlait que quelques mots de français.



**Abdoulaye**  
Maître teinturier  
Fondateur de l'association Boabab

Peu de temps avant mon départ, je suis allée rencontrer Justine au siège social de l'Union des Associations de Tisseuses de Kadiogo : le plus grand regroupement de tisserandes du Burkina Faso. Elle m'a accordé de son temps dans la cour de l'association pour m'expliquer le fonctionnement des groupements de tisserandes. J'ai pu discuter avec deux tisserandes en train de tisser ainsi qu'avec la vendeuse qui m'a fait visiter leur boutique.



**LE «PAYS  
DES HOMMES  
INTÈGRES» :  
UN SURVOL**

# PANORAMA SUR LE BURKINA FASO

*Burkina Faso* signifie « le pays des Hommes intègres » :  
*Burkina* : Intégrité en mooré.  
*Faso* : Patrie/Pays en dioula.

Il est situé en Afrique de l'Ouest, dans la zone soudanienne.

Frontalier du Mali, du Niger, de la Côte d'Ivoire, du Ghana, du Togo et du Bénin<sup>carte 1</sup>.

20 244 000 habitants en 2018<sup>1</sup>.

**Économie** : essentiellement agricole, l'économie du pays se caractérise par sa forte vulnérabilité. La pauvreté est importante : chômage, analphabétisme, conditions d'habitat précaires, niveau élevé de malnutrition. C'est l'un des dix pays les moins développés au monde (classé 183/189 en 2017 selon l'Indice de Développement Humain).

Les **femmes** représentent plus de la moitié de la population du Burkina Faso. Leur alphabétisation est plus élevée à Ouagadougou que dans le reste du pays (57,2% contre 23%) mais elle reste nettement inférieure à celle des hommes (71,3%) malgré une augmentation du taux de scolarisation des filles en primaire qui permet de réduire les écarts entre les sexes<sup>2</sup>. Système patriarcal, la polygamie masculine autorisée est très répandue.

<sup>1</sup> Encyclopédie Universalis.  
<sup>2</sup> FORTIN Laura, *Les tisseuses de Ouagadougou : ethnographie d'un groupe professionnel recouvrant des trajectoires différencierées au Burkina Faso*, mémoire de recherche sous la direction de OUÉDRAOGO Jean-Bernard, 2015, p. 6.

**Climat** tropical sec avec deux saisons : une saison sèche de novembre à juin et une saison pluvieuse de juillet à octobre.

**Religions** : islam (60,5% de musulmans), christianisme (23,2% dont 19% de catholiques et 4,2% de protestants), religion traditionnelle ou animisme (15,3%)<sup>3</sup>.

**Ethnies** : les plus représentées sont les Mossi (51,7%), Peuls (8,6%), Gourmantché (7%), Bobo (5,1%), Gourounsi (4,8%), Sénoufo (4,6%), Bissa (3,5%)<sup>4</sup>.

**Sécurité** : depuis 2015, le Burkina Faso a connu plusieurs attaques terroristes qui ont eu pour conséquence une progression des « zones rouges » au nord, dans la région du Sahel, mais également dans l'est du pays. Le conflit qui sévit au nord du Mali depuis plusieurs années, ainsi que les tensions sociales liées à l'incertitude économique, aux changements politiques, aux pénuries alimentaires récurrentes dans certaines régions, participent à l'instabilité du pays que l'on observe aujourd'hui.

**Capitale** : Ouagadougou en région centre. Depuis 2012 elle s'organise en 55 secteurs<sup>carte 2</sup>, répartis en 12 arrondissements<sup>carte 3</sup>.

**Langues** : le français est la langue officielle mais elle n'est pas parlée par tout le monde. Il existe plus d'une soixantaine de langues nationales ; le mooré, le dioula et le peul sont les trois principales.

<sup>3</sup> [www.diplomatie.gouv.fr/fr/dossiers-pays/burkina-faso/presentation-du-burkina-faso/](http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/dossiers-pays/burkina-faso/presentation-du-burkina-faso/)

<sup>4</sup> FORTIN Laura, *Les tisseuses de Ouagadougou : ethnographie d'un groupe professionnel recouvrant des trajectoires différencierées au Burkina Faso*, op. cit, p. 3.

La plupart des femmes vivent dans des cours familiales. Il s'agit d'un regroupement de petites maisons en terre avec un toit en tôle, auxquelles on accède par un portail commun, dans lesquelles vivent les membres d'une seule et même famille. Dès qu'une femme est mariée, elle quitte sa cour pour rejoindre celle de son mari. Certaines rares familles aisées vivent plus indépendamment dans des maisons individuelles.

- 600** : apparition du tissage en Afrique w, apparition du métier à tisser soudanais.
- 1733** : invention du métier à navette volante par John Kay (Manchester).
- 1850** : les missions catholiques se répandent en Afrique.
- 1896-1960** : colonisation française du Burkina Faso.
- 1901** : arrivée des missionnaires à Ouagadougou.
- 1956** : premiers métiers à tisser pour femmes.
- 1960** (5 août) : la Haute-Volta obtient l'indépendance de la France.
- 1970** : apparition de l'usine Faso Fani sous le nom de Voltex (Koudougou).
- 1977** (8 mars) : la Journée Internationale des Droits de la Femme est reconnue par les Nations Unies.
- 1983** (4 août) : Thomas Sankara devient président après un coup d'État.
- 1984** : le 8 mars est déclaré férié au Burkina Faso.  
(4 août) : la Haute-Volta devient le Burkina Faso.
- 1984** : création de la Coopérative de production artisanale des femmes de Ouagadougou.  
(8 mars) : discours de Thomas Sankara : « La libération de la femme, une exigence du futur ».
- 1985** : diffusion du métier à navette volante au Burkina Faso.
- 1987** (15 octobre) : Blaise Compaoré prend le pouvoir au Burkina Faso jusqu'au 31 octobre 2014.  
assassinat de Thomas Sankara.
- 1994** : création de l'Association des Tisseuses de Kadiogo (Ouagadougou).
- 1997** : ouverture de l'usine Filsah (Bobo-Dioulasso).
- 2000** (7 mars) : liquidation de l'usine Faso Fani.
- 2005** : création de l'usine Fasotex (Koudougou).
- 2007** (29 novembre) : arrêté sur la promotion et la valorisation du *faso dan fani*.
- 2009** : lancement du Salon International du Textile Africain.
- 2015** (29 novembre) : élection Roch Marc Christian Kaboré.
- 2015** : première édition de la *Dan Fani Fashion Week* (Ouagadougou).
- 2016** : première Journée de Valorisation du *Faso dan fani* (Ouagadougou).  
le *faso dan fani* devient le pagne officiel de la Journée Internationale des Droits de la Femme.
- 2018** (février) : démarrage du chantier de la 1<sup>re</sup> usine d'égrenage de coton bio (Koudougou).
- 2019** (mai) : labellisation du *faso dan fani* auprès de l'OAPI.

# RESSOURCES TEXTILES ET SAVOIR-FAIRE

Le secteur de l'artisanat comprend plus de 110 métiers, répartis en neuf corporations, dont les « métiers du textile et de l'habillement ». Regroupés au sein de la Chambre des Métiers de l'Artisanat, leurs acteurs sont organisés autour de fédérations, d'associations, de groupements et de coopératives. Dans les métiers du textile, ce sont les femmes ou leurs organisations qui prédominent.

Le Burkina Faso possède de nombreux savoir-faire ancestraux : sculpture sur bois, technique du bronze, tapisserie, broderie, maroquinerie, vannerie, poterie, tissage et teinture (indigo et *bogolan*). L'indigo est une couleur bleu foncé autrefois extraite de l'indigotier et désormais obtenue à partir de colorants synthétiques. Au Burkina Faso, elle est traditionnellement utilisée avec la technique du *shibori* qui consiste à créer des zones de réserves grâce à la couture et à tremper l'étoffe nouée dans un bain de teinture indigo. Les coutures sont alors déliées, créant des motifs blancs sur fond bleu. Originaire du Mali, le *bogolan* est une technique de teinture obtenue à partir de boue et de décoction de feuilles et d'écorces locales. Des bandes de coton sont assemblées et peintes au pinceau avec les nuances obtenues : noir, ocre, marron, rouge, kaki.

En arrivant à Ouagadougou, il a été très simple pour moi d'avoir un aperçu des différents savoir-faire pratiqués localement, puisque de nombreux artisans sont regroupés au Village Artisanal (secteur 24, arrondissement n°5). Créé en 2000, le Village Artisanal est un espace clos, au sein duquel un très grand nombre d'artisans burkinabè exercent leur métier dans leur atelier. Je m'y suis promenée pour observer les techniques ancestrales : travail du cuir ou de la peau de serpent, teinture, tissage, sculpture en bronze... J'ai échangé avec les artisans sur leur travail, mais aussi sur des sujets plus vastes et personnels, en terminant par leur acheter – après m'être prise au jeu des négociations – des jouets en calebasse, bijoux en ébènes, instruments de musique traditionnels et autres objets locaux. Même si le lieu a vocation marchande et touristique, il m'a offert un panorama des savoir-faire, de nombreux échanges chaleureux et de belles découvertes techniques.

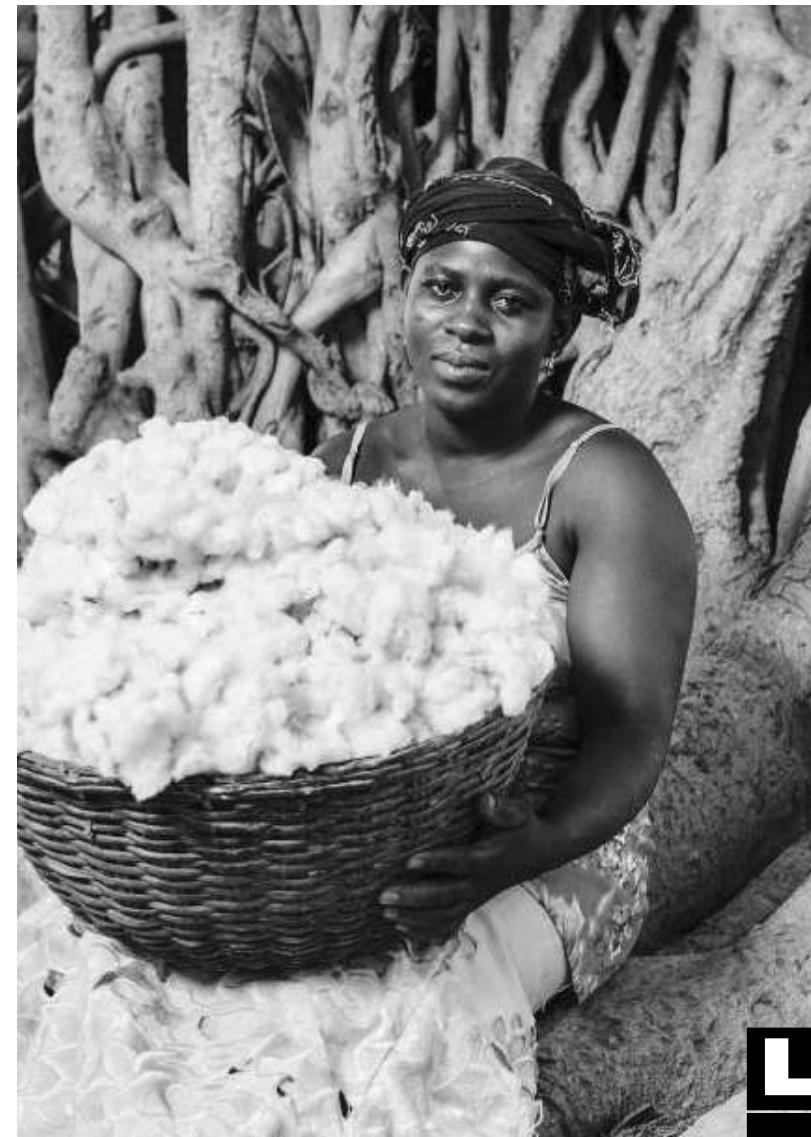


Fig. 1

## Le coton: une ressource abondante

Le Burkina Faso est un pays aux ressources limitées, dont la population vit presque exclusivement de son élevage et de son agriculture traditionnelle. L'économie est fortement dominée par l'agriculture qui emploie près de 80% de la population active, le coton étant la culture de rente la plus importante. Elle est pratiquée par des exploitations agricoles familiales de petites tailles.

Fig. 1 <https://theecologist.org/2016/feb/01/burkina-faso-calls-time-monsantos-gm-cotton-demands-280m-damages>

## Le coton est le deuxième produit d'exportation du Burkina Faso derrière l'or et représente près de 4% du PIB du pays<sup>5</sup>.

À l'instar des autres pays de la sous-région, le Burkina Faso connaît un contexte sécuritaire de plus en plus difficile. Longtemps préservé, le pays est entré dans un cycle d'attaques terroristes de plus en plus fréquentes. En janvier 2019, l'état d'urgence a été décrété dans quatorze provinces<sup>6</sup>. La détérioration du climat sécuritaire, principalement dans les régions cotonnières de l'Est ainsi que les caprices de la météo, notamment la rareté de la pluie certaines années, ont eu un impact négatif sur la production du coton.

La production du coton a connu une forte croissance entre 1970 et 2005, plaçant le Burkina Faso en tête du continent à la fin des années 2000.

Il a malheureusement laissé sa place de premier producteur de coton d'Afrique en 2018 pour prendre la quatrième position derrière le Mali, le Bénin et la Côte d'Ivoire.

Le Burkina reste, en revanche, le premier exportateur de coton du continent. En effet, à peine 2% de la production de fibre fait l'objet de transformations locales par des filateurs traditionnels, semi-artisanaux ou industriels. Les 98% restants sont exportés vers l'Europe et vers l'Asie principalement.

<sup>5</sup> Rapport de la Chambre de Commerce et d'Industrie du Burkina Faso : *production, transformation et commercialisation du textile traditionnel africain pour le milieu scolaire : défis, opportunités et perspectives*, mars 2018, p. 6.

<sup>6</sup> [www.diplomatie.gouv.fr/fr/conseils-aux-voyageurs/conseils-par-pays-destination/burkina-faso/#derniere](http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/conseils-aux-voyageurs/conseils-par-pays-destination/burkina-faso/#derniere)



Fig. 2

Au cours de la campagne cotonnière 2017-2018, le Burkina Faso a récolté entre 550 000 et 650 000 tonnes de coton<sup>7</sup>.

Suite à la libéralisation de la filière cotonnière en 2004, SOFITEX perdra le monopole de la production. Aujourd'hui les producteurs de coton du pays se répartissent en trois zones<sup>carte 4</sup> :

SOCOMA (Société Cotonnière du Gourma) existe depuis 2005 et possède trois usines d'égrenage dans la région Est du pays.

FASO COTON, née en 2004, fait fonctionner une usine dans le centre du Burkina Faso.

SOFITEX (Société Burkinabè des Fibres Textiles) a été créée en 1979 sous le nom de Société Voltaïque des Fibres Textiles, puis renommée en 1984, en même temps que le pays, Société Burkinabè des Fibres Textiles. SOFITEX détient la majorité des terres de production du coton et plus d'une dizaine d'usines à l'ouest du Burkina Faso.

La culture du coton est une richesse pour le Burkina Faso mais les quantités disponibles ne sont que, malheureusement, très peu transformées sur place. Dans les années 80, le président Thomas Sankara a exprimé un profond désir d'exploiter cette ressource pour redresser l'économie du pays, en prônant le « produire et consommer burkinabè ». Cependant, aujourd'hui, bien que de nombreuses mesures soient prises en faveur de la valorisation de la cotonnade, l'écart entre la quantité de coton produite et celle qui est exportée reste minime, laissant à cette matière première un véritable potentiel inexploité. Cependant, nous verrons par la suite que certaines associations, entreprises et coopératives ont su profiter de cet « or blanc » disponible en grande quantité pour développer l'industrie textile locale, dont l'impact corollaire sur la place et la condition des femmes au Burkina Faso est considérable.

En 2001, pour des raisons politiques, la firme Monsanto a commencé à implanter des essais de coton génétiquement modifié au Burkina Faso. Les premières récoltes de « Coton Bt » ont eu lieu à partir de 2008. Le coton Bt produit lui-même ses pesticides, limitant ainsi l'usage de pesticides externes, et promettait un meilleur rendement. Ce qui semblait être un exploit pour les producteurs de coton s'est rapidement avéré être un échec : les rendements sont mauvais, le prix des semences est inaccessible pour les agriculteurs, les effets sur la santé sont désastreux et les fibres génétiquement modifiées sont plus courtes, altérant la qualité des tissus qui en résultent. Après de nombreuses manifestations, le retrait des cultures de coton Bt est progressif jusqu'en 2017, pour finalement disparaître complètement des terres. Désormais c'est le coton conventionnel qui est majoritairement cultivé, même si le coton bio commence à faire son apparition chez de rares producteurs<sup>8</sup>.

<sup>7</sup> De nombreux chiffres ont circulé dans la presse, dont certains étant le résultat d'une erreur de calcul de la part des producteurs. Il m'est très difficile d'avoir la certitude de leur exactitude. Il s'agit néanmoins d'avoir une idée de l'échelle de la production de coton.

<sup>8</sup> [www.cncd.be/monsanto-burkina-faso-coton-resistance-transgeniques](http://www.cncd.be/monsanto-burkina-faso-coton-resistance-transgeniques)

# Tisserand(e)s

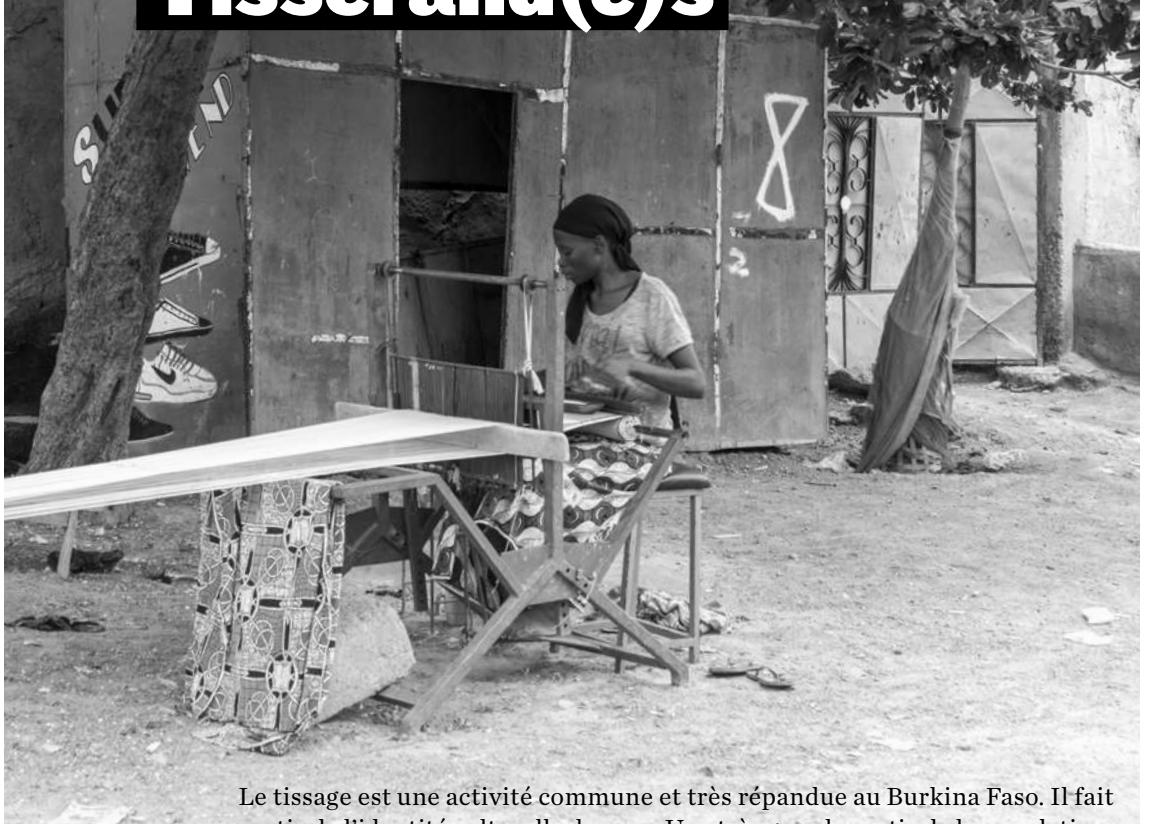


Fig. 3\*

Le tissage est une activité commune et très répandue au Burkina Faso. Il fait partie de l'identité culturelle du pays. Une très grande partie de la population pratique le tissage. Ce savoir-faire est transmis presque exclusivement au sein du cercle familial, d'une génération à l'autre, les centres de formation étant très peu nombreux par rapport au potentiel du Burkina Faso, et les enseignements techniques absents du cursus universitaire : il n'y a pas assez de personnes sachant transformer la matière, elle finit donc par s'exporter.

On compte de nombreux tisserands parmi les Mossi, Bobo, Gan, Sénoufo et des artisans d'origine Malienne ou Sénégalaise. Au Burkina Faso, comme dans la plupart des pays d'Afrique<sup>9</sup>, le travail de préparation des fils est traditionnellement réalisé par les femmes, tandis que le tissage lui-même est un travail d'homme et constitue un artisanat hautement considéré. Ce qui était vrai il y a quarante ans ne l'est plus totalement puisque aujourd'hui la majorité des personnes qui pratique le tissage est désormais féminine. Ces femmes tissent sur des métiers verticaux tandis que les hommes tissent sur des métiers horizontaux. Les femmes tissent des bandes plus larges (45 à 75 cm) qui peuvent être assemblées ensuite pour former de grands panneaux, et les tissus sont destinés à leur usage, à celui de leur famille, ainsi qu'à la vente. Les hommes tissent, quant à eux, des bandes plus étroites (10 à 25 cm) qui seront assemblées puis vendues.

<sup>9</sup> Le Bénin est une exception notable.

Fig. 3\* Ramata, Ouagadougou,  
juillet 2019.

**« La transmission c'est plus facile parce que pour l'enfant, c'est comme un jeu, quand tu es grand c'est compliqué, mais tout petit c'est plus facile. Moi je suis sculpteur, je ne sais même pas comment j'ai fait pour commencer. J'étais dans la cour où il y a plein de sculpteurs et j'ai commencé comme ça. C'est quelque chose que j'ai laissé derrière moi ; puis je suis entré dans le dessin, dans la teinture, c'est ça qui me plaît. Mon grand père était un teinturier renommé, c'est avec lui que j'ai appris la technique. Et après j'ai introduit mes propres techniques. Donc la transmission est facile<sup>10</sup>. »**

<sup>10</sup> Abdoulaye, Ouagadougou, mai 2019.

La tisserande en plein travail avec laquelle j'ai échangé lors de ma visite à l'UATK est la seule personne rencontrée à avoir appris, il y a plus de quinze ans, son métier dans un centre de formation. Pour Adèle et Ramata, qui pratiquent le tissage depuis dix et onze ans, leur savoir-faire leur a été transmis par leur grand-mère. Lorsque je demande à Bintou depuis combien de temps elle tisse, c'est dans un éclat de rire général qu'on me répond : « elle est née avec ». Les tisserandes d'Afrika Tiss font essayer les métiers à tisser à leurs enfants, mais comme ces derniers ont la chance d'aller à l'école, ils ont moins de temps, et pas vraiment la nécessité de s'initier au savoir-faire de leur mère. Missac Penga, tisserand traditionnel, a lui aussi hérité son métier de la tradition familiale.

– Ça fait combien de temps que tu fais du tissage ?  
**Missac Penga**: Autour de trente ans, depuis le plus jeune  
 âge, depuis que j'ai treize ou quatorze ans.

– Qui t'a appris ?  
 – Le petit frère de ma maman.  
 – Et toi, tu vas apprendre à quelqu'un ?  
 – Oui. Un de mes enfants était venu ici, c'est moi qui lui ai appris le tissage. C'est lui qui a fait ce tissu rouge.  
 Tu as des enfants ?  
 Oui.

**« Tous ceux que vous voyez savaient déjà tisser. C'est comme une transmission de la tradition. Vous voyez ces tisserands, dès leur bas âge ils savaient déjà. Tu ne te rends même pas compte en apprenant ça, tu es avec ton papa ou ton grand-père qui tisse, tu es à côté, et finalement tu te retrouves tisserand. La plupart de ces gens, ils ont appris ça avant de venir! »**

Selon les régions, on constate différentes concentrations des activités liées au textile, mais elles sont très difficiles à évaluer étant donné que les tisserands sont parfois nomades d'un village à l'autre, et que les agriculteurs pratiquent en parallèle presque tous occasionnellement une activité artisanale<sup>12</sup>. En effet, de manière traditionnelle, le tissage est une activité subsidiaire réalisée pendant la saison sèche, en complément de l'activité principale de culture du coton. De nombreux tisserands ambulants vendent leurs services pendant la saison sèche. Aujourd'hui, on dénombre quasiment autant de femmes que d'hommes qui pratiquent ce métier dans le pays avec, en 2010, 29 400 hommes et 20 500 femmes<sup>13</sup>. Cependant, il subsiste une division sexuelle nette dans l'espace avec une majorité de tisseuses en ville et des tisserands principalement en milieu rural<sup>14</sup>.

<sup>11</sup> Abdoulaye m'explique ici la transmission du tissage sur métier traditionnel, qui concerne exclusivement les membres masculins de la famille. Cependant, on observe la même transmission chez les femmes sur les métiers à pédales.

<sup>12</sup> ÉTIENNE-NUGUE Jocelyne, *Artisanats traditionnels Haute-Volta*, Institut Culturel Africain, 1982, p. 21.

<sup>13</sup> Rapport de la Chambre de Commerce et d'Industrie du Burkina Faso : *production, transformation et commercialisation du textile traditionnel africain pour le milieu scolaire : défis, opportunités et perspectives*, op. cit., p. 8.

<sup>14</sup> FORTIN Laura, *Les tisseuses de Ouagadougou : ethnographie d'un groupe professionnel recouvrant des trajectoires différenciées au Burkina Faso*, op. cit., p. 35.

Dans la tranche d'âge 15-49, elles sont 64,9% des femmes à travailler. Majoritaires dans le secteur informel, elles occupent les emplois les moins qualifiés, les moins rémunérés et les moins protégés<sup>15</sup>. Leur taux d'alphabétisation est faible et nettement inférieur à celui des hommes (26,1% des femmes de plus de 15 ans alphabétisées contre 44,3% des hommes en 2014)<sup>16</sup>. Leur niveau d'éducation est, lui aussi, inférieur à celui des hommes : même si la parité est quasi atteinte à l'école primaire, le décalage s'accentue au fur et à mesure des années. Les femmes vont à l'école moins longtemps et rencontrent plus de difficultés pour réussir puisqu'elles sont en parallèle extrêmement sollicitées pour les tâches ménagères au domicile familial ou conjugal. La différence de responsabilité est très simple à observer : pendant les vacances d'été à Ouagadougou j'ai vu uniquement des petits garçons se rassembler dans la rue pour jouer au foot toute la journée. Les jeunes filles sont rarement hors de leur cour, sauf pour rendre service en allant au marché par exemple.

Ainsi, les femmes burkinabè sont nombreuses à exercer une activité rémunératrice dans le cadre de l'économie informelle. Est ainsi nommé l'ensemble des activités productrices de biens qui échappe au regard ou à la régulation de l'État. Il s'agit de « se débrouiller » pour créer ou vendre des produits ou des services à son compte : cela ne nécessite à priori pas de prérequis spécifiques. Le tissage entre dans cette catégorie, comme une activité réalisée à domicile avec ses propres moyens pour gagner un complément financier. Aujourd'hui les femmes représentent 58% de l'économie informelle. Elles sont de plus en plus nombreuses à travailler grâce aux mesures qui sont prises pour valoriser leur accès à l'emploi : l'accès aux crédits facilité, formations, accompagnements...

Opter pour le tissage comme profession féminine semble davantage être un choix par défaut pour les femmes, à cause de la condition des artisanes qui reste très précaire.

– Pourquoi vous avez décidé de tisser?  
**Adèle et Bintou** : Parce qu'on n'a pas de travail.  
 – Ça vous plaît ?  
 – Oui ça nous plaît, ça va, ça va...  
 – Et vos maris, ils sont d'accord ?  
 – Ils sont d'accord, comme il n'y a pas de travail.  
 (rires) qu'est-ce qu'on va faire d'autre ?

– Vous aimez tisser ou c'est juste pour pouvoir gagner de l'argent?  
**Tisserande de l'UATK** : C'est pour avoir l'argent (rires).  
 – Et ce n'est pas trop dur ?  
 – C'est dur. Mais si tu es contente avec ton travail, ça passe.

# Aux origines: un savoir-faire masculin



Fig. 4

Fig. 4 Carte postale représentant un tisserand Mossi, delcampe.net.

On attribue les origines de la pratique du tissage aux peuples nomades Maabube Peul du Mont Aïr (situé dans le Niger actuel), ils l'ont diffusée au gré de leurs migrations. Au VII<sup>e</sup> siècle, l'art de la cotonnade des Peuls s'est répandu en Afrique occidentale vers deux axes durant près de dix siècles : d'une part, une migration vers l'Ouest en direction du Mont Guidimaka, afin d'atteindre ensuite les peuples côtiers Wolof, Serer et Toucouleur, et d'autre part, une extension dans la boucle du Niger qui devient l'épicentre de diffusion du tissage, atteignant progressivement les populations Bambara, Dogon et Mossi, et rejoignant le peuple Haoussa. Les routes de cette diffusion correspondent aux axes de la conversion à l'islam<sup>17</sup>.

En effet, l'expansion de la religion musulmane a permis un véritable essor du savoir-faire lié au coton puisque le tissage de pagnes permettait de fabriquer rapidement des vêtements, nécessaires pour cacher la nudité proscrite par le Coran. Malheureusement, elle a immédiatement écarté la population féminine de cet artisanat naissant. Les tisserands étaient nomades et uniquement masculins : leur métier à tisser démontables et transportables leur permettaient d'être mobiles. C'est la position assis par terre, jambes écartées, induite par l'utilisation de ces métiers traditionnels qui a été jugée indécente pour les femmes, leur interdisant formellement de pratiquer le tissage.

**17** GROSFILLEY Anne, « Le tissage chez les Mossi du Burkina Faso : dynamisme d'un savoir-faire traditionnel », *Afrique contemporaine* 2006/1, n° 217, p. 203 à 215.  
**Fig. 5** VIVERO Carmela, *Textiles d'Afrique*, Fedeau, 1982, p. 44-45.

Le tissage en Afrique de l'Ouest est basé sur la complémentarité des savoir-faire : la filature pour les femmes et le tissage pour les hommes. Mais au Burkina Faso un renversement inédit de cette division sexuelle des tâches va voir le jour à partir de la seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle, révélateur de profonds changements sur les plans politique, technique, économique et social.



Fig. 5

2

**UN SAVOIR-FAIRE  
EMANCIPATEUR  
POUR LES FEMMES**

# THOMAS SANKARA : L'ÉLAN PATRIOTIQUE ET FÉMINISTE

Après une longue période de dépendance à la France, le Burkina Faso a connu une grande instabilité politique : après 1960, les coups d'État et les présidents, pour la plupart des militaires, se sont succédés.

Thomas Sankara est le Premier ministre du président Jean-Baptiste Ouédraogo lorsque ce dernier est arrêté et emprisonné le 17 mai 1983. Le 4 août suivant, une partie de l'armée se soulève. Ce sont les débuts de la révolution démocratique et populaire avec, à sa tête, le Conseil national de la révolution conduit par le commandant Jean-Baptiste Boukary Lingani et les capitaines Blaise Compaoré, Thomas Sankara et Henri Zongo. Thomas Sankara devient alors le chef de l'État, fonction qu'il cumule avec celle de ministre de l'Intérieur et de la Sécurité. L'année suivante, le 4 août, à l'occasion du premier anniversaire de la révolution, le pays est rebaptisé Burkina Faso (« Pays des hommes intègres »), un nouvel hymne national, une nouvelle devise (« La patrie ou la mort, nous vaincrons ») et un nouveau drapeau sont choisis ; on procède également à un nouveau découpage territorial, qui donne naissance à 25 provinces et 121 départements.

Il exerce une politique anti-impérialiste, anticolonialiste aux idées communistes assumées, et fait de la lutte contre la pauvreté et la corruption ses priorités. Souvent considéré comme le président du peuple, le « Che Guevara africain » a été élevé au rang de mythe par la jeunesse africaine. Sa popularité auprès du peuple burkinabè a été si grande qu'elle a dérangé les dirigeants politiques étrangers. Fervent féministe et panafricain, il exprime avec fermeté son combat contre toutes les inégalités sociales et son désir de rendre le Burkina Faso autosuffisant. Ses principales mesures ont été d'inclure le peuple dans les décisions politiques, d'assainir les finances publiques, d'améliorer la situation sanitaire avec de grandes campagnes de vaccination et la construction de dispensaires – par les habitants eux-mêmes –, de faciliter l'accès à l'éducation, de développer l'agriculture, la production et l'artisanat local.

Au bout de quatre ans de régime révolutionnaire, Thomas Sankara est assassiné le 15 octobre 1987 dans des circonstances qui demeurent encore mystérieuses, lors d'un coup d'État qui laisse Blaise Compaoré seul au pouvoir. Il sera renversé à son tour en 2014, après vingt-sept ans au pouvoir, suite à un soulèvement du peuple.

Il reste, dans l'esprit des Burkinabè, le seul homme politique qui aurait permis au Burkina Faso de se développer. Hormis Abdoulaye, très méfiant au sujet des inégalités entre le peuple et les politiques, la totalité des personnes avec qui j'en ai parlé sont unanimes : c'était un homme qui aurait pu sauver leur pays et dont la mort est injuste et très douteuse. Les gens possèdent presque tous un t-shirt à son effigie, et il n'était pas rare, lors de mes balades à moto, de trouver inscrites sur les murs de Ouagadougou, des phrases le concernant, comme « justice pour Sankara ». Malheureusement, très attachés à l'homme, les Burkinabè n'ont pas continué de perpétuer ses idées mais uniquement son image. Personne n'a pris le relais des actions qu'il a entreprises, laissant le peuple burkinabè dans une profonde nostalgie des « années Sankara ».



Fig. 1

Fig. 1 <http://perapace.eu/actualite/nouvelle-avancee-significative-dans-laffaire-sankara/>

iers pays des stages d'inschutiste — assoie sa république et dur, au national. C'est lui qui a notamment opérations sur le front arrêté la progression des gens. Pour cela, pour d'autre, avait l'oreille de Sankara arche militaire.

it à Dédougou, au nord-s, où, de 1967 à 1981, il section puis commandant au régiment des parap (RPC), à Pô ou encore au giment d'infanterie comp de Bobo-Dioulasso, au Burkina, il est resté un ferme de la révolution. Il le que, devenu ministre dérégulation dès août 1983, confiance qu'il cumulait famille de la Justice. Fig. 2

## « IL » EST ENTRÉ DANS LA LÉGENDE DU CONTINENT

La mort de Sankara a bouleversé le petit peuple en Afrique de l'Ouest. Les dirigeants, eux, respirent.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL A ABIDJAN SIRADIOU DIALLO



### POLITIQUE ET ÉCONOMIE

## SANKARA COMMENT ET POURQUOI ON L'A TUÉ

**C**a crêpe de partout ! On est en train de faire quelque chose contre Sankara ! » Et la communication a été interrompue. Une amie a à peine eu le temps de nous aérer depuis Ouagadougou. C'était le jeudi 15 octobre 1987, en fin d'après-midi. Dans la soirée, ayant confirmation par des amis béninois, maliens et burkinabés du coup d'Etat contre Thomas Sankara, nous avons tenté de joindre le Burkina par téléphone, par télex. En vain. Certains l'entre nous ont alors envahi la résidence de l'ambassadeur burkinabé à Paris. Lequel n'avait pas — du moins à ses dires — plus d'informations que nous.

Comment et pourquoi Sankara et Compaoré, ces deux « plus que-frères » ont-ils pu s'aimer jusqu'à la trahison ? Qui a trahi qui ? Nous avons cherché à savoir, à comprendre, à travers

Fig. 3

## TOM'SANK OU LA TENDRESSE AU POUVOIR

Un capitaine peu académique était devenu un chef d'Etat austère et pas du tout protocolaire.

PAR ELIMANE FALL



La lecture assidue de Marx, du Coran et de la Bible l'avait suffisamment armé pour lui éviter d'être un doctrinaire borné.

Le Burkina a perdu, le 15 octobre, un des quatre mousquetaires de sa révolution et, probablement, une partie celle-ci. Il allait avoir quatre-vingt ans. Sa femme et ses deux fils ne seront pas les seuls à pleurer le capitaine Thomas Sankara.

la « rectification » que prône déjà son successeur fera sûrement sens — tel n'est peut-être pas d'ailleurs son but — oublier le commandant du centre national d'entraînement (commando de Pô (NEC) qui, un

jour de 1978, présente au chef de l'Etat Lamizana la facture d'une moto-ompe qu'il venait d'acheter pour ses hommes et les habitants de Pô ; le ministre du gouvernement, Saye Zerbo, à, en novembre 1980, rejoint son nouveau poste à... bicyclette ; le premier ministre de Jean-Baptiste Ouédraogo qui, de retour d'une mission en Libye en février 1983, reverse à l'Etat les indemnités qu'il avait gagnées au départ, parce que les Libyens avaient totalement pris son séjour en

tés de fonction avaient été supprimées à tous les niveaux de l'administration.

Le « PF » (président du Faso), comme l'appelaient gentiment ses compatriotes, voulait que tout le monde, à terme, vive au niveau des moyens du pays réel, celui de la grande majorité des Burkinabè. Quand d'aucuns croyaient à la chasse aux sorcières, il entonnoit l'air des « petits bourgeois affolés, des intellectuels prétentieux et égoïstes, des fonctionnaires véreux, des féodaux friuleux ».

Fig. 4

vites à faire le marche à la place leurs épouses), les déclarations enflammées...

On oubliera sans doute aussi les prises de positions radicales qui avaient éveillé la méfiance de certains pays voisins, notamment quand, en septembre 1985, il déclarait : « Les autres peuples qui sont à nos frontières ont, eux aussi, besoin de révolution... On gardera à l'esprit l'espérance que son charisme, sa simplicité, sa sincérité il avait suscité dans une grande partie de l'Afrique. Autant dire qu'aux yeux de beaucoup, — même en Europe — sa disparition ne peut être ramenée à simple fait d'un militaire qui en remplace un autre.

Car il y a des capitaines tout court il y a des « capitaines peuples ». Sankara était de ces derniers. Sans doute parce que après un passage au Prytanée militaire de Kadiogo à Ouagadougou dès l'âge de dix-sept ans, mais aussi à l'Ecole militaire d'Antsirabe (Madagascar), à celle des parachutistes de Pau (France) et au Centre des parachutistes de Rabat, il pouvait afficher une formation militaire suffisamment solide et un sens politique assez affirmé pour déclarer : « Sans formation politique, un militaire n'est qu'un criminel en puissance. »

**P**our prévenir le crime, l'enfant Yako, au nord-ouest de Ouagadougou, où il est né un jour de décembre 1949, s'était astreint à beaucoup lire et à introduire, par la suite, une formation politique dans les casernes. La sienne propre, il l'aura surtout acquise en 1972, quand, en stage à Paris, il profitait de ses rares moments libres pour rencontrer des étudiants voltaïques, écouter leurs préoccupations, leurs aspirations, mais aussi leurs revendications.

De ses séjours à l'étranger, ce fils de Peul et de Mossi, troisième enfant d'une famille qui en compte dix, a gardé un goût presque immoderé pour les confrontations intellectuelles, gagnant plus vite que, issu lui-même du peuple (son père était vacataire au service des postes voltaïques), il n'a jamais oublié ses origines. Ceci explique peut-être pourquoi le peuple é

Fig. 2 Jeune Afrique n° 1399, 28 octobre 1967, p. 39.

Fig. 3 Jeune Afrique n° 1399, 28 octobre 1967, p. 28.

Fig. 4 Jeune Afrique n° 1399, 28 octobre 1967, p. 36.

**« De nos jours  
tout le monde  
fait le faso dan  
fani, mais il y a  
beaucoup plus  
de femmes<sup>1</sup>. »**

**1** Nazaire, Ouagadougou, août 2019.

**Justine : Même dans les villages, les femmes tissent. Dans toutes les régions du Burkina, il y a des tisseuses.**  
– Maintenant, il y a plus de femmes qui tissent que d'hommes ?  
– Oui, au Burkina Faso, depuis la révolution, il y a plus de femmes qui tissent que d'hommes. Les gens sont très attachés au tissage des femmes maintenant.



Fig. 5\*

Fig. 5\* Stock de tissus de Ramata,  
Ouagadougou, juillet 2019.

## Le faso dan fani : « produire et consommer burkinabè »

Le *faso dan fani* est un pagne traditionnel tissé à base de coton local, signifiant littéralement « pagne tissé de la patrie » en langue dioula. C'est l'un des emblèmes nationaux du Burkina Faso (*fani* : le pagne, *dan* : tisser et *faso* : la patrie, le territoire). Il est traditionnellement porté lors des grands événements de la vie : fiançailles, mariage, cérémonie de baptême, fin de formation, anniversaire, funérailles, fêtes nationales, Journée de la Femme, mais également dans la vie quotidienne. L'étoffe est toujours réalisée à partir de coton burkinabè tissé avec un croisement très simple et rythmé par des rayures de différentes échelles en chaîne<sup>tissu 1</sup>.

Parfois, certains fils de chaîne sont noués partiellement avant d'être teints pour créer des zones de réserve qui restent blanches. La juxtaposition de ces fils bicolores en chaîne permet d'obtenir un *ikat* : un tissu avec des motifs aux contours imprécis. Les couleurs en chaîne sont traditionnellement le blanc, le noir et le bleu, mais aujourd'hui on trouve une grande diversité de combinaisons colorées. En revanche, la trame est toujours unie.

— Existe-t-il des motifs de *faso dan fani* plutôt pour les hommes ou plutôt pour les femmes ?

**Alima** : Oui, ce sont les couleurs qui déparent le genre.

— Quelles sont les couleurs des hommes ?

**Alima** : Le gris, le bleu, le bleu foncé et noir mélangés et le blanc sale<sup>3</sup>. Les femmes aiment ce qui est vif : le rose, le bleu, le blanc...

— C'est facile de vendre du *faso dan fani* ?

**Adèle et Bintou** : Oui, il y a des hommes qui paient, il y a des femmes qui paient...

**Adèle et Bintou** : Plus d'hommes ou de femmes ?

— C'est pareil.

— Et vous, quand est-ce que vous portez le *faso dan fani* ?  
**Alima** : Souvent au moment des cérémonies, mariages baptêmes... Et même si on n'a pas d'événement de prévu, on peut porter ça dans la rue.

**« Tu vois, le faso dan fani, dans ta valise, on peut dire que ça fait partie de tes vêtements de luxe, c'est une faveur<sup>2</sup>. »**

<sup>2</sup> Nazaire, Ouagadougou, août 2019.

<sup>3</sup> Au Burkina Faso l'écrù est communément appelé « blanc sale ».

Dans la boutique de l'Union des Associations de Tisseuses de Kadiogo, le discours de la vendeuse rejoint celui des tisserandes et de la couturière que je côtoie au quotidien : leurs clients sont mixtes, le *faso dan fani* est autant apprécié par les hommes que par les femmes. On porte principalement du *faso dan fani* pour les événements à célébrer, mais aussi, lorsqu'on en a les moyens, dans la vie quotidienne. Les tisserandes et les vendeurs de *faso dan fani* m'expliquent que certains motifs sont davantage appréciés par les hommes, et d'autres par les femmes. Ce sont surtout les couleurs qui déterminent le genre, qui portera plutôt une étoffe ou l'autre. Les femmes semblent plutôt attirées par les couleurs très vives et par les tissus qui contiennent du fil brillant, tandis que les hommes affectionnent les couleurs plus neutres (marron, bleu, gris...).

Lorsque je demande à Nazaire si l'épaisseur de la cotonnade n'est pas gênante dans ce pays où les températures peuvent dépasser les quarante degrés, mon collègue m'explique que les gens connaissent mal le *faso dan fani* et qu'il est possible de varier son poids au moment du tissage : « Tu l'as vu, on peut faire du *faso dan fani* en voile, plus léger, moins costaud, on peut le faire avec toutes les textures demandées. » Cependant, rares sont les tisserandes à oser jouer avec les densités de fils. Le *faso dan fani* reste, la plupart du temps, une toile assez épaisse.

La qualité des pagnes *faso dan fani* est très variable selon les compétences et les exigences de la tisserande et de son client. Certains tissus ont beaucoup de défauts de tissage. On vérifie également que la teinture ne dégorge pas. Si toutes les tisserandes sont également teinturières, certaines maîtrisent beaucoup plus que d'autres cette technique à part entière. Parfois, un rinçage suffit pour délaver la totalité du tissu multicolore et parfois, la couleur ne tient pas dans le temps. Seuls les connaisseurs sont capables de repérer une étoffe conçue avec soin. Outre la méconnaissance de la teinture, Nazaire me fait prendre conscience que ça peut être le manque de moyen qui oblige les femmes à produire des teintures de basse qualité : « Parfois elles sont obligées de faire des mauvaises teintures parce que l'acheteur achète à prix bas, donc elles ne voudraient pas dépenser plus pour la teinture... Elle ne vont pas se permettre de payer deux barils d'eau pour rendre la teinture propre par exemple. »

**« Au Burkina Faso, depuis la révolution, il y a plus de femmes qui tissent que d'hommes. Les gens sont attachés au tissage des femmes maintenant<sup>4</sup>. »**

<sup>4</sup> Abdoulaye, Ouagadougou, mai 2019.

Dans *Le Secteur informel de Ouagadougou* de Meine Pieter Van Dijk, ce dernier rapporte qu'en 1976 la plus grande difficulté à laquelle font face les tisserands est leur trop grand nombre par rapport à la demande. Il souligne que le manque de clients semble dû au fait que ces derniers achètent de plus en plus de tissus industriels (*wax hollandais* par exemple) ou occidentaux<sup>5</sup>. Le déséquilibre entre l'offre et la demande et le mince revenu généré semblaient annoncer de mauvais présages pour l'avenir du pagne tissé burkinabè.

Pourtant, un évènement va bouleverser le marché du pagne au Burkina Faso<sup>6</sup> au milieu des années 80. Lors de son ascension au pouvoir, le capitaine Thomas Sankara, déterminé à « produire et consommer burkinabè », va ériger le *faso dan fani* au rang de symbole national et de promoteur du savoir-faire local.

Déterminé à favoriser l'émancipation des femmes par le travail et le développement des productions nationales, Thomas Sankara fait part de sa décision de produire et de consommer au Burkina Faso au lieu d'importer. Il s'agit de développer l'économie locale et, en particulier, de la nécessité de transformer le coton produit au Burkina Faso pour habiller la population. On aperçoit, dans le documentaire réalisé par Michel K. Zongo *La sirène de Faso Fani*, une archive vidéo d'un discours de Thomas Sankara<sup>6</sup> qui, parlant de sa tenue, annonce fièrement « Il n'y a pas un seul fil qui vient d'Europe ou d'Amérique », en expliquant qu'il porte des vêtements conçus, tissés et cousus par les tisserands burkinabè.



Fig. 6

— Est-ce que vous portez les tissus que vous tissez ? Par exemple là, Ramata est en train de tisser un pagne, est-ce qu'elle va habiller ses enfants avec ?  
**Allina et Adèle :** Oui, tous les enfants de notre cour, elle en prépare quelques mètres de temps pour nous en donner.

<sup>5</sup> PIETER VAN DIJK Meine, *Burkina Faso: Le Secteur Informel de Ouagadougou*, dans la Collection "Villes et Entreprises" dirigée par DESJEUX Dominique, L'Harmattan, p. 136, janvier 1986.

<sup>6</sup> *La Sirène de Faso Fani*, Michel K. ZONGO, 2015, 90 minutes.  
**Fig. 6** Le président Sankara vêtu de *faso dan fani*, (derrière lui se tient Blaise Compaoré), maisonintegre.com.

En réponse à une demande insuffisante, il a créé un besoin en suscitant un marché local contraint : il impose, par voie de décret, le port du pagne tissé à tous ses fonctionnaires. La demande explose, et par effet d'entraînement, de très nombreuses femmes se mettent à tisser en grande quantité dans les cours de leur maison afin d'obtenir un revenu propre. Le nombre de tisserandes augmente très rapidement, notamment à Ouagadougou, pour répondre au marché en plein essor du *faso dan fani*.

– Certaines personnes n'étaient-elles pas d'accord pour que les femmes se mettent à tisser ?

**Abdoulaye** : Au temps de la révolution, je ne pense pas que quelqu'un se soit opposé, et puis même si ça ne te plaisait pas, c'était une obligation. La révolution est venue pour imposer sa règle. Ce qui est d'ailleurs normal, parce qu'on disait que la femme ne peut pas tisser alors qu'elle était peut être plus habile que l'homme pour le faire. Dans certaines régions on croyait même que c'était tabou. C'était un truc interdit. Parce que dans notre tradition il y a beaucoup de choses que les femmes doivent pas faire. Même que quand nous étions petits, une femme en pantalon, on trouvait ça sale. Mais aujourd'hui, avec la modernisation, on a vu qu'en fait non, ça ne fait rien, ce n'est plus choquant. Donc maintenant au Burkina Faso, il y a des femmes mécaniciennes, chauffeuses, tous les corps de métiers.

Aujourd'hui le *faso dan fani* est presque exclusivement tissé par des femmes, contrairement à d'autres étoffes traditionnelles dont la production est plutôt masculine. Le *faso dan fani*, étoffe tissée en coton, est devenu un symbole national du patrimoine textile burkinabè. Femmes et hommes achètent des pagnes tissés qu'un tailleur leur ajustera sur-mesure pour créer une tenue qui leur plaît. On sent, dans les paroles du peuple burkinabè, que le patrimoine textile, principalement tissé, est cher à leurs yeux. Chacun d'entre eux a déjà eu entre les mains une étoffe tissée, la plupart connaît le processus de fabrication et peut me renseigner sur l'histoire du tissage au Burkina Faso. Il m'a été très simple de m'en procurer :

j'en ai trouvé au marché, dans les boutiques des associations/coopératives et dans des boutiques en ville. Bien que les tisserandes possédant un stock de tissu soient assez peu nombreuses, j'ai pu me rendre dans la cour de Bintou et Ramata pour qu'elles me montrent le leur. Puisque, la journée, les portails des cours des habitants sont systématiquement ouverts, les gens entrent et sortent pour visiter leurs voisins et amis à leur gré; des voisines tisserandes viennent alors régulièrement nous rendre visite directement au Centre Textile pour nous montrer leurs dernières créations. Aussi, attablée dans un restaurant du quartier de Pissy (secteur 27, arrondissement n°6), des vendeurs ambulants s'approchent parfois et posent sur ma table une sélection de pagnes tissés ou imprimés.



Fig. 9\*



Fig. 10\*



Fig. 7\*

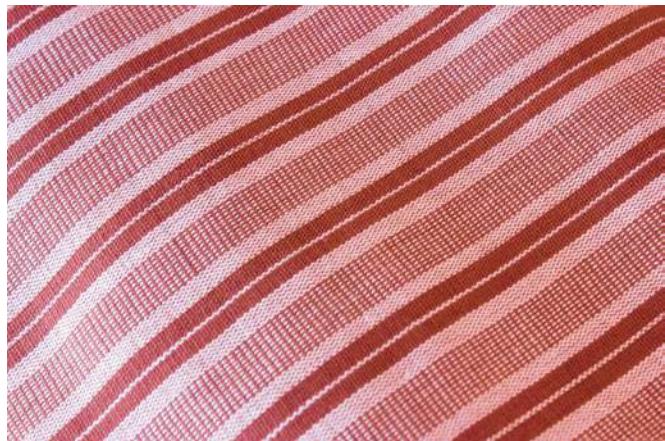


Fig. 8\*



Fig. 11\*



Fig. 14\*



Fig. 12\*



Fig. 13\*



Fig. 15\*





Fig. 18\*



Fig. 16\*



Fig. 17\*



Fig. 19\*



Fig. 20\*



Fig. 21\*

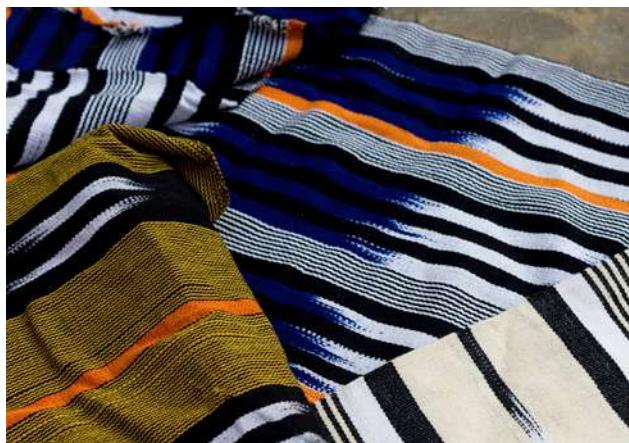


Fig. 22\*

Page précédente\* Stock de tissus de Ramata, Ouagadougou, juillet 2019.

Fig. 16\*-Fig. 17\* Stock de tissus de Ramata, Ouagadougou, juillet 2019.

Fig. 18\* Bintou, Ouagadougou, juin 2019.

Fig. 19\*-Fig. 20\* Stock de tissus de Ramata, Ouagadougou, juillet 2019.

Fig. 21\* Jupe en *faso dan fani* qui sèche dans la cour de Bintou et Ramata, Ouagadougou, juillet 2019.

Fig. 22\* Stock de tissus de Ramata, Ouagadougou, juillet 2019.

Fig. 23\* Jupe en *faso dan fani* qui sèche dans la cour de Bintou et Ramata, Ouagadougou, juillet 2019.

Fig. 24\* Tissu de Bintou, Ouagadougou, juillet 2019.



Fig 23\*



Fig 24\*





Fig. 25\*



Fig. 26\*



Fig. 28\*



Fig. 27\*



Fig. 29\*

**Page précédente\*** Ramata en train de tisser un motif traditionnel de *faso dan fani*, Ouagadougou, juin 2019.  
**Fig. 25\*** Maimunata, Ouagadougou, juin 2019.  
**Fig. 26\*** Nazaire, Ouagadougou, août 2019.  
**Fig. 27\*** Sali, Ouagadougou, juin 2019.  
**Fig. 28\*** Une tisserande d'Afrika Tiss, Ouagadougou, juillet 2019.  
**Fig. 29\*** Adolphe, Ouagadougou, août 2019.





Le 8 mars 1987, à l'occasion de la Journée Internationale des droits de la Femme, Thomas Sankara prononce un discours resté célèbre : « La Libération de la femme : une exigence du futur ». Il y prône l'émancipation de la femme par le travail et s'engage à promouvoir les étoffes locales : le *faso dan fani* en particulier. Il encourage également le regroupement des femmes tisserandes en coopératives et la création d'ateliers de production afin d'atteindre ses objectifs : « produire et consommer burkinabè », émanciper les femmes et créer des emplois.



Fig. 30

## Les femmes à l'honneur au « pays des Hommes intègres »

**« La révolution et la libération des femmes vont de pair. Et ce n'est pas un acte de charité ou un élan d'humanisme que de parler de l'émancipation des femmes. C'est une nécessité fondamentale pour le triomphe de la révolution. Les femmes portent en elle l'autre moitié du ciel<sup>7</sup>. »**

<sup>7</sup> Thomas Sankara à l'occasion de la commémoration de la Journée Internationale de la Femme : « La Libération de la femme : une exigence du futur », discours prononcé le 8 mars 1987.

### Pages précédentes :

\*Marie-Madelaine et Pascaline, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

Les tisserandes d'Afrika Tiss, par Tisseuses d'Idées, 2018.

**Fig. 30** Défilé du 8 mars 2016 à l'occasion de la Journée Internationale des Droits de la Femmes, Burkina Faso.

**72 « Si les femmes ont l'opportunité de travailler au sein d'associations elles le feront puisque ça ne les empêche pas de continuer leur tissage quotidien à domicile. Donc, ça fait un double avantage. En plus, un revenu sans investir ton propre argent : tu donnes ta prestation et tu prends ton salaire. Alors que quand tu tisses chez toi, il va falloir que tu investisses et que tu essaies de faire un bénéfice alors que l'écoulement est difficile<sup>8</sup>. »**

<sup>8</sup> Nazaire, Ouagadougou, août 2019.

Les réformes de Thomas Sankara vont obliger les femmes à se structurer pour répondre efficacement à la demande croissante. Progressivement, les femmes qui tissent s'organisent en coopératives et sortent ainsi de l'invisibilité du statut de ménagères pour acquérir une reconnaissance sociale. C'est ainsi que se forme, par exemple, en 1984, la Coopérative de production artisanale des femmes de Ouagadougou (COPAFO), située au centre de Ouagadougou. La COPAFO, selon sa présidente Micheline Kondombo, dispose d'un centre de formation en couture, teinture et tissage avec une cinquantaine d'élèves.

De même, fut créée l'Unité Artisanale de Production (UAP) Godé, dans le quartier de Kamsonghin. Il s'agit d'une structure étatique dépendante du Ministère de l'Action sociale, dirigée par Marcelline Sawadogo. La structure est un centre de production et non de formation. Le ministère a financé la construction de l'établissement, acheté des métiers à tisser et a procédé au recrutement des tisserandes. La production est vendue dans la boutique de la coopérative.

Je suis allée rendre visite à Justine Kafando, la présidente de l'UATK, au siège social de l'association (secteur 26, arrondissement n°6). On discute autour d'une table pendant que trois femmes plient et rangent des *faso dan fani* prêts à être vendus. Dans la cour, il y a un métier à tisser grande largeur (1,20 mètres) démonté et trois petits métiers à tisser métalliques, parmi lesquels deux sont occupés par des tisserandes : « Mon association a été créée depuis 1994. On a été reconnues officiellement en 1994. C'était sous le nom de ATK : Association des Tisseuses de Kadiogo. Mais, aujourd'hui on l'a transformée en Union des Associations des Tisseuses de Kadiogo (UATK) depuis 2017. Au tout début, il y avait un bureau qui existait et qui s'appelait le Bureau des artisans : un bureau né de la coopération entre la République Fédérale d'Allemagne et le gouvernement du Burkina Faso. Une bande de tisseuses était éparsillée dans la ville sans encadrement. Ce bureau nous a regroupées, et on a créé l'association. Maintenant, c'est ce bureau qui nous aide avec les formations. » Elle m'apprend que son association compte plus de 700 tisserandes et réunit 26 associations.

« Dans ta cour tu ne peux pas te concentrer, il y a des gens qui viennent te visiter tout le temps. Avec les enfants, c'est fatigant (rires). Ici au moins, le tissage avance plus vite<sup>9</sup>. »

<sup>9</sup> Une tisserande de l'UATK, Ouagadougou, août 2019.

Les artisanes tissent à leur domicile et selon leurs disponibilités. Seules trois tisserandes exercent dans la cour de l'association, pour accueillir les visiteurs qui sont nombreux. Récemment, l'association a acquis un terrain d'un hectare à quelques rues du siège social, dans le but d'ouvrir un centre de formation pour jeunes femmes. Pour l'instant, seules quelques formations ponctuelles sont données. Le centre n'a pas pour vocation à former les tisserandes de A à Z, mais plutôt à compléter quelquesunes de leur compétences pour les aider dans leur activité. Des formations en tissage, teinture ou encore marketing sont dispensées.

À la différence d'autres associations ou coopératives, l'UATK n'offre pas d'infrastructure permettant aux tisserandes de tisser hors de chez elles. En revanche, elle propose un système de crédit très avantageux pour les femmes puisque l'association leur prête de l'argent qu'elles viennent rembourser après avoir terminé leur travail. Cela leur permet d'éviter d'entrer dans un cercle vicieux habituel : le manque de moyens les empêche de se procurer le matériel nécessaire à la production de tissu, sans lequel elles ne peuvent toucher aucun revenu. Justine Kafando m'explique que les tisserandes reçoivent également du fil à crédit : elles viennent chaque mois prendre du fil qu'elles tissent puis qu'elles remboursent lorsqu'elles le peuvent.

En se regroupant les tisserandes ont une plus grande visibilité et donc une plus grande facilité à rencontrer des acheteurs. L'accumulation de chacune de leur création leur permet d'agrémenter la boutique située à l'entrée de l'association. Des dizaines de pagnes tissés sont rangés sur des étagères. Leur présence dans la boutique est un gage de qualité : régularité du tissage, tenue de la teinture et singularité des couleurs. Justine Kafando emporte parfois certains pagnes pour aller les vendre dans les pays voisins. Elles ont également la chance de participer aux grands évènements culturels de la capitale comme le Salon International de l'Artisanat de Ouagadougou – une biennale qui met en lumière les savoir-faire et artisans africains – ou le Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou, deux évènements culturels majeurs du continent africain avec une visibilité internationale.

Au sein de l'association de tissage masculin sur métier traditionnel que j'ai visitée en arrivant, l'adhésion est libre, les idées sont les bienvenues, et l'association est ouverte à tous. Il faut simplement respecter l'harmonie du groupe. Pour cela, il n'est pas question d'ethnie, d'origine ou de religion.

Abdoulaye m'explique que, même lorsqu'ils ont une petite mission à réaliser, les tisserands préfèrent venir à l'association malgré le trajet parfois important plutôt que de rester chez eux sans sortir. Quand le travail à réaliser est conséquent « c'est plus encourageant ». L'isolement du travail à domicile est difficile à supporter dans ce pays où le commun, le partage et la vie en communauté sont des maîtres mots. Il me parle d'harmonie, de repères, de soutien : « Parce que quand on est unis, l'union fait la force comme on dit. » Les tisserands me communiquent leur enthousiasme de venir tisser ensemble. Ils côtoient un balafoniste, un sculpteur, un bronzier, un monteur de bijoux, des musiciens et des comédiens. Dans l'association, la concentration de différents savoir-faire est riche et permet une véritable entraide d'un point de vue humain, mais aussi matériel. Par exemple, c'est le balafoniste qui, maîtrisant les techniques du bois, fabrique les navettes qui permettent de passer le fil en trame pendant le tissage.

**« Nous sommes des humains sur Terre, on s'en fout de savoir s'il est de telle couleur, de telle nationalité. Nous sommes d'abord des humains ! »**

La réunion des artisans donne aux tisserands de l'association, comme aux tisserandes de l'UATK, une meilleure visibilité dans la ville. Extrêmement précaire, l'association n'a pas les fonds pour s'offrir des flyers, un site internet ou un quelconque moyen de se faire connaître. Au Burkina Faso, le bouche à oreille est très efficace car les habitants forment une vaste communauté et échangent énormément. Ainsi, les passants peuvent voir les artisans à l'œuvre, franchir le grand portail et découvrir leur travail. Sans jamais avoir communiqué sur leurs activités, Abdoulaye m'assure que tout le quartier les connaît désormais. Missac Penga, un des tisserands traditionnels, me confirme qu'en appartenant à une association, ils sont plus facilement identifiés lorsqu'ils vont vendre leurs produits sur le marché.

**10** Abdoulaye, Ouagadougou, mai 2019.

Pour les tisserandes d'Afrika Tiss, « si tu as de l'argent, tu peux te rassembler, tu prends une cour, tu paies tous les mois et tu tisses ». Que ce soit des regroupements spontanés où des tisserands mettent leur argent en commun pour bénéficier d'un espace de travail, ou bien les associations reconnues d'un point de vue administratif, la mise en commun se présente comme le modèle le plus apprécié et prometteur. Seule une production en grande quantité, par le biais d'ateliers, semble rendre envisageable de dégager des marges suffisantes pour continuer d'augmenter leurs revenus et de se développer de sorte que le tissage devienne une profession à part entière. Tous les tisserands que j'ai cotoyés s'accordent à dire que leur groupement est un énorme avantage pour exercer le tissage : en cumulant leurs moyens financiers, ces derniers peuvent accéder à des infrastructures leur permettant de travailler toute l'année (même pendant la saison des pluies), bénéficier de prix avantageux sur les matières premières achetées en grandes quantités et mutualiser leurs équipements et leur clientèle. Sur le plan humain, les artisans aiment particulièrement venir tisser à plusieurs. Au Centre Afrika Tiss, chaque journée de travail est rythmée par les rires et les discussions des tisserandes. Les femmes retrouvent leur esprit de communauté sur leur lieu de travail et peuvent échanger des moments d'amitié et des connaissances : « On peut partager nos modèles et nos conseils. »



FASO DANFANI

PRETE a PORTE

A.T.K

ASSOCIATION DES TISSEUSES  
DU KADIOGO

Tél : 70 26 40 39

UNION DES ASSOCIATIONS  
DES TISSEUSES DU KADIOGO

**U.A.T.K**

**SIEGE**

Tél : 70 33 40 21

P2  
↓

11

HY 5756



**« C'est notre association qui a été la promotrice du pagne du 8 mars. Comme les gens aimaien, on en a parlé au niveau du gouvernement et quelques années après ils ont pris la décision que pour tous les 8 mars au Burkina Faso, le pagne officiel sera le faso dan fani<sup>13</sup>. »**

Un évènement hautement symbolique pour les femmes du pays permet chaque année aux tisserandes d'intensifier ponctuellement leur activité grâce à l'explosion de la demande : la Journée Internationale des Droits de la Femme le 8 mars.

Les origines de la Journée Internationale des Droits de la Femme remontent au début du xx<sup>e</sup> siècle aux États-Unis et en Europe. Les ouvrières et les suffragettes luttaient pour réclamer de meilleures conditions de travail et l'égalité entre les hommes et les femmes. En 1977, le 8 mars sera reconnu officiellement par les Nations Unies comme la Journée Internationale des Droits de la Femme. Afin de faire changer les mentalités et la place des femmes au Burkina Faso, Thomas Sankara, fervent féministe, proclame le 8 mars jour férié à partir de 1984. Ainsi, chaque année, la première semaine de mars accueille des conférences, rencontres et regroupements d'associations féminines autour d'un thème politique ou socio-économique différent.

Le 8 mars 2019, pour la 162<sup>e</sup> commémoration<sup>11</sup> de la Journée Internationale des Droits de la Femme, c'est : « *la contribution de la femme à l'édification d'un Burkina Faso de sécurité, de paix et de cohésion sociale* » qui était au cœur des débats, après « *la participation de la femme à la gouvernance : état des lieux déficit et perspective* » en 2018 ou encore « *la valeur morale de la personne humaine : responsabilité des communautés dans la lutte contre l'exclusion sociale des femmes* » en 2017.

Le port d'un pagne imprimé à l'occasion de la commémoration de la Journée Internationale des Droits de la Femme est une pratique répandue dans de nombreux pays d'Afrique occidentale tels que le Mali et le Congo. Bien que le Burkina Faso soit l'un des premiers producteurs de coton en Afrique, ces étoffes sont souvent manufacturées en Chine puis importées en masse. Pour assurer le maintien du savoir-faire traditionnel burkinabé, le port du pagne<sup>12</sup> tissé du 8 mars en *faso dan fani* a été officialisé en 2016 au Burkina Faso.

**Pages précédentes\* :**  
Les tisserandes d'Afrika Tiss,  
Ouagadougou, juillet 2019.  
L'entrée de l'UATK, Ouagadougou, août 2019.

**11** Le décompte nous renvoie à la date de 1957, dont un mythe évoque des manifestations d'ouvrières du textile à New-York. D'autres pensent à une référence à la date de naissance de la journaliste allemande Clara Zetkin, qui a proposé pour la première fois la création d'une Journée Internationale des Femmes en 1910 lors de la Conférence Internationale des Femmes Socialistes.  
**12** Un pagne mesure en moyenne 120 x 200 centimètres.  
**13** Justine, Ouagadougou, août 2019.

Le Ministère de la Femme, de la Solidarité nationale et de la Famille a lancé, le 21 septembre 2018, un appel à candidature pour la conception, la fabrication et la vente des pagnes tissés et imprimés qui seront mis à l'honneur le 8 mars 2019. Cette année, pour le pagne tissé, qui demeure, d'après la ministre, le pagne officiel, il était demandé aux candidats de faire un tissage simple avec du fil de trame 1/1, d'éviter, entre autres, le fond noir et le doublage des fils en chaîne et en trame. Enfin, le fil utilisé devait avoir été fabriqué au Burkina Faso. C'est le pagne mixte de Nathalia Nikiéma de l'Unité Artisanale de Production Godé, basée dans la région du Centre, qui a été choisi comme pagne tissé officiel<sup>14</sup>.

Pour le pagne imprimé, c'est la société KARATEX qui a été retenue pour la conception, la fabrication et la vente. Il a été imprimé en quatre couleurs : vert, bleu, orange et violet pour satisfaire le plus grand nombre<sup>15</sup>. On le trouve à 6 000 Francs CFA<sup>14</sup> pour trois pagnes.

Chacun des pagnes officiels est estampillé du nouveau logo du Ministère de la Femme, de la Solidarité nationale et de la Famille, qui a fait l'objet d'un enregistrement auprès de l'Organisation Africaine de Propriété Intellectuelle. D'après Marie Laurence Ilboudo/Marchal, Ministre de la Femme, de la Solidarité nationale et de la Famille, les mains représentent la solidarité nationale, les personnages représentent la famille, la femme portant son enfant incarne la procréation, la personne handicapée représente la solidarité envers les plus vulnérables, le soleil est signe d'espoir, et le drapeau du Burkina Faso est un symbole patriotique. On peut se le procurer à 5 000 Francs CFA sans le logo, 6 000 Francs CFA<sup>15</sup> avec.

La popularité du 8 mars au Burkina Faso est impressionnante. Je suis malheureusement arrivée au Burkina Faso au mois de mai, j'ai donc vécu la journée du 8 mars par l'intermédiaire de Florine, également en Service Civique chez Afrika Tiss et Mariette, la fondatrice de l'association, toutes les deux sur place le jour en question. Leurs photos et leur récit me donnent une image assez précise du fourmillement en ville qui précède le 8 mars.

À Ouagadougou, c'est près de 90% de la population, femmes, hommes et enfants, qui se vêt du pagne tissé ou imprimé. Les semaines qui précèdent le 8 mars sont intenses pour les tisserandes, tailleurs et revendeurs. On voit dans toute la ville, dans les cours, dans les rues, des femmes qui ont installé leur métier à tisser et qui produisent des mètres de *faso dan fani* aux couleurs de l'année. Chacun s'empresse d'aller s'approprier son pagne en se rendant chez son tailleur pour transformer le tissu en vêtements. Chemises, robes, jupes, pantalons, accessoires, il existe autant de tenues que d'habitants.



Fig. 31

**14** 6 000 Francs CFA = 9,2 €

**15** 5 000 Francs CFA = 7,6 €

**Fig. 31** Logo du Ministère de la Femme, de la Solidarité nationale et de la Famille, 2018.

J'ai eu la chance de rencontrer Daniel, maroquinier dans le quartier de Pissy (secteur 27, arrondissement n°6), spécialisé dans la fabrication d'articles mixtes en cuir et en tissu. Il a pris beaucoup de plaisir à me faire visiter son petit atelier, à me montrer ses réalisations en cours ainsi que des photos imprimées d'anciens articles en cuir réalisés par ses soins. Il a travaillé pendant près de quinze ans au Village Artisanal qu'il a dû quitter pour laisser sa place à de nouveaux arrivants. Au milieu des nombreuses anecdotes qu'il m'a racontées généreusement, il s'est souvenu avoir eu plusieurs demandes de clients souhaitant porter des pochettes et des chaussures à talon mixant cuir et pagne tissé du 8 mars.

— Et le pagne du 8 mars de cette année, vous l'avez bien ?  
**Adèle, Bintou, Allima** : Non, il n'est pas joli, on n'a pas aimé par rapport à l'année dernière<sup>16</sup>.  
— Parce que je vois plein de gens qui portent celui de l'année dernière, le violet et blanc, mais presque personne ne porte celui de cette année.  
— Oui, les gens n'ont pas aimé celui de cette année. C'est à cause des couleurs...

En arrivant à Ouagadougou deux mois après l'effervescence dont on m'a fait le récit, j'ai observé une habitude vestimentaire qui conteste, à mon sens, le côté éphémère de la Journée Internationale des Droits de la Femme en la prolongeant dans le temps. En effet, dès le lendemain du 8 mars, la tenue conçue avec l'un des pagnes officiels entre dans la garde-robe quotidienne de chacun.

Aissata, tailleur dans le quartier de Pissy me dit qu'elle est encore régulièrement sollicitée, même en juillet, pour réaliser des modèles à partir de pagnes imprimés et tissés du 8 mars. Si ses clients sont mixtes, elle me dit avoir plus de demandes féminines que masculines. J'ignore si c'est par esprit revendicatif, par simple nécessité, ou un peu des deux mais, pas un jour ne s'est passé sans que je n'aperçoive, dans le paysage Ouagalais, les motifs imprimés ou les rayures tissées du 8 mars.

Le jour venu, les maris vont au marché et s'occupent symboliquement du foyer tandis que les femmes sortent boire des bières au maquis<sup>16</sup> entre copines.

De nombreux événements musicaux et dansants rendent cette journée particulièrement festive. Quand j'évoque le 8 mars en arrivant au Burkina Faso, chacun arbore un petit sourire. C'est une journée curieuse qui plaît à tout le monde. Souley, propriétaire d'un petit maquis dans le quartier de Pissy, décrit avec amusement la vision insolite de dizaines de femmes attablées à sa terrasse en train de siroter des bières. Il s'en amuse parce que c'est extrêmement rare. À partir du moment où les femmes ont une famille, elles n'ont plus le temps d'aller flâner au maquis avec leurs copines. Pourtant, c'est une pratique très courante du côté des hommes qui ne se refusent jamais quelques bières après leur journée de travail. Bien que le principe d'échanger les rôles des hommes et des femmes seulement une journée par an soit très discutable, la popularité du 8 mars a le mérite d'être très médiatisée, de sensibiliser l'esprit collectif à l'égalité loin d'être acquise, de mettre en place des initiatives, lois et procédures en faveur de l'émancipation des femmes, d'ouvrir les débats, d'organiser des conférences, de rassembler les associations et de faire, finalement, converger tous les regards des hommes, des femmes et des enfants sur la condition des femmes au Burkina Faso. C'est aussi ce jour là que les hommes prennent conscience des prix des denrées. Dans le passé, beaucoup d'entre eux donnaient à leur(s) femme(s) un peu d'argent pour aller au marché et se plaignaient qu'elles dépensaient plus d'argent qu'il n'en fallait pour nourrir la famille. Les hommes et les femmes appréhendent alors un peu mieux la réalité du sexe opposé.

J'ai photographié un fragment de ces tenues aperçues au fil des jours, qui me semble témoign de l'appropriation, de la diversité, de la mixité, de la popularité, et de l'omniprésence de ce symbole national. Cela manifeste l'intérêt du peuple burkinabè pour son patrimoine textile traditionnel et pour l'amélioration de la place des femmes dans la société.

<sup>16</sup> Un maquis équivaut à un bar.



Fig. 32\*



Fig. 33\*



Fig. 36\*



Fig. 37\*



Fig. 34\*



Fig. 35\*



Fig. 38\*



Fig. 39\*

Fig. 36\* L'Atelier d'Aissata,  
Ouagadougou, juillet 2019.

Fig. 37\* La chemise de Lagui,  
Ouagadougou, juin 2019.

Fig. 38\* Une vendeuse de La Ménagère,  
Ouagadougou, juillet 2019.

Fig. 39\* Les serveurs de La Détente,  
Ouagadougou, juin 2019.



Fig. 40\* Zara, Ouagadougou, mai 2019.

Fig. 40\*

**Fig. 41\*** Maimunata, Ouagadougou, juin 2019.



**Fig. 41\***



Fig. 42\*



Fig. 44\*



Fig. 43\*



Fig. 45\*



Fig. 46\*



Fig. 48\*



Fig. 49\*

- Fig. 42\* L'atelier d'Aissata, Ouagadougou, juillet 2019.  
Fig. 43\* Maria, Ouagadougou, juin 2019.  
Fig. 44\* Une voisine, Ouagadougou, juillet 2019.  
Fig. 45\* Une visiteuse, Ouagadougou, juillet 2019.  
Fig. 46\* Une voisine, Ouagadougou, août 2019.  
Fig. 47\*-Fig. 48\* L'atelier d'Aissata, Ouagadougou, juillet 2019.  
Fig. 49\* Lagui, Ouagadougou, juin 2019.



Fig. 47\*



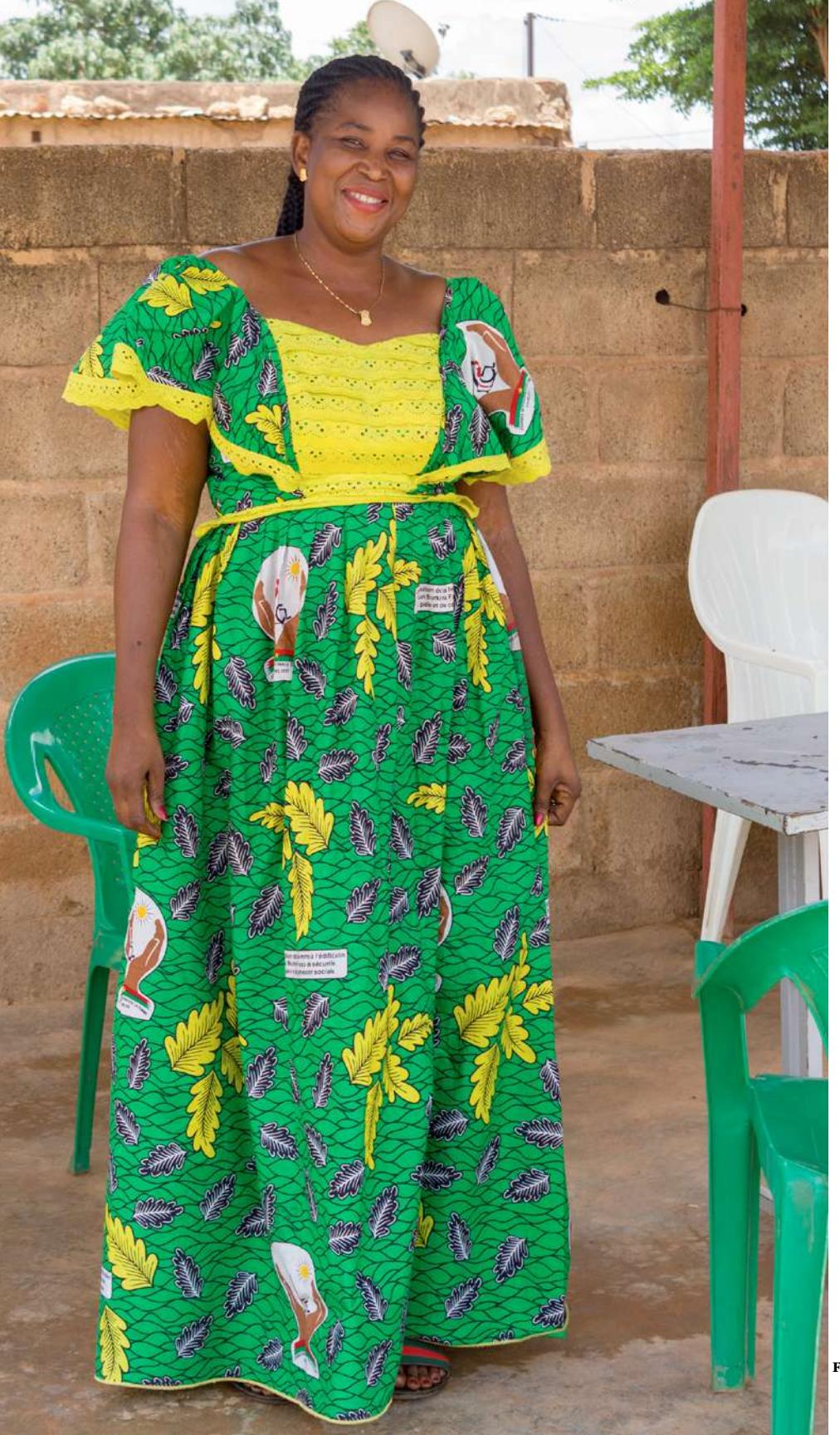


Fig. 50\*

**Page précédente\*** Aissata en train de coudre une tenue en pagne imprimé du 8 mars 2019, Ouagadougou, juillet 2019.  
**Fig. 50\*** Une voisine, Ouagadougou, août 2019.

**Fig. 51\*** Maria, Ouagadougou, juin 2019.



**Fig. 51\***



Fig. 52



Fig. 53

**Fig. 52-Fig. 53** Ramata qui tisse le pagne tissé du 8 mars 2019, par Florine Reuzé, mai 2019.

**Fig. 54\*** Hamza, Ouagadougou, mai 2019.

**Fig. 55\*** Mama, Ouagadougou, juillet 2019.

**Fig. 56\*** Mamichou, Ouagadougou, juin 2019.

**Fig. 57\*** Yassi, Ouagadougou, mai 2019.



Fig. 54\*



Fig. 55\*



Fig. 56\*

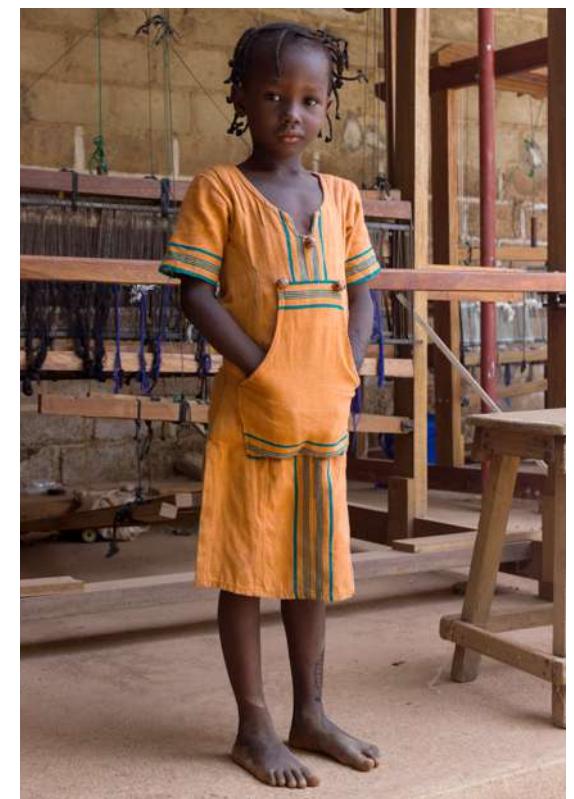


Fig. 57\*



Fig. 58\* Mamichou, Ouagadougou, juin 2019.

Fig. 58\*

**Fig. 59\*** Hamza, Ouagadougou, mai 2019.



**Fig. 59\***



Fig. 61\*



Fig. 60\*



Fig. 62\*



Fig. 63\*



Fig. 64\*



Fig. 67\*



Fig. 65\*



Fig. 66\*



Fig. 68\*



**Page précédente\*** Yassi, Mama, Zara et Hamza qui portent respectivement le pagne tissé du 8 mars 2018, le pagne tissé 2019, et un pagne tissé non officiel 2018 pour Hamza.

Sous la présidence de Blaise Compaoré<sup>17</sup>, le successeur de Thomas Sankara, le *faso danfani* a été délaissé. Il séduit à nouveau les Burkinabè depuis le début du mandat de Roch Marc Christian Kaboré en décembre 2015. Le soutien politique de l'État impulse à nouveau des mesures en faveur de la production et de la consommation de produits locaux, du développement de la filière coton et de la reconnaissance du tissage comme une profession à la fois masculine et féminine. Cela demeure un grand pas en avant pour l'amélioration de la condition de nombreuses femmes. Pour Adèle et Bintou, le président actuel valorise le *faso danfani* en le portant à chaque sortie publique et les Burkinabè ont de nouveau l'impression de consommer ce qu'ils produisent.

**17** Il a été au pouvoir durant 27 ans entre le 15 octobre 1987 et le 31 octobre 2014, pendant cinq mandats.

# UNE TECHNIQUE QUI S'ADAPTE

En parallèle du contexte politique de plus en plus favorable à l'émancipation féminine, l'évolution matérielle du métier à tisser va jouer un rôle majeur dans la mixité de la pratique du tissage au Burkina Faso.

Rappelons qu'à l'époque de la diffusion de l'islam en Afrique occidentale, les femmes ont été interdites d'utiliser les métiers à tisser traditionnels démontables et transportables pour des raisons de décence quant à la position d'utilisation : il n'était pas admissible qu'une femme, alors vêtue d'un pagne, puisse travailler au sol les jambes écartées. Nous verrons que si la religion, aussi bien musulmane que catholique a proscrit le tissage féminin au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est aussi elle qui, des siècles plus tard, révolutionnera la conception des métiers à tisser en l'adaptant aux femmes.

Le métier à tisser horizontal, aussi appelé métier à tisser type soudanais, est le premier métier à tisser utilisé en Afrique de l'Ouest. Le tissage, apparu dans la zone soudanienne, a connu une grande diffusion auprès des peuples nomades, d'où le fait qu'ils soit facilement démontable et transportable. Il semble avoir été élaboré par les Peuls Maabube lorsqu'ils étaient vers le Mont Aïr (Niger actuel)<sup>1</sup>.

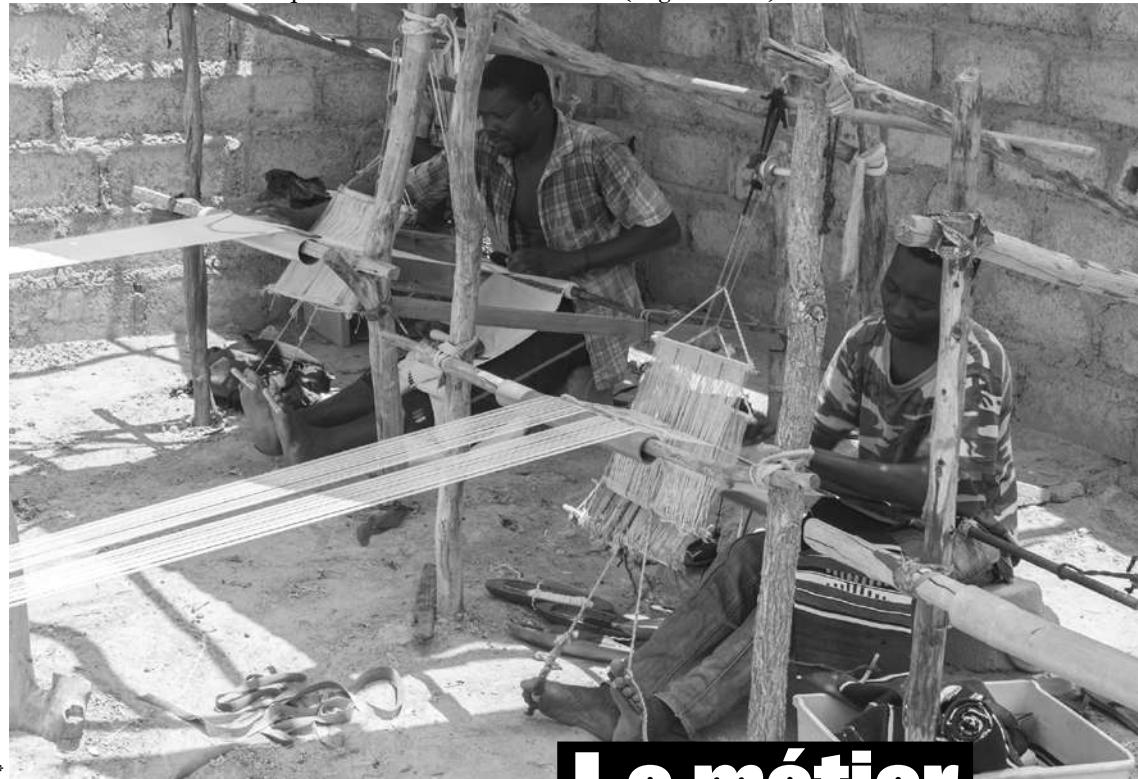


Fig. 1\*

J'ai eu la chance de rencontrer Abdoulaye qui a fondé une association pluridisciplinaire au sein de laquelle se côtoient de multiples savoir-faire traditionnels. Il m'a ouvert les portes de sa cour, vaste espace au fond duquel quatre métiers à tisser soudanais sont alignés. Sur place, je fais la connaissance de Missac Penga, environ 45 ans et Sanogo Mamboudou, environ 25 ans, deux tisserands appartenant à deux générations distinctes qui partagent pourtant la même maîtrise technique de leur métier. Missac Penga tisse depuis 30 ans. C'est son oncle qui le lui a transmis et il a, à son tour, appris à tisser à son fils. Il est également musicien, comme de nombreux tisserands. Lors de ma visite de l'association peu de temps après mon arrivée au Burkina Faso, nous sommes encore dans la période chaude. La température est quasi insoutenable, pourtant les deux tisserands sont constamment en mouvement en train de tisser leurs étoffes respectives.

<sup>1</sup> GROSFILLEY Anne, *Afrique des Textiles*, Edisud, 2005, p. 36.

Fig. 1\* Missac Penga et Sanogo Mamboudou, Ouagadougou, mai 2019.

## Le métier traditionnel horizontal



**« Je vois souvent dehors les hommes dans leur cour avec leur métier traditionnel: les piquets sont plantés et quand ils ont besoin de tisser, ils viennent accrocher les accessoires. Ils font cela en moins de deux heures<sup>2</sup> ! »**



Fig. 2\*

Les métiers à tisser sont entièrement fabriqués par les tisserands eux-mêmes. Abdoulaye m'apprend que ce sont également les artisans qui conçoivent l'ensemble des composants du métier à tisser. L'étape de fabrication du métier a probablement été un frein à son utilisation par la gente féminine, pour qui l'utilisation d'outils et le bricolage n'étaient pas des compétences acceptables.

Autrefois complètement en bois, certains éléments ont été remplacés par du métal. Par exemple, le peigne, à l'origine conçu en tiges de mil, est maintenant métallique, semblable à ceux utilisés en Europe.



Fig. 3\*

**Page précédente\*** L'association d'Abdoulaye, Ouagadougou, mai 2019.

**2** Nazaire, Ouagadougou, août 2019.

**Fig. 2\*** Structure des métiers à tisser traditionnels en bois, Ouagadougou, mai 2019.

**Fig. 3\*** Lices en tiges de mil, structure du peigne et poulie en bois à fixer au métier à tisser, Musée des Arts et des Savoirs Mossi, Bazoulé, juillet 2019.

**Fig. 4\*** Lices en corde et peigne métallique pour métier à tisser traditionnel, Ouagadougou, mai 2019.



Fig. 4\*

Le cadre de ce métier traditionnel est composé de branches d'arbre plantées dans le sol et assemblées par des brêlages<sup>3</sup>.



**3** Système d'attache des morceaux de bois avec des cordes.



La navette, qui sert à passer les fils de trame, est sculptée à la main. Ici c'est le balafoniste<sup>4</sup> qui réalise ces outils pour les tisserands.



Le peigne en bois et une double rangée de lices sont suspendus aux cadres.



Les 2 rangées de lices sont reliées par des cordes qui passent autour d'une poulie, suspendue également, et chacune est reliée à une pédale.

**4** Fabricant de balafon : instrument de musique traditionnel réalisé en calebasses et en bois.



L'activation des pédales en alternance permet de lever une moitié des fils, puis une autre.



Pendant que les lices sont actionnées par les pieds grâce à des pédales, le tisserand insère la navette avec la trame et rabat le peigne pour tasser le tissage.



Les fils de chaîne de plusieurs mètres passent dans le peigne et les lices. Ils sont tendus à l'arrière du métier sous une pierre.



L'artisan travaille assis, par terre ou sur un objet qui peut servir de tabouret. Dans l'association, c'est un parpaing qui sert d'assise aux tisserands.









J'ai beaucoup observé la posture des Burkinabè dans leur vie quotidienne : ils sont souvent au sol, que ce soit pour manger, cuisiner, jouer ou toutes autres activités. Mon regard de Française me pousse à me questionner sur le confort de cette manière de vivre, bien différente de mon mode de vie européen. Pour cuisiner, les femmes sont debout, les deux pieds bien ancrés au sol. Elles se cambrent avec une souplesse peu habituelle pour moi, tout en gardant les jambes bien tendues. Elles sont penchées en avant, le visage au niveau des genoux, bien statiques, et entament la préparation du repas : elles rincent les couverts, lavent les tomates, étendent les poissons... Leurs bras ont une grande mobilité puisque leurs épaules sont proches du sol. Elles peuvent passer plusieurs dizaines de minutes dans cette position, avec un bébé dans le dos, et ne semblent pas en souffrir pendant leurs occupations. Si j'avais eu besoin de *chosiner*<sup>5</sup> au sol, je me serais, sans aucun doute, mise accroupie. Si ces habitudes ont doté leur corps d'une répartition musculaire et d'une souplesse qui leur sont propres, je m'interroge sur les limites ergonomiques de l'utilisation de chaque type de métier à tisser.

Je questionne donc Missac Penga, assis sur son parpaing, à propos de l'inconfort apparent de sa position. Je lui demande si c'est difficile, s'il a mal quelque part, puis de me montrer où. Sans surprise, il exprime la pénibilité de sa posture, qui, combinée aux quarante degrés ambients, rend le travail laborieux. Bien que les Burkinabè n'aient pas pour habitude de se plaindre, il se prête au jeu et m'énumère chaque douleur :



– La corde des pédales qui passe entre ses doigts de pied ;



– Le talon qui frotte en continu le sol ;

**Pages précédentes\*** Missac Penga et Sanogo Mamboudou, Ouagadougou, mai 2019.  
**5** Mot courant au Burkina Faso = faire quelque chose.



– Le bas de son dos le fait également souffrir à force de se pencher en avant pour sélectionner les fils ;

– L'arrière des genoux est douloureux à cause des jambes qui sont constamment tendues ;



– Il a mal au niveau de la poitrine, sans doute parce que bloqué par la barre autour de laquelle le tissu s'enroule, tout l'effort repose sur les bras qui sont tendus en avant.

**«Quand tu vas voir un tisserand sur son métier traditionnel, assis sur le sol, avec ses orteils qu'il utilise comme pédales : ce n'est pas maniable pour une femme. Et même en « habillement », il faut forcément qu'elles se mettent en pantalon sinon elles ne peuvent pas exercer. Sur le métier métallique, c'est un peu plus pratique<sup>6</sup>.»**

Missac Penga a déjà essayé de tisser sur un métier « moderne » (il s'agit du métier à pédales que nous verrons juste après), et me confirme que la posture imposée par le métier à tisser traditionnel est la plus inconfortable. Mais la diversité des possibilités techniques qu'offre ce métier horizontal est nettement supérieure aux autres métiers : c'est cette richesse de motifs qu'il offre qui le rend toujours irremplaçable en 2019.

**6** Nazaire, Ouagadougou, août 2019.





Les tisserands rencontrent également des difficultés liées au climat. Ici, faute de moyens financiers, ils travaillent, pour l'instant, sous un abri partiel, très rudimentaire, composé de branchages et de tissus. Abdoulaye va même interrompre notre conversation quelques secondes pour tenter de réparer le toit : un morceau de tôle, qui risque de s'envoler lors des bourrasques de vent les plus violentes, et des tissus attachés avec des cordes et maintenus par des pierres. Il permet de se protéger un minimum du soleil, puisqu'il est inenvisageable de tisser ailleurs qu'à l'ombre. Seulement, en cas de pluie, les artisans doivent stopper leur activité. Techniquement, Abdoulaye m'explique que si la chaîne est mouillée les tisserands rencontreront des problèmes de tension au cours de leur tissage. Pendant la saison des pluies, chaque averse est précédée de vents très violents qui soulèvent la poussière orange jusqu'à rendre l'atmosphère presque irrespirable. Les bourrasques de vent font s'envoler des objets, et les pluies sont, elles aussi, extrêmement brutales. Si les artisans ne sont pas protégés par un local complètement fermé, ils sont obligés d'attendre les accalmies pour reprendre leurs créations.

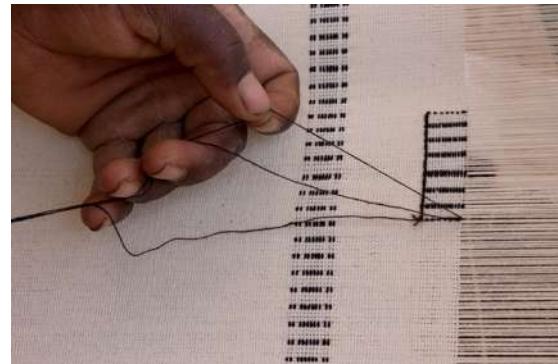


**Fig. 5\***

**Pages précédentes\*** Missac Penga,  
Ouagadougou, mai 2019.

**Fig. 5\*** Missac Penga, Ouagadougou,  
mai 2019.

La rapidité de tissage est supérieure aux métiers à tisser plus récents pour les tissus simples, mais, comme il permet de réaliser des motifs complexes et variés, la production peut s'avérer, au contraire, plus lente. Une trame supplémentaire insérée à la main permet de dessiner des motifs. Le tisserand compte chaque fil un à un pour respecter la géométrie du motif. Un repère au centre du peigne lui facilite légèrement la tâche.



**Fig. 6\***



**Fig. 7\***

**Fig. 6\*** Missac Penga, Ouagadougou,  
mai 2019.

**Fig. 7\*** Missac Penga, Ouagadougou,  
mai 2019.





Dans les ouvrages que j'ai consultés, il est mentionné que, sur ce type de métier à tisser, l'artisan produit une bande étroite qui ne dépasse pas 25 cm de largeur. Je m'étonne donc de la largeur des tissus en production, nettement supérieure aux descriptions écrites qui en ont été faites.

D'après Abdoulaye, tout dépend de la commande : les métiers permettent aux tisserands de travailler sur des bandes étroites de 8 cm comme sur des bandes plus larges de 40 à 50 cm. Ils s'adaptent assez facilement. Les bandes tissées ont longtemps été utilisées comme une monnaie d'échange, mais c'est aujourd'hui plus rare car elles sont presque systématiquement assemblées avant d'être vendues en pagnes, excepté lorsque le client en fait la demande<sup>tissu</sup><sup>5</sup>. Mon collègue Nazaire me confirme qu'il est toujours possible de trouver des bandes tissées, principalement dans les villages, mais qu'elles sont désormais peu courantes.



Fig. 8\*



Fig. 9\*



Fig. 11\*

**Pages précédentes\*** Missac Penga, Ouagadougou, mai 2019.

**Fig. 8\*** Abdoulaye qui me présente un tissu traditionnel réalisé au sein de son association, Ouagadougou, mai 2019.

**Fig. 9\*** Sanogo Mamboudou, Ouagadougou, mai 2019.

**Fig. 10\*** Une bande de cotonnade tissée au sein de l'association d'Abdoulaye, Ouagadougou, mai 2019.

**Fig. 11\*** Un pagne composé de bandes de coton assemblées à la main, Ouagadougou, 2019.



Fig. 12\*



Fig. 13\*

J'ai appris qu'ils tissaient également du *faso dan fani*. Le principe est exactement le même : les tisserands adaptent la largeur de leur métier à tisser, ils teignent les fils et tissent.

Malheureusement, ils venaient de livrer leur dernière réalisation au client, je n'ai pas pu découvrir de tissu *faso dan fani* conçu sur ces métiers ancestraux.

Les bandes étroites peuvent être aussi écrues (« blanc sale ») et servir de support à la teinture. Ici, une teinture traditionnelle appelée *bogolan*, réalisée à partir d'écorce, terre et cendres.

Dans ce cas, les bandes tissées peuvent être assemblées avant l'étape de la teinture, afin d'avoir un large support de travail, ou après (Fig. 12 et 13).

Selon Abdoulaye, un même tissu peut être composé d'une multitude de bandes étroites juxtaposées comme d'un petit nombre de larges bandes. Ces goûts varient en fonction des régions, dans lesquelles on apprécie traditionnellement différentes tailles de bandes. Ces tissus plaisent plutôt comme éléments décoratifs et linge de maison.

**Fig. 12\*** Tissu *bogolan* peint sur un support de bandes tissées écrues assemblées, Ouagadougou, mai 2019.

**Fig. 13\*** Bandes tissées de *bogolan*, mai 2019.

Dans certaines ethnies, le métier à tisser horizontal est longtemps demeuré le seul métier à tisser utilisé grâce à sa rapidité d'exécution, attribuant donc le tissage aux hommes.

Désormais, de nombreuses femmes tissent, mais il est extrêmement rare qu'elles pratiquent sur ce type de métiers traditionnels. Abdoulaye me précise qu'il y a également des femmes qui adhèrent à son association, mais qui tissent à leur domicile. Elles viennent dans la cour commune seulement pour les réunions et les assemblées générales, auxquelles elles ont autant leur mot à dire que les hommes.

Je me permets de poser la question suivante à Missac Penga : « Si ta femme voulait tisser, est-ce que tu lui apprendrais ? » Il me répond que ce sont plutôt les hommes qui tissent dans sa famille, pas les femmes : « Notre *mama*, notre *grand-mama* et notre femme, elles ne tissent pas. Elles nattent les cheveux. Elles n'ont pas envie de tisser. » Mais il m'assure que les femmes sont totalement en droit d'émettre le désir de tisser, auquel cas elles peuvent apprendre sans problème. À titre d'exemple, il me parle de sa belle-sœur qui a souhaité être formée au tissage. Le grand frère de Missac Penga enseigne donc le tissage à son épouse depuis six ans. Aujourd'hui, elle en a fait son métier. Après s'être exercée sur un métier traditionnel, elle pratique désormais sur une machine plus moderne.

Je comprends alors qu'en 2019, voir une femme tisser sur un métier traditionnel n'a plus rien de choquant pour les Burkinabè, comme c'était le cas dans le passé. Si l'usage de ce type de machine reste quasi exclusivement réservé aux hommes pour des questions de confort, son usage est devenu mixte pour les formations.

Il semblerait qu'il ait existé un métier à tisser dérivé du métier traditionnel horizontal, nommé « métier à tisser vertical ». Il était réservé aux femmes mais présentait de nombreux défauts ayant limité sa popularité et sa diffusion.

D'une part, les fils de chaîne étaient enroulés en vertical donc la longueur du tissu était limitée à la double hauteur du métier, de plus tout l'effort se concentrait dans le haut du corps : les bras et la poitrine, donc la pratique du tissage était très fatigante, et enfin le travail était extrêmement lent.

Les missions catholiques se sont répandues en Afrique au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les congrégations religieuses ayant été interdites et la colonisation de l'Afrique par la France progressant, le contexte a été propice à l'évangélisation de nombreux pays. Les missionnaires sont arrivés en 1901 à Ouagadougou, où ils ont commencé à répandre le christianisme.

Coquery-Vidrovitch rapporte dans *Les Africaines*<sup>7</sup> qu'après la seconde guerre mondiale de nombreuses jeunes filles arrivaient dans les villes fuyant le mariage forcé et voulant échapper au travail de la terre. L'augmentation du chômage masculin et l'éloignement des cultures maraîchères dans les zones périurbaines ont fait naître une vraie nécessité pour les femmes de trouver des emplois rémunérateurs<sup>8</sup>.

Autour des années 1956-1957, à Ouagadougou, des religieuses Mossi de l'ordre de l'Immaculé Conception ont ouvert un centre d'accueil pour ces femmes dans le but de leur apprendre un métier qui pourrait les rendre autonomes financièrement, pour leur éviter la dépendance à un mari. Les premières activités de tricot et de broderie se sont avérées peu lucratives. C'est alors qu'une Sœur a décidé de développer le tissage. Le métier vertical étant très lent et peu ergonomique, elle a alors élaboré un métier à tisser à pédales, inspiré de celui des hommes<sup>9</sup>. Elles ont formé les premières tisserandes du Burkina Faso dans leur centre de formation, qui ont, à leur tour, transmis ce savoir-faire à leurs proches, indépendamment de toute croyance religieuse. Le tissage a alors commencé à gagner la seconde partie de la population, trop souvent délaissée : les femmes.

<sup>7</sup> COQUERY-VIDROVITCH Catherine, *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique Noire du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, La découverte, 2013.

<sup>8</sup> PORTIN Laura, *Les tisseuses de Ouagadougou : ethnographie d'un groupe professionnel recouvrant des trajectoires différencierées au Burkina Faso*, op. cit, p. 32.

<sup>9</sup> GROSFILLEY Anne, *Afrique des Textiles*, op. cit, p. 55.

**Fig. 14\*** Métiers à tisser dans la cour d'Afrika Tiss, Ouagadougou, mai 2019.

## Le métier à pédales



**Fig. 14\***

**« Je pense qu'une passation s'est faite. Ce sont toujours les hommes qui font le tissage traditionnel, mais les métiers semi-automatiques sont faits pour les femmes. Les hommes leur ont laissé. On peut dire qu'ils ont été conçus pour les femmes, ils leur sont dédiés<sup>10</sup>. »**

**10** Nazaire, Ouagadougou, août 2019.

Suite à la révolution de Thomas Sankara, les centres de formation pour femmes se sont, petit à petit, multipliés au Burkina Faso. L'utilisation de ces métiers à tisser dits « modernes » s'est donc surtout développée autour de Ouagadougou et dans les villes dans lesquelles il existe un centre de formation.

Si un important décalage a longtemps existé entre les grandes villes, qui s'affranchissent plus aisément des traditions ancestrales, et les petits villages dans lesquels l'héritage culturel tend à persister, toutes les personnes avec qui j'en ai discuté m'ont soutenu qu'aujourd'hui il est peu probable que subsiste une zone géographique ou une croyance ethnique interdisant le tissage féminin. On trouve des centres de formation dans toutes les grandes villes, et dans toutes les régions les femmes tissent, bien que les tisserandes restent majoritairement urbaines.



**11** Nazaire, Ouagadougou, août 2019.

**Fig. 15\*** Métier à tisser à pédales, Ouagadougou, mai 2019.

**Fig. 16\*** Métier à tisser à pédales, Ouagadougou, mai 2019.



Fig. 16\*

Le métier à tisser est composé d'une structure en métal assez simple que les femmes peuvent commander chez n'importe quel soudeur en ville. Les tisserandes se le procurent pour environ 30 000 Francs CFA (46 € environ).

**«Le soudeur à côté, il ne savait pas faire un métier à tisser. Alors je lui en ai amené un, il a regardé, il a pris les dimensions presque toutes les femmes d'Afrika Tiss commandent leurs métiers et il l'a reproduit. Actuellement presque toutes les femmes chez lui".»**

Les femmes tissent essentiellement dans leur cour ou à l'ombre d'un arbre dans la rue, et parfois dans des associations ou coopératives. Elles gardent en stock des échantillons d'anciens pagnes tissés qu'elles présentent comme un catalogue à leurs clients. Les tisserandes conçoivent leurs propres modèles en imaginant les couleurs et les compositions du *faso dan fani*. Une fois que le client a fait son choix et passé commande, l'artisane se procure des fils au marché, fait la teinture, ourdit sa chaîne puis s'installe pendant plusieurs jours, voire semaines pour réaliser l'étoffe souhaitée.



Fig. 17\*

La bande tissée s'enroule autour d'une poitrinière à l'avant du métier et les fils, qui peuvent atteindre une vingtaine de mètres, sont tendus grâce à une lourde pierre. En cas de précipitations, très fréquentes pendant la saison des pluies, elles sont obligées de ranger leur chaîne et de rentrer leur métier à tisser à l'abri, paralysant ainsi leur activité régulièrement.



Fig. 18\*

La tension des fils de chaîne est telle qu'une seconde pierre est nécessaire pour maintenir le métier à tisser.



Fig. 19\*

Lorsque les tisserandes ont besoin d'enrouler leur chaîne sur le rouleau devant elle, elles sont obligées de pousser le métier en avant, tout en le soulevant à la force de leurs bras pour rompre la tension des fils, elles tournent ensuite la barre autour de laquelle s'enroule le tissage puis reposent le métier. Après plusieurs heures de tissage, la pierre se rapproche progressivement du métier à tisser



Fig. 20\*

**Fig. 17\*** Le métier à tisser de ramata, Ouagadougou, juin 2019.

**Fig. 18\*** Adèle tend sa chaîne, Ouagadougou, juillet 2019.

**Fig. 19\*-Fig. 20\*** Métier à tisser dans la cour d'Afrika Tiss, Ouagadougou, août 2019.

Lorsque les tisserandes pratiquent le tissage dans la rue devant leur domicile, elles rentrent leur métier à tisser à l'abri dans leur cour chaque soir. Lorsqu'elles tissent en association comme chez Afrika Tiss, les métiers sont abrités sous un toit en tôle, elles ont seulement besoin de replier la chaîne sur elle-même pour ne pas l'exposer à la pluie et elles couvrent le tissage avec des tissus ou des nattes pour protéger les fils de la poussière.



Fig. 21\*

Il existe plusieurs tailles et plusieurs modèles de métiers à tisser. Certains sont équipés d'un rouleau à l'arrière autour duquel les fils de chaîne doivent être enroulés, mais les tisserandes ne l'utilisent jamais. Cette disposition leur éviterait d'encombrer leur cour avec leurs très longues chaînes, faciliterait le déroulement de celle-ci au fur et à mesure du tissage et, si leur métier est sous un abri, leur permettrait de continuer à tisser pendant les pluies faibles sans que la chaîne ne soit mouillée. N'ayant jamais pris cette habitude, elles préfèrent tendre les fils sous une pierre, une technique qu'elle maîtrise mieux.



Fig. 22\*

Fig. 21\*, 22\* Métiers à tisser dans la cour d'Afrika Tiss, Ouagadougou, août 2019.



Fig. 23\*

Fig. 23\*-26\* Assita chez Afrika Tiss, Ouagadougou, juillet 2019.

21 20 000 Francs CFA = 30,5 €

22 50 000 Francs CFA = 76 €



Fig. 24\*



Fig. 26\*

Les cadres sont en métal et les lices en cordelette. Le peigne est, quant à lui, similaire aux peignes qui proviennent d'Europe : la structure est en bois et les dents sont en métal. La navette qui sert à passer les fils de trame entre les fils de chaîne est en bois. Les tisserandes y ajoutent une tige végétale pour maintenir la canette de fil à l'intérieur. Ces accessoires complémentaires sont achetés par les tisserandes à des revendeurs sur le marché. Il faut compter environ 20 000 Francs CFA<sup>21</sup> supplémentaires pour acquérir les pédales, les cadres, le peigne et la navette. Les femmes peuvent donc obtenir un métier à tisser complet pour 50 000 Francs CFA<sup>22</sup>.



Fig. 25\*



La technique reste essentiellement la même. Les lices sont actionnées grâce aux pédales, séparant ainsi la chaîne en deux paquets de fils distincts.

La trame est insérée avec une navette en bois.



**Fig. 27\*** Isabelle dans la cour d'Afrika  
Tiss, Ouagadougou, juillet 2019.



**Fig. 27\***

- Où est-ce que ça fait mal de tisser sur un petit métier comme ça ?
- Assita :** A la poitrine, à cause des bras.
- Et les pieds ?
- Oui, ça fait mal aussi, mais pas autant qu'à la poitrine.
- Et tu as mal à d'autres endroits à cause du tissage, comme le dos ?
- Oui, oui au dos, et aussi au cou.



Bien plus confortable grâce à la position assise, le tissage est rapide et permet de produire des bandes plus larges d'environ 40 cm. La productivité est inférieure à un pagne par jour (un pagne représente quatre bandes de 30 cm ou trois bandes de 40 cm de 1,80 mètres de long). Les bandes sont assemblées pour constituer le pagne.

La tisserande est installée sur un tabouret, hors du cadre et plus haut que le sol. Il n'y a plus de contact physique entre le métier à tisser et le ventre de la tisserande. L'absence de pression permet aux femmes enceintes de continuer leur activité.



Les tisserandes s'accordent à dire que tisser enceinte n'est pas un problème, en revanche les bébés n'apprécient pas d'être portés dans le dos pendant le tissage. Malgré cette contrainte, lorsque personne n'est disponible à proximité pour s'occuper de leur enfant à leur place, elles sont dans l'obligation de le porter ainsi puisqu'elles continuent de veiller sur leurs enfants pendant leurs heures de travail. Certains plus grands enfants, comme Aimé, continuent de réclamer à leur mère cette position : il semblerait que la proximité rassurante et l'habitude priment sur l'inconfort et ne les empêchent pas de s'endormir contre le dos de leur maman.



- Vous avez déjà tissé enceinte ?
- Bintou et Adèle :** Oui, comme Ramata est en train de le faire !
- Ça faisait mal de tisser avec le bébé dans le ventre ?
- Non ça ne fait rien sur les petits ou les grands métiers, ça ne fait rien.
- Et quand le bébé est né et qu'il est dans le dos ?
- Il ne va pas l'accepter. Le bébé refuse qu'on le mette là ! (rires)
- À cause des mouvements ?
- Oui, oui...



Fig. 31\*

**Fig. 31\*** Ramata fait de la teinture, Centre Textile Afrika Tiss, juin 2019.  
**Fig. 32\*** Isabelle démêle la chaîne, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.  
**Fig. 33\*** Marie installe son métier à tisser, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.



Fig. 33\*



Fig. 32\*

**Fig. 34\*** Isabelle et Marie préparent une chaîne, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.  
**Fig. 35\*** Isabelle démêle la chaîne, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.



Fig. 34\*



Fig. 35\*



Fig. 36\*



Fig. 37\*

**Fig. 36\*** Adèle répare un fil cassé, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 37\*** Assita prépare la disposition des fils de chaîne, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 38\*** Bintou prépare la disposition des fils de chaîne, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.



Fig. 39\*



Fig. 40\*

**Fig. 39\*** Démêlage des fils de chaîne, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 40\*** Isabelle retire une chaîne du métier à tisser, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 41\*** Démêlage des fils de chaîne, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.



Fig. 38\*



Fig. 41\*



Fig. 42\*



Fig. 43\*



Fig. 44\*



Fig. 45\*



Fig. 46\*















**Pages précédentes\* :**

La cour d'Afrika Tiss, Ouagadougou, juillet 2019.  
Les tisserandes démêlent une chaîne, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.  
Préparation d'une chaîne, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.  
Ramata, Ouagadougou, juin 2019.  
Adèle et Ramata, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.  
Assita avance sa chaîne, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.  
Assita, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

- C'est rare les grands métiers ?  
**Nazaire** : Oui c'est plutôt rare, tu trouves ça au sein des associations et des coopératives parce que c'est très coûteux pour une femme, le travail est pénible et l'écoulement est difficile, donc elles préfèrent garder leurs habitudes de base.

La largeur des métiers à tisser que nous avons vus précédemment était limitée par la taille de l'écartement des bras du tisserand qui faisait passer sa navette d'une main à l'autre. En 1733 à Manchester, John Kay, un fabricant de peignes pour le tissage a inventé un système dit « de navette volante » permettant de tisser sur une grande largeur. Il a été introduit dans les années 40 au Mali et s'est diffusé au Burkina Faso à partir de la fin des années 80.



Fig. 47

Fig. 47 Centre Textile Afrika Tiss, par Manon Brugiére, novembre 2018.

## Le métier à navette volante



Le métier à tisser de facture européenne est en bois et d'une dimension nettement supérieure à celle de ses prédecesseurs. Il est également plus onéreux, donc son utilisation est plus rare. On le trouve surtout dans les centres de formation, comme à l'Institut National des Arts, ou dans les associations ou coopératives bénéficiant d'importantes subventions ou moyens financiers.

Comme il s'agit d'un métier conçu hors du continent africain, il ne possède pas d'ancrage culturel, son utilisation est donc complètement mixte. Il n'est plus question de transmission familiale, la formation de l'utilisation de ce type de métier est souvent très académique et réalisée dans des centres.

L'étoffe confectionnée peut ainsi atteindre une largeur de 1,20 m : il s'agit d'une première étape vers la mécanisation du tissage, permettant une production semi-industrielle.



Fig. 48

D'après Nazaire, il y a cinq ou six hommes au Burkina Faso qui ont été formés par des Européens à la fabrication et à l'utilisation des grands métiers. C'est à eux qu'il faut s'adresser si quelqu'un désire se procurer une telle machine. Ils transmettent à leur tour leurs connaissances aux personnes qui désirent en utiliser. Mais de la même manière que pour les métiers précédents, il est possible de se rendre chez un menuisier qui saura reproduire la structure en bois après observation.



Fig. 49

**Page précédente\*** Métier à navette volante, Centre Textile Afrika Tiss, août 2019.

**Fig. 48** Installation d'un métier à navette volante, Centre Textile Afrika Tiss, 2013.

**Fig. 49** Chaîne autour d'une ensoule, par Tisseuses d'Idées, 2018.

La chaîne n'est plus tendue et lestée par une pierre, mais enroulée autour d'une ensoule. Les fils de chaîne sont alors protégés et les tisserands peuvent continuer leur travail en cas d'intempérie, si le métier à tisser est abrité. Cependant, il arrive que les tisserandes aient besoin de plusieurs chaînes pour concevoir des tissus plus complexes, elles doivent être enroulées sur des rouleaux distincts. Les métiers ne possédant qu'un seul rouleau, les tisserandes sont parfois obligées de tendre à l'avant de leur métier leur chaîne supplémentaire. C'est le cas des tissus avec des bandes *ikats* qui sont séparées du reste des fils de chaîne afin de maîtriser la tension de chaque fil.



Fig. 50\*

Les lices sont attachées à des cadres. Pour la première fois on trouve plus de deux cadres par métier, ce qui permet de réaliser des armures plus complexes et donc d'obtenir de manière simple une plus grande variété de motifs et de textures.



Fig. 51\*

**Fig. 50\*-Fig. 53\*** Centre Textile Afrika Tiss, Ouagadougou, juillet 2019.  
**Fig. 54** Tissage che Afrika Tiss, par Florine Reuzé, Ouagadougou, 2019.



Les cadres sont toujours actionnés par des pédales.

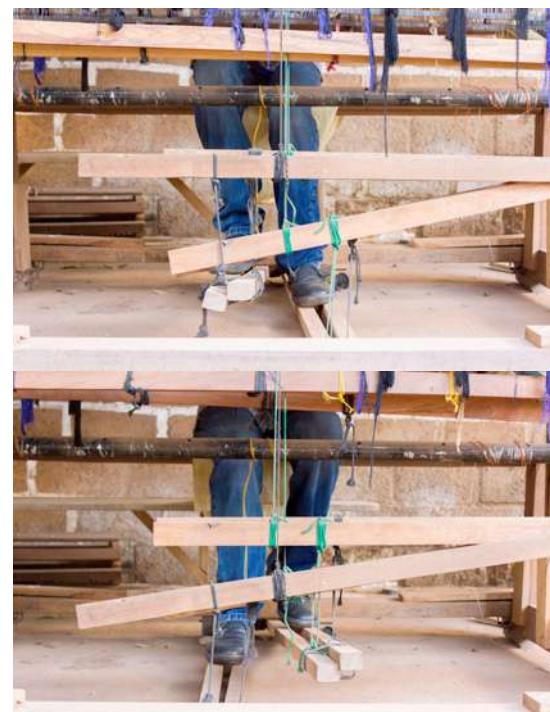


Fig. 53\*



Fig. 54

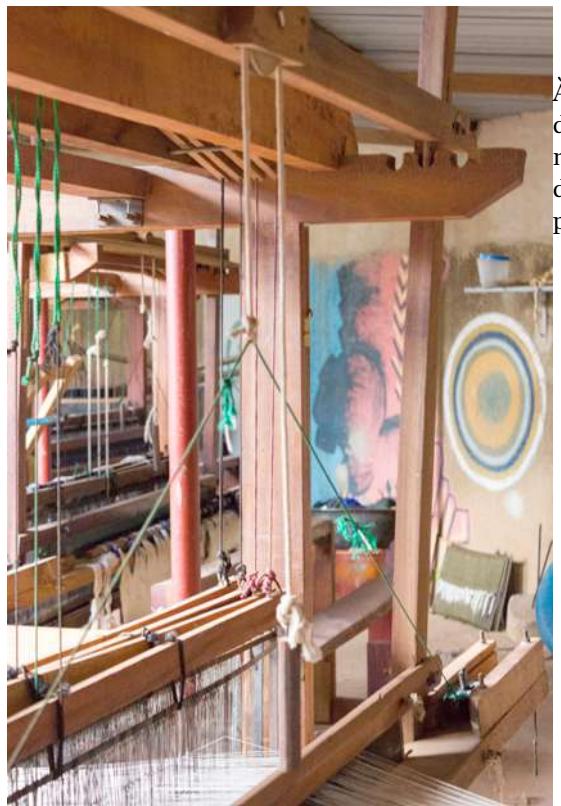


Fig. 55\*

**Fig. 55\*-Fig. 58\*** Centre Textile Afrika  
Tiss, Ouagadougou, juillet 2019.

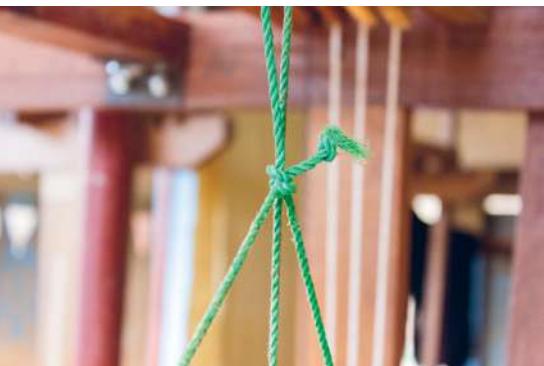


Fig. 56\*



Fig. 58\*



Fig. 57\*

À droite et à gauche du métier sont disposés, sur glissières, deux taquets mobiles qui, manœuvrés par un jeu de ficelles, se renvoient la navette par percussion.

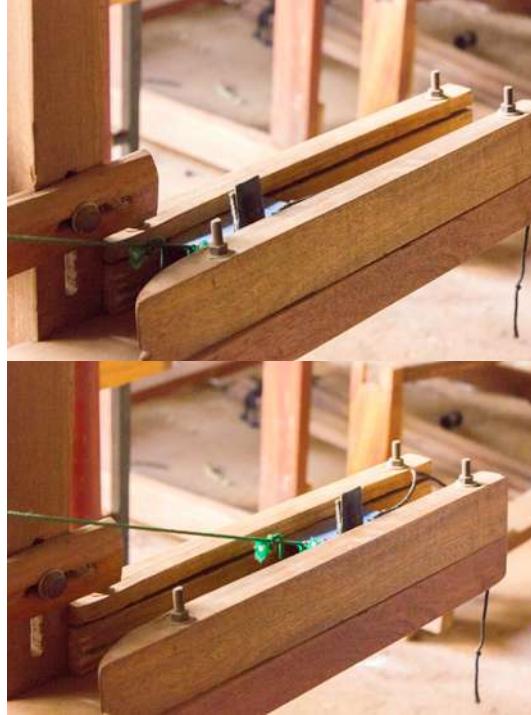


Fig. 59\*



Fig. 61\*

La tisserande tire d'un coup sec sur une poignée suspendue qui déplace les taquets vers le centre en projetant la navette de l'autre côté de l'étoffe.



Fig. 60\*

**Fig. 59\*-62\*** Centre Textile Afrika Tiss,  
Ouagadougou, juillet 2019.



**Fig. 62\*** La navette passe alternativement d'un côté puis de l'autre, assurant par un va-et-vient l'insertion de la trame. Elle est toujours en bois, mais des roulettes à l'avant et l'arrière permettent aux artisans de l'envoyer de l'autre côté du tissu sans accompagner le mouvement avec leur bras au travers des fils disposés sur une trop grande largeur.



Fig. 63

Au fil d'une discussion avec Bintou, Adèle et Ramata, elles m'affirment que le tissage sur grand métier est bien plus complexe que sur leurs métiers en métal. Tout le travail de préparation de la chaîne, puis son installation dans le métier, est très long et ne peut pas être réalisé individuellement. Les tisserandes sont obligées d'être au minimum deux, mais idéalement trois pour installer un seul métier.



Fig. 64

**« Les grands métiers,  
c'est seulement au  
Centre. Nous, on n'a pas  
ça à la maison. »<sup>23</sup>**



Fig. 66



Fig. 67



Fig. 68

La position reste cependant relativement confortable, permettant, comme pour les petits métiers, aux femmes enceintes de continuer de tisser jusqu'à terme. Lors de mon arrivée en mai, j'ai vu Ramata tisser chaque jour pendant sa grossesse jusqu'au soir de son accouchement. Bien que la cadence soit évidemment plus difficile à tenir en portant un enfant, la position sur ce métier à tisser leur permet de tisser le plus longtemps possible en adaptant leur rythme, sans contre-indication car elles ne peuvent financièrement pas se permettre de stopper leur activité trop longtemps au moment de l'accouchement.



Fig. 69

La demande est beaucoup moins élevée car les Burkinabè, très attachés à leurs traditions, privilégient les tissages étroits. En revanche, le tissage sur grande largeur plaît davantage pour l'export.



Fig. 70

Claquement de la pédale gauche qui ouvre la foule de fils, actionnement de la poignée avec un geste franc de la main droite vers le bas, propulsion de la navette en bois entre les fils de chaîne, rabattement énergique du peigne avec la main gauche pour tasser le tissage, claquement de la pédale droite : ce cycle est répété en continu, à un rythme soutenu, pouvant être particulièrement difficile pendant les grosses chaleurs par exemple.

Fig. 68 Adèle, par Manon Brugié, novembre 2018.

Fig. 69 Tissage au Centre Textile Afrika Tiss, 2018.

Fig. 70 Tissage, Centre Textile Afrika Tiss, par Tisseuses d'Idées, 2018.



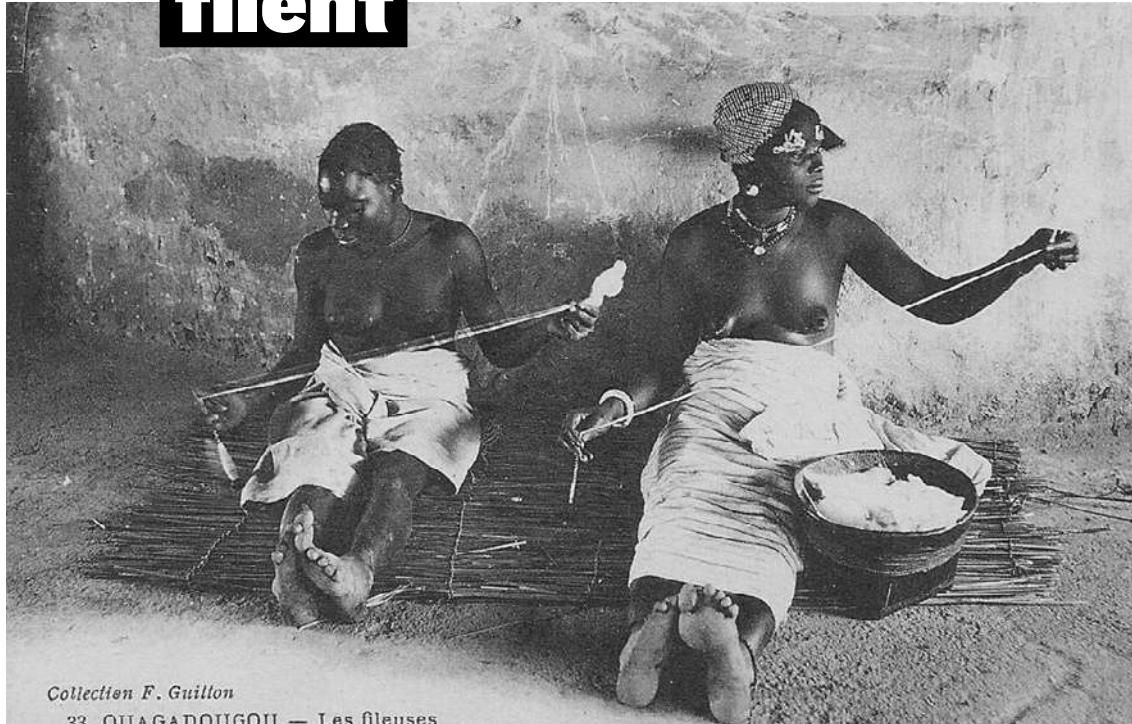


L'évolution technique du matériel de tissage est connexe de l'évolution sociale de la place des femmes dans la société burkinabè. La transformation matérielle et ergonomique des métiers à tisser en faveur de leur utilisation par les femmes a été indispensable pour qu'elles puissent s'adapter au marché grandissant du *faso dan fani* et ainsi permettre leur intégration économique. Aujourd'hui, la majorité des femmes tissent sur des métiers à pédales. Les conditions de confort sont loin d'être optimales, mais le passage du métier à tisser traditionnel, sur lequel les hommes tissent assis par terre, aux métiers à tisser en métal et en bois reste un très grand pas en avant pour que les femmes puissent tisser et s'approprier cette activité. Ce fut également une ouverture vers l'industrialisation du tissage, encore extrêmement rare au Burkina Faso.

# DE LA FILATURE À LA COTONNADE

Depuis l'apparition du tissage au Burkina Faso, les activités liées à cette pratique sont divisées par genre : les femmes étaient donc systématiquement assignées aux étapes relatives à la préparation du fil de coton, la filature. Mais l'arrivée de l'industrie du fil va bouleverser l'organisation traditionnelle établie et leur offrir de nouvelles perspectives professionnelles. L'usine Faso Fani, apparue en 1970 a incarné cette transformation. Je m'intéresse à l'impact de cette industrialisation naissante, son développement jusqu'à nos jours et sa coexistence avec l'artisanat local.

## Traditionnellement les femmes filent



Collection F. Guilton

33 OUAGADOUGOU — Les fileuses

Fig. 1

En adéquation avec une pensée admise que la femme est méticuleuse et l'homme fort, les tâches attribuées aux femmes au Burkina Faso sont toujours les plus minutieuses et faciles à exécuter : les tâches longues et répétitives pendant lesquelles il faut faire preuve de patience et de rigueur, alors que les hommes s'affairent aux travaux plus physiques à responsabilités. Dans le domaine du textile cette distinction est encore d'actualité : par exemple, les femmes continuent de faire toutes les ligatures des tissus *ikats* alors que les hommes se consacrent à la teinture. De la même manière, depuis l'apparition du tissage, alors que ce dernier a longtemps été essentiellement réservé aux hommes, la filature est une activité exclusivement féminine pratiquée dans tout le pays, en toute saison, par toutes les ethnies (hormis les Lobis qui ne tissent pas).

Fig. 1 Ouagadougou : les fileuses,  
collection F. Guilton.

Les femmes achètent le coton brut au marché. Elle l'égrène avec une pierre plate et une tige de bois ou de fer (égrenage : les graines de coton sont pressées et roulées avec une tige sur une pierre plate pour les séparer des fibres). Il est ensuite cardé avec des peignes à carder de fabrication européenne, également achetés au marché (cardage : démêlage des fibres par frottement de planches de bois recouvertes de pointes métalliques). Le fil est ensuite enroulé et retordu autour d'un fuseau.



Fig. 2\*

Aujourd’hui la filature manuelle existe toujours, principalement dans les zones rurales. Les tisserands, qui ont besoin de se procurer du coton filé à la main, vont le récupérer dans les villages. Mais Abdoulaye m'a expliqué que de moins en moins de femmes continuent cette activité. Les jeunes filles ne veulent plus filer car elles préfèrent une activité plus rémunératrice. La majorité des fileuses est constituée par des vieilles femmes qui, physiquement, ont de plus en plus de mal à continuer la filature, et qui transmettent très difficilement leur savoir-faire qui tend à disparaître. Le « filé main », délaissé par les tisserandes de *faso dan fani*, est toujours prisé par les tisserands traditionnels pour produire les bandes de cotonnades, mais sa rareté le rend désormais particulièrement onéreux. Il est apprécié pour son aspect irrégulier même si, techniquement, il reste plus fragile à tisser que le fil industriel.



Fig. 3\*

Fig. 2\* Matériel de filature, Musée des Arts et Savoirs Mossi, Bazoulé, juillet 2019.

Fig. 3\* Filature d'une mèche de coton, Musée des Arts et Savoirs Mossi, Bazoulé, juillet 2019.

— Pourquoi ce sont les femmes qui font les noeuds des fils pour les ikats ?  
**Nazaire** : Les hommes aussi en font, mais on trouve que c'est le côté un peu plus facile qu'on peut octroyer à la femme, parce que l'autre étape de la teinture c'est des grands puits à l'intérieur desquels on plonge les tissus : il faut avoir un peu de force pour le système de malaxage par exemple.

**« Le coton filé à la main coûte cher et on n'en trouve pas assez. Les vieilles femmes préfèrent aller chercher de l'or. Quand tu files ça ne te rapporte rien alors que quand tu vas dans les sites d'or, tu peux revenir avec beaucoup d'argent. On va essayer de ramener deux ou trois dames qui vont faire la filature dans l'association. Il y a ma grand-mère qui file au village, mais elle a un certain âge, et personne ne veut prendre le relais. Les jeunes dames aujourd'hui ne veulent pas filer ! »**



Fig. 4\*

Lorsque chez Afrika Tiss nous avons eu besoin de nous procurer du coton filé à la main pour expérimenter de nouvelles textures tissées, j'ai compris la difficulté face à laquelle sont confrontés les artisans dont c'est l'unique matière première. Le temps d'aller chercher des bobines au village peut être très long, sans que le prix et les quantités disponibles ne puissent être anticipés. En pleine saison des pluies, les fileuses ne peuvent pas travailler le coton trop humide et doivent attendre très longtemps que ce dernier sèche pour le filer. La production est très lente, il est difficile de se procurer en grande quantité un même coton.

**1** Abdoulaye, Ouagadougou, mai 2019.  
**Fig. 4\*** Fileuse Mossi, Musée des Arts et Savoirs Mossi, Bazoulé, juillet 2019.  
**Fig. 5** Figure féminine Mossi en bronze.



Fig. 5

Dans le très beau documentaire *La Sirène de Faso Fani* présenté pour la première fois au Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou en 2015, Michel K. Zongo, qui est né et a grandi à Koudougou, part à la rencontre d'anciens employés de Faso Fani, l'usine textile de filature et de tissage, pionnière du pays, et retrace avec émotion l'histoire de cet établissement auquel les Burkinabè étaient profondément attachés, et qui a ouvert la porte à l'industrie textile burkinabè. L'arrivée de cette manufacture, puis des industries qui lui ont succédé va ouvrir aux tisserands, qui laissent place aux tisserandes, de toutes nouvelles perspectives de production.



Fig. 6

## Bouleversements industriels pour la filature manuelle

**Fig. 6** Image du documentaire *La Sirène de Faso Fani*, Michel K. ZONGO, 2015, 90 minutes.

La première manufacture textile annonçant le début de l'industrialisation de la filière du coton au Burkina Faso est apparue en 1970. Elle était située à Koudougou<sup>carte 5</sup>, à une centaine de kilomètres à l'ouest de la capitale Ouagadougou. Il s'agit de la troisième ville du Burkina Faso en terme de population, après Ouagadougou et Bobo-Dioulasso, elle a été longtemps considérée comme la ville textile du « Pays des Hommes intègres ». Elle produisait des pagnes tissés et fournissait du fil à l'artisanat local. On y trouvait une filature à anneaux, un atelier de tissage à navettes, un atelier d'impression, une teinturerie et une station de traitement des eaux usées. Un ancien employé confie au réalisateur que la ville est devenue vivante au moment où l'usine s'est implantée. Inaugurée sous le nom de Voltex (Volta Textiles), elle est devenue Faso Fani (littéralement : « le pagne du pays » en langue dioula) en 1983 lorsque Thomas Sankara a renommé la Haute-Volta en Burkina Faso. Le président voulait faire de l'usine une fierté nationale. Pendant l'essor fulgurant du tissage sous la révolution de 1983, la demande de matière première a explosé. L'usine est arrivée à point nommé pour fournir aux artisans burkinabè le coton filé dont ils avaient besoin afin de réaliser les pagnes de *faso dan fani*. Elle comptait plus de 600 salariés et avait une capacité de production de dix millions de mètres par an<sup>2</sup>. En 1982, l'Institut Culturel Africain rapporte que l'usine produisait 50 tonnes par jour de fil blanc (60%) et de couleur (40%) vendu sur le marché entre 800 Francs CFA (1,20 €) et 1 900 Francs CFA (2,90 €) le paquet, selon la couleur (un paquet contient assez de fil pour tisser deux pagnes). Au même moment, le coton filé à la main était vendu environ 350 Francs CFA (0,50 €) le fuseau de 500 g (il en faut environ 1 kg pour faire un pagne)<sup>3</sup>. Depuis 2000, suite à la fermeture de Faso Fani, la production de fils de coton est assurée par la Filsah (Filature du Sahel), créée en 1997 à Bobo-Dioulasso<sup>carte 5</sup>. La ville est située à l'Ouest, dans une région cotonnière, près de la frontière ivoirienne. En 2014, l'usine a produit 2 000 tonnes de fils dont 10% sont destinés au marché national pour les artisans du textile. Les 90% restants sont exportés essentiellement vers l'Europe et le Maghreb. En rendant le fil disponible, la FILSAH a permis de redonner un souffle à la production de textiles traditionnels notamment dans les associations de tisseuses de *faso dan fani*.

**2** Rapport de l'évaluation indépendante du Burkina Faso, « Développement de la transformation industrielle et artisanale du coton », ONUDI, Vienne, 2006, p. 16.

**3** ÉTIENNE-NUGUE Jocelyne, Artisanats traditionnels Haute-Volta, Institut Culturel Africain, 1982.

La seconde manufacture assurant à ce jour la transformation industrielle du coton est l'unité de tissage et d'impression Fasotex. Créée en 2005 sur le site de Faso Fani, elle était détenue par des investisseurs privés nationaux et étrangers. Depuis la reprise de son activité en 2006, elle ne transformait plus la fibre locale, seul les ateliers d'impression et de teinture étaient fonctionnels. Pendant plusieurs années, peu de gens ont su ce que devenait l'usine. Il semblerait qu'elle ne fonctionnait que sur commande et que son activité était très faible. L'absence d'activité a été un constat extrêmement décevant pour les Burkinabè qui rêvent de voir renaître l'âme de Faso Fani qu'ils ont connue. Certains continuent de garder espoir : l'État burkinabè a conclu, le 5 octobre 2018, la signature de deux protocoles d'accord de reprise de la société par le groupe indien Jain Shawls. En visite de terrain le 14 février 2019 à Koudougou, le ministre burkinabè du Commerce, Harouna Kaboré, a confirmé que les études techniques étaient terminées et que les financements étaient en passe d'être bouclés pour une réouverture de l'usine envisagée fin 2019<sup>4</sup>. Les investisseurs indiens ont déclaré avoir pour objectif d'ouvrir des unités de filature, tissage, finition, confection, tricotage et impression.

Dans la ville de Koudougou, le chantier de la première usine d'égrenage de coton bio a démarré en février 2018. La SECOBIO (Société d'égrenage de coton Biologique) est le fruit d'un partenariat entre la SOFITEX (Société burkinabè des fibres textiles) et l'Union Nationale des Producteurs de Coton du Burkina Faso, avec le soutien technique financier du Département de l'Agriculture des États-Unis. D'après la presse locale, l'usine aura pour vocation de pérenniser la filière coton biologique au Burkina Faso, créer des emplois directs et indirects, notamment pour les femmes, puisque 58% des 8 000 petits producteurs exerçant dans la filière biologique sont actuellement des femmes<sup>5</sup>.

Le 2 février 2018, le groupe turc Ayka Addis Textile & Investment a annoncé, lors d'une conférence de presse, l'ouverture d'une usine textile à Ouagadougou<sup>6</sup>. Il promet une usine fonctionnelle en 2020 dans laquelle seront fabriqués des vêtements en coton local grâce à sept unités de production : filature, tissage, tricotage, teinture, recyclage de fils et de tissus et confection<sup>7</sup>.

**4** Direction générale du Trésor, *Brèves économiques d'Afrique de l'Ouest*, n° 295, 08/03/2019, p. 2.

**5** Développement : bientôt une usine d'égrenage de coton biologique à Koudougou, Ecodufaso, 14 février 2019, 3 minutes 28.

**6** <https://www.jeuneafrique.com/527940/economie/textile-mega-projet-turc-343-millions-deuros-burkina-faso/>

**7** La société Alok Industries basée à Mumbai devait ouvrir une unité de filature en 2015 au nord de Bobo-Dioulasso. Aucun article paru après cette date ne me permet de savoir si cette usine a bien ouvert, et si elle fonctionne.



Fig. 8



Fig. 7

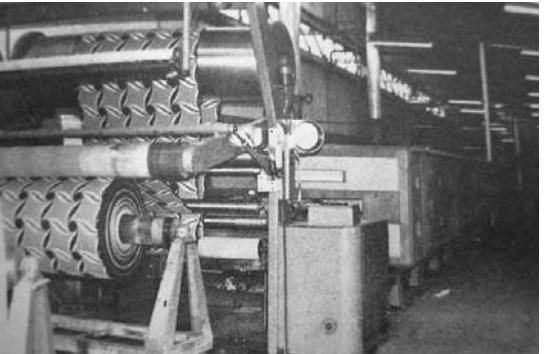


Fig. 10



Fig. 9



Fig. 11



Fig. 12



Fig. 13\*

**Fig. 13\*** Fil Filsah écrù, Ouagadougou, mai 2019.  
**Fig. 14\*** Coton filé à la main, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.  
**Fig. 15\*** Coton « filé main », Ouagadougou, mai 2019.  
**Fig. 16** Etiquette de fil Filsah, Ouagadougou, juin 2019.



Fig. 14\*

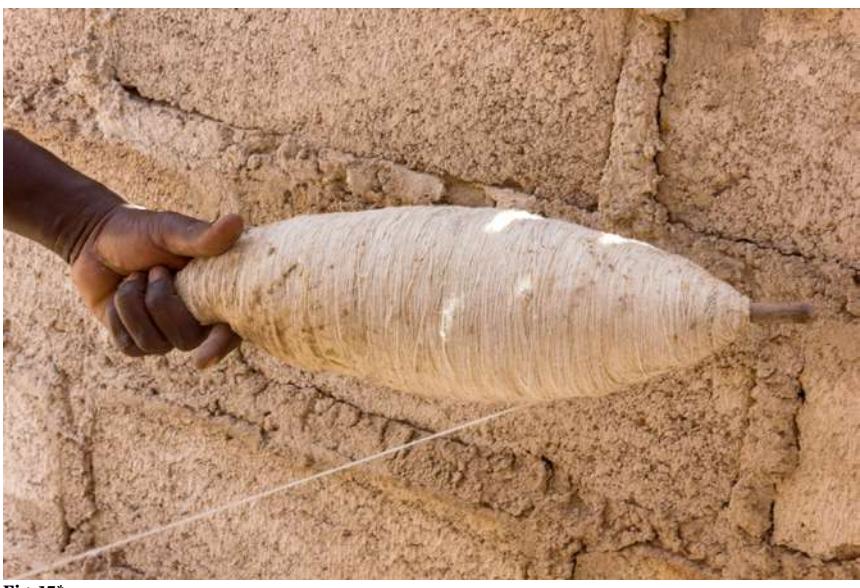


Fig. 15\*



Fig. 17\*



Fig. 18\*

**Fig. 17\*** Paquet de fils Filsah, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.  
**Fig. 18\*** Coton filé à la main, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 19\*** Etiquette de fil Mona, importé d'Inde, Ouagadougou, juillet 2019.



Fig. 19\*



Fig. 16\*

# L'industrie au service de l'artisanat



Fig. 20\*

Que ce soit à l'époque de Faso Fani ou aujourd'hui, l'industrialisation du fil a inévitablement eu une incidence sur les procédés de fabrication du tissu, et sur leur nature. Avec des propriétés techniques nouvelles et la possibilité d'acheter du fil coloré, l'automatisation de la filature a initié une nouvelle aire du tissage de *faso dan fani*.

Fig. 13\* Paquet de fils Filsah, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

Le coton « filé main » étant très fragile, il n'est quasiment plus utilisé en chaîne sur les métiers à pédales et les métiers à navette volante. Les accessoires des métiers à tisser conçus pour les femmes sont généralement en métal ; ils ne sont donc pas adaptés au coton « filé main » qui s'abîme très rapidement à cause du frottement. En effet, le fil peu retordu se casse à de multiples reprises, ce qui a pour conséquence un ralentissement de la production qui compromet le travail des artisans. L'apparition d'un nouveau type de fil plus résistant de type industriel a été nécessaire. Les tisserandes peuvent désormais utiliser le fil retors de Filsah en chaîne et tramer avec du coton filé à la main ou du fil industriel.

- Vous achetez du fil blanc ou du fil coloré ?  
**Bintou et Adèle :** Du fil blanc, nous faisons la teinture nous-même.
- Pourquoi ?  
- Il n'y en a pas assez. Et puis, tu n'es pas sûre qu'il existe la couleur que tu cherches. Mais tu peux en acheter un petit peu et le mélanger à d'autres fils que tu auras teints.

Lors de l'apparition des industries de filature, il existait un large choix de fils déjà colorés. Il était possible d'acquérir du fil teint évitant aux tisserandes l'étape de teinture afin de leur faire gagner un temps précieux. Ces fils se sont raréfiés avec le temps jusqu'à ce que les filatures ne produisent presque plus qu'uniquement du fil écru.

Les tisserandes ont été obligées d'acquérir une nouvelle compétence afin de réaliser leurs propres teintures en amont du tissage. En devenant teinturières, il leur était essentiel de se structurer en associations ou coopératives afin de mutualiser leurs connaissances et le matériel que nécessitait ce savoir-faire.

Aujourd'hui, toutes les tisserandes que j'ai rencontrées, ainsi que les tisserands de l'association d'Abdoulaye, préfèrent réaliser leurs teintures eux-mêmes : ils sont sûrs d'obtenir la couleur souhaitée en quantité suffisante pour réaliser leurs étoffes. Il leur arrive occasionnellement de se procurer une couleur toute faite trop difficile à reproduire à la main, mais elle sera toujours mélangée avec d'autres fils de coton préalablement teints par leurs soins.

8 Nazaire, Ouagadougou, juillet 2019.

**« Les tisserandes pourraient mettre du filé main en chaîne mais elles ne veulent pas parce qu'il casse souvent, donc cela ajoute cette pénibilité. Les peignes et les lices des métiers à pédales sont très différents des accessoires des métiers traditionnels, ils ne sont plus adaptés au coton filé à la main. »**

Les étoffes tissées traditionnelles, comme le *bogolan* (teinture végétale sur des bandes écrues entièrement tissées en coton « filé main » et cousues), sont emblématiques du patrimoine textile du Burkina Faso. Le coton filé à la main permet d'obtenir un tissu très texturé par son irrégularité de diamètre, provoquée par la filature manuelle. Le croisement des fils industriels donne au tissu un rendu très différent, beaucoup plus lisse. Désormais, les tisserands traditionnels, comme Missac Penga, tissent un mélange de ces deux types de fil : une chaîne en fils Filsah et une trame en coton filé manuellement. De cette combinaison résulte un tissu plus léger, plus solide et moins cher à produire. De la même manière, dans les années 80, le *faso dan fani* s'est directement affranchi de cette matière, pourtant caractéristique du pays, en devenant un tissu représentatif du patrimoine burkinabè.

Ce compromis entre tradition et modernité est à l'image de l'arrivée de la filière textile dans un ère plus industrielle : les artisans utilisent désormais, pour la plupart, les mêmes fils qu'en industrie.



Fig. 21\*

**— Peut-on mettre le coton « filé main » en chaîne ? Est-ce que les tissus traditionnels comme le bogolan doivent être composés de coton filé à la main en chaîne et en trame ?**

**Nazaire :** Logiquement oui, il est fait comme ça. Il existe deux calibrages de « filé main ». C'est pour cela que la dernière fois tu voyais qu'il y en avait un qui est gros et un qui est fin. Le fin est fait pour la chaîne. Il est plus solide puisqu'il a été tourné davantage. Il a tendance à ressembler au fil Filsah.

Si la concurrence avec les tissus importés principalement d'Asie est une véritable menace pour les artisans burkinabè, l'industrie locale peut être valorisante pour les tisserands si elle n'entre pas en concurrence avec leur travail. Pour Abdoulaye, le danger existe si les manufactures proposent les mêmes produits que les artisans avec des prix plus intéressants. Mais s'il s'agit d'industrialiser certaines étapes de la filière sans pour autant produire la totalité du produit fini, les industries peuvent faciliter la tâche des tisserands. L'apparition de Faso Fani puis du fil de Filsah a été très bien perçue par ces derniers, puisqu'il s'agit d'une réponse à la demande croissante en fil de la part des tisserandes.

Fig. 21\* Navettes de fil Filsah teint en industrie, Ouagadougou, mai 2019.

Aujourd'hui, certains souffrent du prix du fil industriel, qui a triplé depuis les débuts de l'activité de l'usine, et souhaitent que davantage de filatures industrielles s'installent au Burkina Faso pour faire baisser le prix du fil. L'industrie du fil est un exemple évocateur, mais Abdoulaye suggère même que si une usine produisait des tissages de grande largeur écrus, cela faciliterait la vie des artisans qui pourraient s'en servir pour faire de la teinture, ou bien comme support pour le *bogolan*. L'impact est positif et les artisans bénéficient de l'industrialisation de certaines étapes tant que la concurrence n'est pas directe et que l'industrie leur fournit simplement des supports à partir desquels exercer leur savoir-faire.



Fig. 22\*

En 1982, Jocelyne Étienne-Nugue soutenait que le développement de l'industrie textile locale (de la transformation du coton fibre à la confection des tissus) était un obstacle au maintien des traditions dans le domaine du tissage<sup>9</sup>. Aujourd'hui certaines pratiques ancestrales semblent inévitablement vouées à disparaître comme la filature manuelle, mais cet héritage textile peut également s'adapter aux nouvelles méthodes de production. Le fil industriel est par exemple plus fin, permettant au tissu d'être plus léger, et donc plus facilement portable. Il est donc utilisé par choix pour modifier le poids d'un tissu, par gain de temps pour éviter la teinture, ou par nécessité car le coton « filé main » se raréfie et coûte de plus en plus cher.



Fig. 23\*

<sup>9</sup> ÉTIENNE-NUGUE Jocelyne, *Artisanats traditionnels Haute-Volta*, op. cit.

**Fig. 22\*** Séchage des fils qui viennent d'être teintés à la main par les tisserandes d'Afrika Tiss, Ouagadougou, juillet 2019.

**Fig. 23\*** Mélange d'un fil de coton « filé main » teinté à la main et d'un fil brillant acheté sur le marché, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

Les tisserandes se procurent le fil sans difficulté au marché. C'est désormais Filsah (Filature du Sahel), implantée à Bobo-Dioulasso qui fournit le fil aux Burkinabè. La majorité d'entre elles opte pour le fil Filsah tandis que certaines trouvent des alternatives de fil industriel importé encore moins cher. Hormis de rares couleurs, il est presque exclusivement vendu en blanc. Il existe en deux diamètres différents : 40/2 et 25/2, selon l'épaisseur, le poids et la densité de l'étoffe qu'elles souhaitent réaliser. Elles procèdent ensuite à la teinture à leur domicile ou au sein d'associations afin d'obtenir les couleurs ou effets désirés en chaîne et en trame avant de les entrecroiser.



Fig. 24\*



Fig. 25\*



Fig. 26\*

**Fig. 24\*** Matériel pour préparer les bains de teinture, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 25\*** Pigment biologique, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 26\*** Espace permettant de chauffer les bains de teinture, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 27\*** Chaines ikat de coton avant la teinture et après la teinture, Centre Textile Afrik Tiss, juillet 2019.



Fig. 27\*



Fig. 28\*

**Fig. 28\***, **29\*** Matériel de teinture, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 30** Teinture d'une chaîne *ikat*, Centre Textile Afrika Tiss, par Manon Brugière, novembre 2018.

**Fig. 31\*** Espace de teinture, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.



Fig. 30



Fig. 31\*



Fig. 32\*

**Fig. 32\*** Ligature des fils avec des bandes de caoutchouc afin de créer des zones de réserve, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 33\*** Disposition des zones de réserve le long de la chaîne, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 34\*** Bain de teinture, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 35\*** Immersion de la chaîne de coton dans la teinture, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.



Fig. 36\*

**Fig. 36\*** Essorage de la chaîne teinte, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 37\*** Rincage du surplus de teinture, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

**Fig. 38\*-Fig. 40\*** Dénouage des ligatures et apparition des zones de réserve de la chaîne *ikat*, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.



Fig. 37\*



Fig. 38\*



Fig. 40\*



Fig. 39\*



Fig. 35\*





**Pages précédentes\*** :  
Ramatou qui prépare un bain de teinture,  
Centre Textile Afrika Tiss, juin 2019.  
Séchage de chaînes de coton teintes,  
Ouagadougou, juillet 2019.

Associée à l'évolution des mentalités en faveur d'une plus grande égalité hommes-femmes, à l'apparition d'une forte demande de *faso dan fani* encouragée et parfois imposée par la politique Sankariste, et à l'adaptation des métiers à tisser pour une pratique féminine, l'apparition du fil industriel a libéré les femmes de leur activité de fileuses en leur offrant d'autres alternatives de choix d'activité professionnelle, comme le tissage<sup>10</sup>. Les manufactures de filature ont produit un fil en grande quantité plus accessible et mieux adapté techniquement aux nouveaux métiers à tisser féminins. La complémentarité de la filature féminine et du tissage masculin va donc disparaître grâce à l'essor de la production industrielle, et faire du tissage une profession à part entière permettant à beaucoup de femmes du Burkina Faso d'accéder à un meilleur statut social et à une autonomie financière. Plus symboliquement, cela incarne un exemple de parité professionnelle encourageant pour d'autres secteurs d'activités.

Le tissage est un savoir-faire ancestral qui s'est pourtant affranchi de son héritage très genré dans un pays où le poids des traditions reste prédominant. Essentiellement artisanal, il côtoie aujourd'hui le monde de l'industrie qui se développe. Les tisserands utilisent désormais presque exclusivement des fils industriels aux propriétés techniques intéressantes pour un coût moindre. L'apparition de l'usine Faso Fani, puis des manufactures de filature, est un cas d'étude qui témoigne de l'apport de l'industrie à l'artisanat burkinabè et prouve qu'ils peuvent exister ensemble. Mais qu'en est-il vraiment de cette coexistence aujourd'hui ?

**10** GROSFILLEY Anne, *Afrique des Textiles*, op. cit, p. 55.

3

**UN LEVIER  
DE DÉVELOPPEMENT  
ÉCONOMIQUE**

# MONDIALISATION ET REVENDICATION IDENTITAIRE

À première vue, le Burkina Faso est un pays complètement différent de la France sur bien des aspects. Pourtant la relation complexe qui existe entre l'artisanat et l'industrie, la condition des artisans face à l'évolution technique et technologique, ou encore la fermeture des manufactures textiles sur le territoire sont des problématiques qu'a aussi connues la France depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et qui continuent d'être, plus que jamais, d'actualité. L'industrialisation des procédés textiles peut à la fois valoriser le travail des artisans, mais aussi le rendre obsolète : il est donc impossible de parler des tisserandes sans parler des enjeux partagés et des difficultés communes entre l'artisanat et la filière textile industrielle au Burkina Faso.



Fig. 1\*

## Importation, fripes, copies : le « pagne tissé de la patrie » en concurrence

Fig. 1\* Magasin de tissu au marché de Pissy, Ouagadougou, juillet 2019.

Autrefois, les expatriés et les touristes étaient friands des produits artisanaux locaux et jouissaient d'un pouvoir d'achat supérieur à celui des Burkinabè, ce qui leur permettait d'acquérir aisément les pièces qu'ils souhaitaient. Mais l'insécurité grandissante au Burkina Faso en a fait un pays de moins en moins attrayant pour les Européens, diminuant considérablement le tourisme et fragilisant le marché des produits artisanaux. S'il devient indispensable de développer un marché local du textile au Burkina Faso, qu'il soit artisanal ou industriel, le pays se heurte à la saturation du marché, conséquence de l'importation de fripes européennes et de la production massive en Asie de pagnes industriels. L'Afrique inspire de très nombreux tissus, vêtements et accessoires sur les podiums parisiens, pourtant les créateurs africains peinent à obtenir une reconnaissance internationale. Qu'est-ce qui fragilise donc autant le développement du secteur textile africain ?

À Ouagadougou, j'observe quotidiennement la manière dont les habitants sont habillés. L'antinomie des styles vestimentaires est très curieuse : une minorité s'affiche en pagne tissé traditionnel, mais on trouve majoritairement, d'un côté, une grande quantité de pagnes imprimés industriels et d'un autre, des vêtements d'occasion européens. Les deux sont souvent portés ensemble : un t-shirt publicitaire avec un pagne multicolore ou une chemise en *wax* avec un pantalon de marque de vêtements de sport. Il me semble intrigant, et assez amusant de voir passer dans la rue des maillots arborant le logo d'un célèbre fast-food, le numéro de téléphone d'une entreprise de construction ou les couleurs d'un magasin de bricolage français.

Nazaire : Il y a de plus en plus de fripes puisque c'est à la portée de tous, c'est moins cher que du pagne. Tu peux trouver un jean bien propre à... 2 000 Francs CFA.  
— Les gens ont envie de porter des vêtements européens ou bien c'est juste parce que c'est moins cher ?  
— C'est juste parce que c'est moins cher. Acheter un pagne, ça peut aller, mais le donner à coudre, c'est plus cher.

Même s'ils permettent aux Burkinabè d'accéder en différé à la mode européenne, ces choix vestimentaires sont avant tout motivés par le très bas pouvoir d'achat dont jouissent les habitants qui optent en priorité pour la manière de se vêtir qui leur est la moins coûteuse. Loin d'être anodine, la popularité des vêtements d'occasion témoigne des difficultés auxquelles font face l'industrie et l'artisanat textile au Burkina Faso, et plus généralement sur le continent africain.

Une vidéo, publiée dans *Le Monde* le 19 septembre 2017 intitulée *La seconde vie des vêtements européens*, retrace la provenance des vêtements d'occasion si populaires en Afrique : les gens, qui décident de donner leurs vêtements en France dans les conteneurs, croient souvent qu'ils seront donnés gratuitement à des personnes dans le besoin. Pourtant, seulement 5% des vêtements donnés aux associations sont redistribués sous forme de dons aux plus démunis. Le reste est récupéré par des fripiers privés. Les vêtements de seconde main deviennent donc, à nouveau, un produit commercial. Ils sont envoyés dans les pays en développement où ils sont revendus à des grossistes. Dans certains pays du continent africain, plus de 50% du marché est détenu par la fripe. En Ouganda, il atteint 81%<sup>1</sup>.

Les États-Unis sont en tête du classement mondial des exportateurs de fripes avec plus de 756 000 tonnes en 2018. L'année dernière, la France était en 9<sup>e</sup> position, exportant 69 000 tonnes de vêtements usagés vers l'Afrique<sup>2</sup>.

**« Les fripes ont créé la chute du secteur textile. Partant d'un bon sentiment, on veut faire des dons [...], tout est envoyé pour rien en Afrique, du coup la production textile s'écroule<sup>3</sup>. »**

Le marché du vêtement d'occasion en Afrique se développe au XX<sup>e</sup> siècle après la Première Guerre mondiale. L'Afrique est alors inondée par les vieux vêtements militaires des puissances coloniales. Une petite industrie textile parvient à résister jusque dans les années 80, mais suite aux politiques de réajustement structurel ordonnées par le FMI dans les années 90 et l'ampleur prise par le libre échange à l'échelle mondiale, l'industrie textile africaine ne parvient plus à produire des vêtements bon marché et la reprise des articles usagés se généralise sur tout le continent. Ce sont 400 000 tonnes de vêtements qui débarquent chaque année dans les ports africains. Même si ce marché est pourvoyeur d'emploi, notamment pour les fripiers installés dans les pays d'Afrique, il profite surtout aux exportateurs.

Noémie Lenoir, ancienne mannequin à Paris, a réalisé un documentaire diffusé sur TV5MONDE le 3 avril 2019 : *Habilles-nous Africa*. Elle se rend dans différents pays d'Afrique pour rencontrer les créateurs qui exercent dans le domaine de la mode afin de comprendre les difficultés auxquelles fait face le continent pour que la mode africaine soit reconnue sur les podiums internationaux. Elle rencontre Aïssa Dione, une artiste et designer française d'origine sénégalaise, revenue à Dakar il y a 30 ans pour créer son entreprise de tissus d'ameublement. Elle déplore la disparition des filières textiles sénégalaises qu'elle explique par l'importation massive de vêtements d'occasion et soutient qu'il faut absolument arrêter de donner nos tissus qui seront distribués en Afrique.

<sup>3</sup> Aïssa Dione dans *Habilles-nous Africa*, Noémie Lenoir & Antoine Rivière, TV5MONDE, 2019, 2x52 minutes.

<sup>1</sup> [https://www.lemonde.fr/afrique/video/2017/09/19/la-seconde-vie-des-vetements-europeens-en-afrigue\\_5187967\\_3212.html](https://www.lemonde.fr/afrique/video/2017/09/19/la-seconde-vie-des-vetements-europeens-en-afrigue_5187967_3212.html)

<sup>2</sup> [https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/06/26/la-marche-de-la-fripe-une-chance-pour-le-senegal\\_5481655\\_3212.html](https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/06/26/la-marche-de-la-fripe-une-chance-pour-le-senegal_5481655_3212.html)

Il s'agit de bien faire la distinction entre les tissus traditionnels tissés et les textiles imprimés. Les pagnes tissés, tels que le *faso dan fani* au Burkina Faso, le *kente* au Ghana ou le *ndop* au Cameroun, sont des étoffes traditionnelles réalisées avec des matières disponibles localement. Principalement utilisées pour les cérémonies, elles sont également portées au quotidien par les personnes ayant les moyens d'investir dans un produit artisanal, plus onéreux qu'un tissu industriel. Ces tissus sont des symboles patriotiques chargés d'histoire et imprégnés de croyances. En 1982, Jocelyne Étienne-Nugue observait déjà la disparition progressive des vêtements tissés au profit des pagnes imprimés industriels<sup>4</sup>. Mais désormais, ce sont les tissus importés qui représentent le plus grand danger pour l'industrie textile burkinabè et l'artisanat du pays.



Fig. 2\*

Les tissus imprimés, qu'on appelle aussi *wax*, sont souvent, à tort, perçus comme les tissus africains par excellence. Bien qu'ils soient les plus populaires et les plus communément portés par les hommes et les femmes du continent africain, ils n'ont, culturellement, rien d'africain. Ce sont des tissus industriels originaires de Hollande, qui continuent d'être produits en Europe et exportés dans les pays d'Afrique. À l'origine, les pagnes provenaient d'Angleterre puis de la Hollande qui, depuis 1846, s'est spécialisée dans la fourniture du textile africain. Le groupe Vlisco, qui en avait le monopole, s'est progressivement installé sur certaines côtes africaines, notamment au Ghana (GTP, Woodin) et en Côte d'Ivoire (Uniwax). De là, se fait la distribution dans toute l'Afrique. Ils ne sont pas produits localement, donc le Burkina Faso ne bénéficie d'aucune retombée économique du succès de ces tissus aux motifs foisonnants.

<sup>4</sup> ÉTIENNE-NUGUE Jocelyne, *Artisanats traditionnels Haute-Volta*, op. cit.

Fig. 2\* La veste de Nazaire, Ouagadougou, juillet 2019.

Fig. 3\* Nazaire, Ouagadougou, juillet 2019.



Fig. 3\*



Fig. 4\*

Mais, hormis l'importation, l'Afrique fait face à un second fléau : la contrefaçon. L'arrivée du continent asiatique sur le marché du textile a, depuis plus d'une dizaine d'années, inondé et saturé le marché du pagne au Burkina Faso. En copiant les pagnes *wax* et les textiles traditionnels tissés, parfois très fidèlement, ces industriels parviennent désormais à les produire en masse à bas prix. On observe même des motifs imprimés imitant la chaîne et la trame : des *ikats*, *kente* ou *faso dan fani*<sup>5</sup>.

**«Avant le 8 mars ils viennent au marché, ils disent qu'ils vont payer, ils paient et puis ils emmènent ça en Chine et quelques mois après on voit le même pagne sur le marché<sup>5</sup>.»**

— Est-ce qu'il y a plus d'acheteurs de *faso dan fani* depuis que le pagne tissé est le pagne officiel du 8 mars ?

**Justine** : La première année, ça marchait bien. Mais après, certains commerçants asiatiques sont venus, ont pris les motifs que nous avions créés et les ont envoyés en Chine pour en faire des pagnes imprimés qu'ils ont ramenés ici, et ça a causé beaucoup de problèmes.

Ce qui rend les pagnes industriels importés si populaires c'est leur prix attractif, bien inférieur à celui des pagnes tissés artisanaux également disponibles sur le marché. Dans un pays où la pauvreté est omniprésente, c'est, de toute évidence, le prix qui dicte les choix vestimentaires du plus grand nombre. C'est un cercle vicieux : les gens ont un pouvoir d'achat très faible, ils vont donc instinctivement se tourner vers les produits disponibles les moins chers, délaissant ainsi leur artisanat. Les artisans, dont la situation économique empire, sont de moins en moins nombreux, réduisant considérablement le nombre de pagnes tissés à la vente, et ayant pour conséquence l'augmentation de leur prix. Les reproductions industrielles imprimées de motifs de pagnes tissés sont trois à dix fois moins chères qu'un pagne original. Les imitations empêchent le marché local de se développer.

Justine : Ils prennent nos pagnes et ils s'en vont les imiter. Mais la qualité n'y est pas. Nous, on tisse avec du coton simple, eux ils impriment sur du synthétique.  
— Et les gens voient la différence ou ils ne font pas attention ?  
— Les gens voient la différence mais vous voyez, le pays est pauvre. Par exemple, ce modèle-là est à 5 000 Francs CFA, mais quand ils le voient et qu'ils l'amènent, ils le vendent à 1 250 Francs CFA. Donc le pauvre paysan voit que ce n'est pas de la bonne qualité mais, comme il ne peut pas payer plus, il va prendre celui à 1 250 Francs CFA.

**« Comme on le dit : « consommons burkinabé, consommons localement. » Mais le faso dan fani n'est pas à la portée de tous, c'est cher, on peut le dire, parce que de nos jours, sur le marché chinois, tu trouves des pagnes à 1 000 Francs CFA ; la même surface en faso dan fani (rires), tu ne peux pas l'avoir pour ce prix<sup>6</sup>. »**

<sup>6</sup> Nazaire, Ouagadougou, juillet 2019.

« L'essentiel pour eux c'est d'avoir les mêmes couleurs, un point c'est tout. Alors que non, quelque soit ce que l'on fait, l'artisanat reste toujours l'artisanat. Pour ceux qui comprennent, pour ceux qui aiment l'artisanat. Tout ce qui est fait à la main est différent de ce qui est fait à la machine. Mais les gens, aujourd'hui, ils aiment ce qui est moins cher, peu importe la qualité. Vous voyez comment cet artisan est en train de tisser, ce n'est pas un mensonge. Il va prendre combien d'heures pour faire un pagne, alors qu'avec la machine ça va prendre dix ou quinze minutes ? Les gens ne cherchent pas à comprendre tout cela. L'essentiel pour eux c'est qu'il y ait la même chose au marché. Alors que ce n'est pas la même chose. C'est le faux qui est au marché, mais ils croient que c'est la même chose. Quand on passe sur le marché, on a la couleur indigo, la couleur bogolan, mais c'est du tissu synthétique».

Aux faibles revenus dont disposent les habitants s'ajoute le désintérêt de la population pour la provenance de leurs tissus. Beaucoup de Burkinabè ne cherchent pas à différencier le tissage original de sa copie. Abdoulaye m'explique que les clients sont de plus en plus difficiles à convaincre car la vague ressemblance avec un tissu original leur suffit. Comme l'artisanat, l'industrie a pâti de cette indifférence grandissante des gens pour l'origine de leurs tissus. Michel K. Zongo évoque la disparition de l'intérêt pour la provenance des tissus alors qu'il a existé, à l'époque de Faso Fani dans les années 80, un attachement très fort des habitants pour leur industrie. Avant, tous les gens qui se rendaient à Koudougou voulaient voir ou visiter l'usine pour découvrir où étaient fabriqués leurs pagnes. L'instauration d'un pagne tissé officiel du 8 mars est un premier pas pour lutter contre l'importation des pagnes imprimés conçus pour cette même occasion. Mais si l'engouement pour le *faso dan fani* persiste, il demeure hors de portée pour une grande partie de la population.

<sup>7</sup> Abdoulaye, Ouagadougou, mai 2019.

L'artisanat et l'industrie textiles font face à des difficultés similaires au Burkina Faso. Qu'il s'agisse du pagne tissé *faso dan fani* ou de l'usine adorée des Koudougoulaïs, ils ont été symboles d'une profonde fierté nationale. Mais le soutien de l'État et les subventions visant à encourager le développement de la filière textile au Burkina Faso restent indispensables pour raviver l'intérêt des populations pour leur patrimoine textile et relancer l'économie du textile locale, comme à l'époque de Thomas Sankara.

**« Au Burkina Faso, tu donnes ton prix et on te dit systématiquement que c'est trop cher. Ici, on s'en fiche du temps que ça prend. Le client, c'est pas son problème. Moi, je connais des gens au marché qui achètent des produits à 500 Francs CFA au lieu de 1000, et l'artisan accepte parce qu'il a faim. Parfois l'artisanat ne paie pas du tout<sup>8</sup>. »**

8 Abdoulaye, Ouagadougou, mai 2019.

**« Faisons en sorte que le marché africain soit le marché des Africains: produire en Afrique, transformer en Afrique et consommer en Afrique. Produisons ce dont nous avons besoin et consommons ce que nous produisons au lieu d'importer<sup>9</sup>. »**

<sup>9</sup> Thomas Sankara, discours sur la dette prononcé lors de la 25<sup>e</sup> Conférence au Sommet des États membres de l'OUA, 29 juillet 1987.

Au-delà de l'attachement des Burkinabè à l'usine Faso Fani perceptible dans le documentaire de Michel K. Zongo, la fermeture de cette manufacture est un cas d'étude représentatif de la difficulté des industries textiles à conserver une implantation locale et des conséquences de la délocalisation de la production textile.

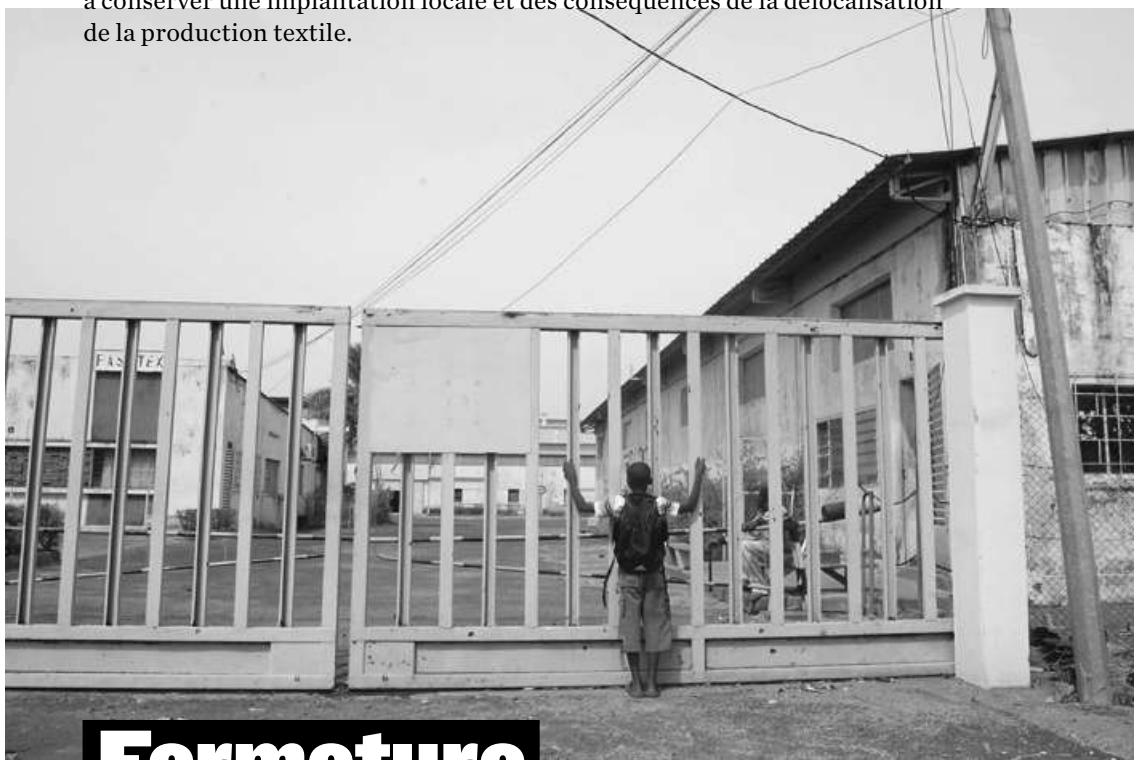


Fig. 5

## Fermeture des industries textiles locales

Fig. 5 Image du documentaire *La Sirène de Faso Fani* de Michel K. Zongo, 2015.

Le réalisateur raconte, qu'à partir de 1970, les enfants koudougoulaïs rêvaient tous de travailler un jour dans « ce joyau » car les employés incarnaient l'idée de la modernité. Ils avaient un salaire confortable et participaient au dynamisme de la ville : tout le monde les enviait. L'usine permettait à beaucoup de gens de vivre, à des commerçants de prospérer et à des métiers annexes de se développer. Elle fabriquait une grande variété de pagnes aux motifs inspirés de la culture africaine. La qualité des pagnes s'est améliorée d'année en année jusqu'à atteindre l'excellence. Les prix étaient à la portée des populations. Les pagnes coûtaient moins cher que les pagnes importés, notamment les *wax hollandais* : un lot de trois pagnes issus de Faso Fani coûtait 6 500 Francs CFA contre 35 000 à 40 000 Francs CFA pour les 3 pièces de *wax hollandais*<sup>10</sup>. Le coton était transformé sur place, dans une usine d'égrenage située à moins de 500 mètres de l'établissement.

Les commandes provenaient de plusieurs pays tels que le Niger, la Côte d'Ivoire et le Mali. La région de Koudougou était une région cotonnière grâce à un barrage en ville qui fournissait suffisamment d'eau pour faire tourner l'usine. Tous les paramètres étaient alors réunis pour que Faso Fani perdure.

Après l'Indépendance, la plupart des pays d'Afrique Subsaharienne n'a pas eu le temps de créer une base économique solide. La crise des années 80 va les endetter. Une politique de profonde réforme économique est alors engagée. Le PAS (Programme d'Ajustement Structurel) est adopté : un système économique, mis en place par la Banque Mondiale et le FMI pour les pays d'Afrique Subsaharienne, imposant la privatisation et la liquidation des sociétés d'État pour le remboursement de la dette. Le 7 mars 2000, la société Faso Fani est officiellement liquidée, dans un marché marqué par l'ouverture du marché sous régional à la libre concurrence. Peu préparée à la concurrence, l'entreprise, qui rencontrait de nombreux problèmes de gestion, a fait faillite.

Les anciens employés ont appris la fermeture définitive de l'usine à la radio. On peut entendre dans le documentaire de nombreuses archives de Radio Cavalier Rouge tenir au courant la population des actualités générales et des prises de décisions concernant le sort Faso Fani : restructuration, licenciement, rabattement de salaires, changements de directeurs successifs et liquidation. Dans le documentaire, on entend des anciens travailleurs parler de « vie confisquée », de « liquidation brutale » ou confier : « je pense que ça constituait mon moyen d'existence. » Malgré l'indemnisation qu'ils ont reçue, beaucoup ont dû vendre leur cour, faute de moyens financiers, et retourner vivre dans leur village natal. Les conséquences négatives ont été nombreuses : perte d'emploi, chômage, difficultés financières, déménagement, désespoir, sentiment d'abandon... Beaucoup sont tombés malades ou sont décédés à cause des effets nocifs des produits chimiques avec lesquels ils avaient été en contact, notamment pendant les étapes de teinture et d'impression. Ils n'ont pas pu récupérer l'argent qui leur était mis à disposition en cas de problèmes de santé lorsqu'ils travaillaient, et n'ont alors plus les moyens, comme beaucoup de citoyens, d'accéder aux services de santé.

Le réalisateur pointe du doigt un constat qui s'étend au-delà des frontières du Burkina Faso. La délocalisation des filatures vers l'Asie est un frein au développement textile local qu'a connu, par exemple, le Nord de la France à partir de 1965. La région était considérée comme la métropole du textile européen avec ses nombreuses usines de textile et d'habillement.

Les manufactures de filature de la laine, de jute, de coton et de lin ont connu une succession de réductions de personnel et d'horaires, de fermetures et de licenciements qui s'est accrue à partir de 1970. Le secteur du textile est entré en crise générale et a perdu 27% de son effectif entre 1970 et 1975.

En 1977, 700 000 personnes travaillaient dans l'industrie du textile et de l'habillement en France, en majorité des femmes (50% dans le textile et 75% dans l'habillement). La région du Nord employait à elle seule 100 000 personnes, les autres étant répartis dans d'autres régions de France, et concentrerait 30% de la production nationale du textile et 15% de celle de l'habillement<sup>11</sup>.

La modernisation des machines, qui permet de remplacer une partie des ouvriers, a créé beaucoup de chômage et mis à mal la vie économique et sociale de la région. L'importation massive de tissus et de vêtements d'Afrique et d'Asie à des prix défiant toute concurrence ainsi que l'essor du tissu synthétique ont eu raison de la plupart de ces industries. Les vidéos mises en ligne sur le site de l'INA (Institut National de l'Audiovisuel) dans le chapitre « Le Textile en crise » retracent quelquesunes des fermetures de ces usines d'exception : en 1983, la filature de coton Desurmont dépose le bilan et ferme en mettant ses 470 employés au chômage. Dans l'extrait intitulé *1989 : le textile du Nord est en crise*, on apprend que la délocalisation a provoqué le licenciement de 75 000 personnes, et en 1988, ils ne sont plus que 52 000 travailleurs dans le textile. Le changement de comportement vestimentaire des consommateurs est similaire entre ce qu'a connu la France et ce que connaît actuellement le Burkina Faso puisque le présentateur du journal de 20h explique, dans l'extrait vidéo *1992 : annonce de la fermeture de Phildar aux employés*, que les Françaises ne tricotent plus car elles préfèrent acheter du prêt-à-porter moins cher. Les témoignages de la fermeture de la Lainière de Roubaix sont proches de ceux des employés de Faso Fani.

Née juste avant la Première Guerre mondiale, la Lainière a connu des années florissantes et employait jusqu'à 7 200 employés dans les années 60. Petit à petit, elle connaît les mêmes problématiques que ses semblables du nord de la France et dépose le bilan en 1987, endettée et déficitaire. Le 17 septembre, la justice désigne un repreneur, mais la moitié des 587 emplois est supprimée. Un an plus tard, les personnes licenciées n'ont toujours pas touché leurs indemnités et les employés restants sont inquiets et démotivés. Dans les années 90, ils ne sont plus que 250 travailleurs à la Lainière qui ferme ses portes définitivement en 2000, la même année que Faso Fani, après 88 ans d'activité.

<sup>11</sup> 1977 : *Crise du textile dans le Nord, état des lieux*, JT FR3 Nord Pas de Calais, 29 octobre 1977, 3 minutes 02, INA.fr.

En plus de la concurrence des tissus importés, le Burkina Faso fait face à des difficultés météorologiques et climatiques qui lui sont propres : les problèmes d'alimentation en énergie, le coût élevé de celle-ci, la fragilité des installations électriques menacées par le climat sont des obstacles au bon développement de l'industrie. Les coupures sont fréquentes et les équipements ne suffisent pas à alimenter tout le pays. Pour l'instant, la situation ne semble pas aller en s'améliorant, puisque le manque de ressources empêche l'implantation d'outils au Burkina Faso.

La difficulté de l'industrie textile à s'implanter au Burkina Faso a des conséquences directes sur les tisserandes : les problèmes d'approvisionnement en fil ralentissent leur travail et augmentent le prix des matières premières. Les tisserandes entrent dans un cercle infernal : la rareté du fil augmente considérablement le prix de production des tissus artisanaux, alors les consommateurs se tournent vers les vêtements ou tissus importés bien moins onéreux ; et plus les clients se font rares, plus les tisserands ont le choix entre brader leur travail pour trouver des acheteurs ou vendre leurs tissus plus cher pour compenser le faible nombre de clients. L'enjeu de développer une industrie locale est considérable pour le bon fonctionnement de l'artisanat au Burkina Faso. Il n'existe plus qu'une dizaine d'unités de transformation en Afrique de l'Ouest contre une quarantaine au début des années 2000<sup>12</sup>.

Là se situe tout le paradoxe de la situation de la filière coton : au Burkina Faso, comme chez ses voisins d'Afrique occidentale, le pays produit une très grande quantité de coton dont moins de 5% est transformé sur place, les 95% sont alors exportés bruts. Le coton est transformé à l'étranger avant d'être réimporté sous forme de pagnes vendus localement. Ce schéma paralyse le développement de l'industrie textile et freine les unités de production artisanale pour qui la demande s'affaiblit de jour en jour. Ceci n'est pas sans rappeler les filières actuelles du lin en France : cultivé entre la Normandie et les Pays-Bas, 90% de la production de lin est pourtant filé en Chine puis réimporté en Europe avant d'être confectionné. Une partie de la chaîne de valeurs est brisée avec de lourdes conséquences économiques pour le développement local. La nécessité de réparer cette chaîne de valeurs est d'actualité : on peut citer le groupe Velcorex, qui a annoncé sur FashionNetwork.com, l'installation d'une filature au sein de l'entreprise Emmanuel Lang dans le Haut-Rhin en 2020<sup>13</sup>.

Si la fermeture de Faso Fani a eu de lourdes conséquences sur le plan humain, il est important de souligner l'immense impact positif que l'existence de l'usine a eu sur le développement du tissage et, indirectement, sur la condition économique des femmes. Aujourd'hui, il y a énormément de tisseuses à Koudougou, notamment dans le quartier de Dapoava. Elles se rassemblent en petits groupes de deux ou trois. D'après Michel K. Zongo, si les femmes sont si nombreuses à tisser, c'est que la demande reste élevée. Répondant à la logique du marché, le développement des filatures locales reste donc une priorité. Désormais une partie de la production tend à s'industrialiser, sans pour autant menacer l'artisanat.

<sup>12</sup> [https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/06/26/le-marche-de-la-fripe-une-chance-pour-le-senegal\\_5481655\\_3212.html](https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/06/26/le-marche-de-la-fripe-une-chance-pour-le-senegal_5481655_3212.html)

<sup>13</sup> <https://fr.fashionnetwork.com/news/Made-in-france-une-filature-de-lin-de-retour-en-france-des-2020.1138097.html>



Fig. 6

## Valorisation d'un tissu identitaire

Fig. 6 Collection « De la Sébure », Bernie Seb.

Bien qu'il ait continué à être porté de temps à autres, l'utilisation quotidienne de ce pagne est légèrement tombée en désuétude suite à la mort de Sankara et à l'instauration d'une politique beaucoup plus libérale. La révolution survenue en 2014 ayant chassé du pouvoir Blaise Compaoré, le dictateur en place depuis le décès de Thomas Sankara, a soulevé un incroyable vent de patriotisme parmi les Burkinabè. Roch Marc Christian Kaboré, Président démocratiquement élu fin 2015, a remis au goût du jour le port du *faso dan fani*, lui-même en le portant à chacune de ses apparitions, y compris en voyage officiel à l'étranger. Si l'usage du *faso dan fani* n'a pas été rendu obligatoire cette fois, il est toutefois très encouragé. Chaque manifestation politique voit les hommes d'État vêtus de la tenue traditionnelle tissée dans ce coton lourd, et le pagne dit « du 8 mars », édité chaque année en l'honneur de la Journée Internationale des Droits de la Femme, traditionnellement offert par tous les employeurs à leurs salariées, est désormais du *faso dan fani*.

Le Premier Ministre a signé l'arrêté 2017-059 PM/CAB du 29 novembre 2017 portant sur la promotion et valorisation du *faso dan fani*. Il y est formellement mentionné que les commandes publiques des structures de l'État, à l'occasion des cérémonies officielles ou des manifestations d'envergure nationale donnant lieu à l'utilisation de tissus, portent prioritairement sur le *faso dan fani*. L'utilisation du *faso dan fani* est aussi fortement encouragée dans la décoration des locaux administratifs publics et/ou privés, dans la confection des tenues ou uniformes des structures publiques ou privées.

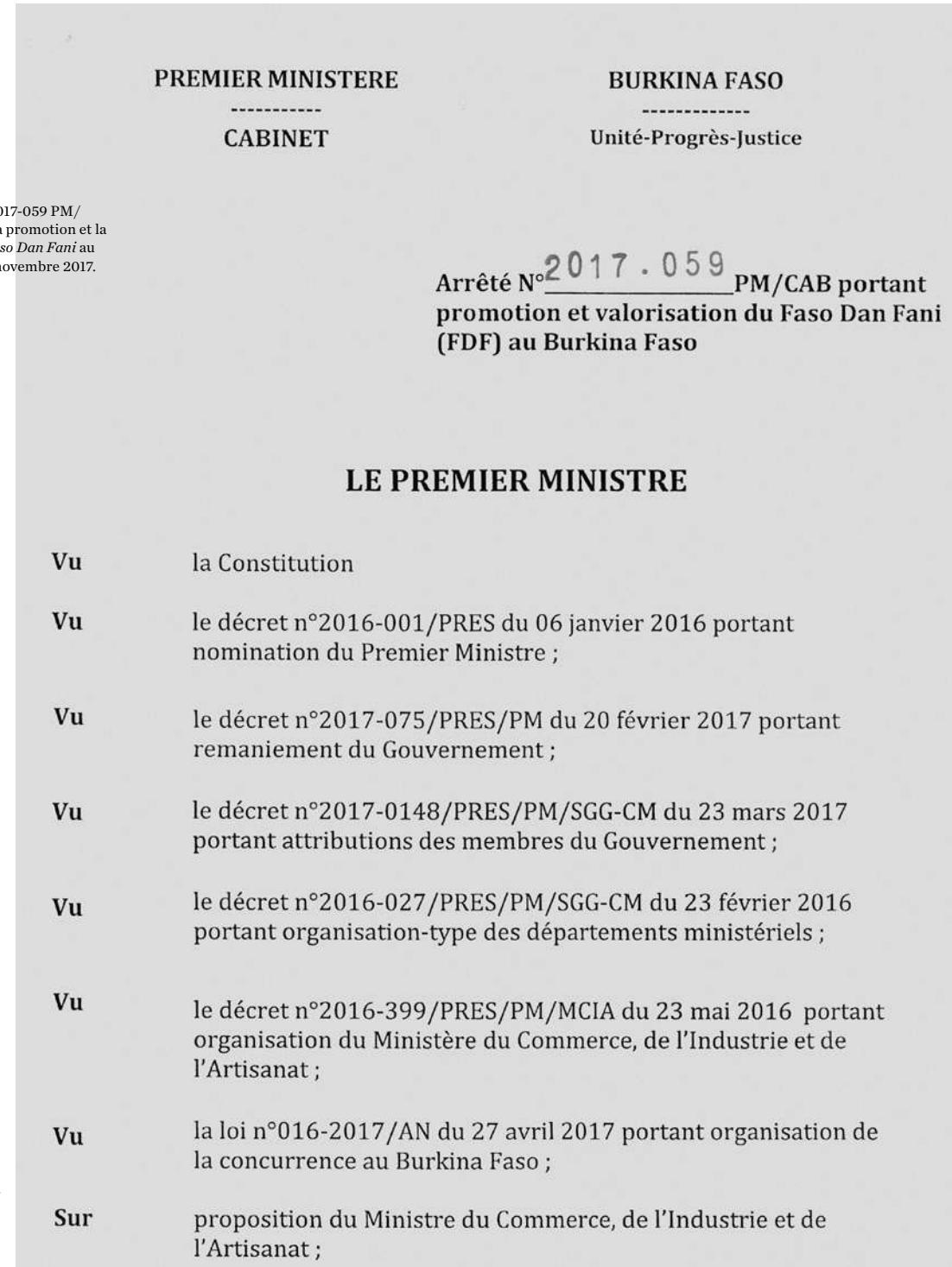


Fig. 7

**Article 1 :** dans le cadre de la promotion de l'identité culturelle, le port du Faso Dan Fani (FDF) par les autorités politiques du pays est encouragé lors des cérémonies officielles ou des manifestations d'envergure nationale.

Est considérée comme cérémonie officielle ou manifestation d'envergure nationale toute cérémonie présidée par le Président du Faso, le Premier Ministre ou les Ministres.

**Article 2 :** les manifestations officielles de l'Etat donnant lieu à la production de tissus sont notamment :

- les festivités marquant l'indépendance du Burkina Faso ;
- le Salon International de l'Artisanat de Ouagadougou (SIAO) ;
- les festivités marquant la célébration de la journée internationale de la femme ;
- le forum national des femmes ;
- le Festival Panafricain du Cinéma et de la Télévision de Ouagadougou (FESPACO) ;
- la Semaine Nationale de la Culture (SNC) ;
- la Journée Nationale du Paysan (JNP) ;
- le Salon international du Tourisme et de l'Hôtellerie (SITHO),
- les foires agro-sylvo pastorales et artisanales ; etc...

**Article 3 :** les commandes publiques des structures de l'Etat à l'occasion des cérémonies officielles ou des manifestations d'envergure nationale donnant lieu à l'utilisation de tissus portent prioritairement sur le Faso Dan Fani (FDF).

**Article 4 :** la reproduction ou l'impression du motif, du thème et du message choisis par l'autorité sur tout tissu industriel en dehors du Faso Dan Fani (FDF) est interdite sauf autorisation expresse du Ministre en charge de l'artisanat.

Fig. 8

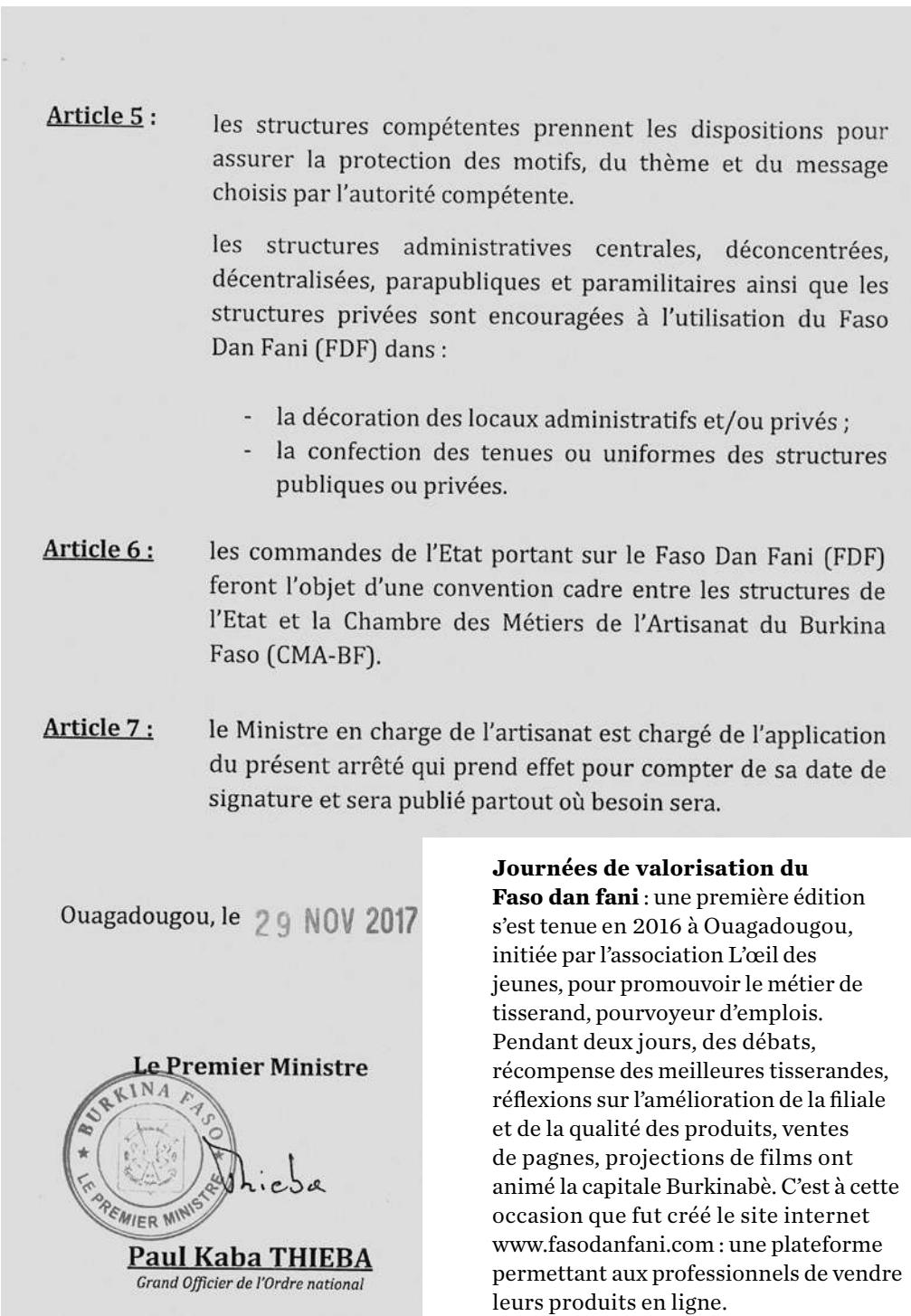


Fig. 8 et 9 Arrêté n° 2017-059 PM/CAB portant sur la promotion et la valorisation du *Faso Dan Fani* au Burkina Faso, 29 novembre 2017.

Récemment, des événements nationaux et internationaux ont été mis en place afin que l'engouement pour le traditionnel tissu africain traverse les frontières.

**La nuit du Faso dan fani :** créée par l'Association des Créateurs Burkinabè de France, et présidée par Georges Baziri, rassemble, à Paris, une dizaine de stylistes africains invités à présenter leur collection. Une expo-vente de matériaux locaux (pagnes, accessoires, bijoux...) est également organisée. La 5<sup>e</sup> édition s'est tenue en juin 2019.

**Dan Fani Fashion Week :** tient sa première édition à Ouagadougou en 2015 et une seconde en 2017. Pendant une semaine, elle propose des formations créatives, des initiations en teinture avec colorant naturel et en tissage. Elle offre aussi un panel de discussion qui posent des réflexions sur la culture du coton et le textile africain, ainsi que des défilés de mode mettant à l'honneur le tissu emblématique du Burkina Faso.

**Salon international du textile africain :** la cinquième édition s'est tenue à Ouagadougou en 2018 et a pour vocation de valoriser le coton connu comme faisant partie intégrante de l'identité des différents pays d'Afrique, même s'il est aujourd'hui délaissé au profit de matières plus synthétiques et moins chères. Il rassemble des professionnels du textile d'ameublement et d'habillement de tous les pays du continent, autour de cérémonies, de défilés et de conférences.

Le Ministère du Commerce du Burkina Faso a décidé de protéger le *faso dan fani*, désormais tissé par les femmes burkinabè, auprès de l'OAPI (Organisation Africaine de la Propriété Intellectuelle), afin d'éviter la contrefaçon et la concurrence déloyale. Cette mesure vise à soutenir la production locale et à consolider plus de 30 000 emplois dans le secteur du coton. Le logo du label a été dévoilé le 30 avril 2019 et le processus de labellisation a été achevé fin mai 2019. Sur le site du Ministère du Commerce, dans l'article intitulé : « *Dévoilement du logo et des motifs du Faso Dan Fani : une grande étape vers la labellisation* », écrit par Abdramane Sori le 20 avril 2019, on trouve la citation du Ministre en charge de l'artisanat, Harouna KABORÉ qui déclare : « Le *faso dan fani* est une marque du Burkina Faso, personne ne pourra l'arracher. Il existe de la cotonnade partout, mais le *faso dan fani* est burkinabè et restera burkinabè pour valoriser le travail de nos braves tisseuses. »

Pour garantir une production de qualité et en quantité du pagne tissé, le Ministère du Commerce, de l'Industrie et de l'Artisanat a procédé, dans le cadre de la première phase du programme de renforcement des capacités des entreprises artisanales de tisseuses avec 5 000 métiers à tisser, à la remise officielle de 450 métiers à tisser à des associations des treize régions du Burkina Faso.

Au total, 63 associations de tisseuses ont partagé gracieusement 550 métiers et du fil Filsah.



Fig. 10

Fig. 10 Logo du label «*faso dan fani*»,  
2019.



N° 019.0007 MCIA/SG/CNPI

Ouagadougou, le

15 AVR 2019

COMMUNIQUE :

**Eclairage sur la supposée protection de la marque Faso Dan Fani par une firme asiatique**

Dans le cadre de la tenue à Abidjan de la deuxième Edition des Awards de la Marque OAPI, une émission radio dénommée « Le débat africain » et animée par le journaliste Alain FOKA a été réalisée et diffusée sur les antennes de Radio France Internationale (RFI).

Au cours de cette émission diffusée ce dimanche 14 avril 2019, des affirmations et des questionnements évoqués par le journaliste et relatifs à l'expropriation par une firme asiatique de la marque Faso Dan Fani et relayés dans les réseaux sociaux ont suscité des vifs débats et des interrogations légitimes dans l'opinion.

Le Ministère du Commerce, de l'Industrie et de l'Artisanat (MCIA) tient à rassurer l'opinion nationale et internationale que des recherches menées par ses services techniques à travers d'une part les Bulletins Officiels de la Propriété Industrielle (BOPI) de l'Organisation Africaine de la Propriété Intellectuelle (OAPI) et d'autre part les bases de données mondiales sur les marques de l'Organisation Mondiale de la Propriété Intellectuelle (OMPI) où sont publiées les marques enregistrées respectivement dans l'espace OAPI et au niveau international n'indiquent aucune trace de protection de la marque Faso Dan Fani.

Aussi, suite à notre demande, les recherches menées par les services techniques de l'OAPI dans leurs bases de données IPAS et GESTITRES indiquent qu'aucune marque concernant le FASO DAN FANI n'a fait l'objet de dépôt à l'OAPI à la date du 15 avril 2019. Par conséquent aucune demande de titre relative au FASO DAN FANI provenant d'une firme asiatique n'a été reçue à l'OAPI.

Le MCIA tient à informer l'opinion que dans cadre de la promotion et de la valorisation des produits de notre terroir, un projet pilote de labellisation de quatre (04) produits nationaux (**pagne tissé Faso Dan Fani, Chapeau de Saponé, Beurre de Karité et les produits de cuirs et peaux de Kaya**) a été initié en 2018 et est en cours de réalisation.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les produits africains sont majoritairement produits et parfois diffusés dans des pays qui possèdent des moyens financiers supérieurs à ceux de l'Afrique : infrastructures, promotion et distribution permettant de vendre en grande quantité et à bas prix. Qu'il s'agisse d'articles textiles de mode, d'accessoires ou de décoration, c'est en Europe que sont produits la plupart de ces produits dits « de style africain ». Selon Collé Sow Ardo, styliste sénégalaise installée à Dakar, interviewée dans *Habille-nous Africa* : « L'Europe a plus de moyens, ce sont eux qui vendent les créations africaines. » L'exotisme et l'esthétique des produits d'inspiration africaine connaissent un franc succès en Europe, mais les acheteurs, peu regardants sur la provenance de leurs achats, se contentent de produits évocateurs de l'idée qu'ils se font de l'Afrique, au lieu de chercher à se procurer des tissus véritablement produits sur le continent. Par exemple, de nombreux bijoux, tissus, tapis ou vêtements aux couleurs et motifs « africains » sont disponibles dans les boutiques et enseignes de prêt-à-porter en France, et seront achetés par des clients séduits par les motifs et couleurs sans qu'ils soient authentiques. Ainsi, le rayonnement international de ces textiles ne profite pas du tout au continent qu'ils représentent. C'est à cette problématique appliquée au milieu de la mode que tente de répondre le documentaire *Habille-nous Africa* diffusé sur TV5MONDE en 2019 : « Pourquoi l'Afrique inspire alors que les créateurs africains restent absents des podiums internationaux ? » Les nombreux stylistes du continent africain interrogés par Noémie Lenoir, la réalisatrice, ont, pour la plupart, eu l'opportunité d'exercer leur activité en Europe ou en Chine, où il aurait été amplement plus simple de mettre en place des unités de production performantes, de trouver des clients prêts à s'offrir ces produits authentiques au juste prix. Mais les créateurs expliquent leur persévérance à exercer dans leur pays d'origine (Cameroun, Sénégal et Côte d'Ivoire) par leur attachement profond à leurs racines, la nécessité d'être immersés dans la culture qui nourrit leur travail, et leur forte détermination à prouver qu'un créateur africain peut réussir sur son propre continent ainsi qu'à l'étranger. Ils évoquent tous l'urgence de nourrir leur marché national, de créer de l'emploi localement avec leurs artisans, d'exporter les vêtements mais pas les savoir-faire, qui restent le gros point fort des Africains face aux autres continents, qui pourraient reproduire industriellement tous leur tissus grâce à des moyens financiers supérieurs. En 2020 le styliste camerounais Imane Ayissi sera le premier créateur d'Afrique subsaharienne invité à défiler à la Fashion Week de Paris. En utilisant uniquement des tissus traditionnels africains, dont le *faso dan fani*, il lutte contre le monopole du *wax* et offre au patrimoine burkinabè une visibilité internationale.

Certaines célébrités américaines ou européennes, telles que Beyoncé et Alicia Keys, portent des vêtements conçus avec des tissus authentiques et produits dans les pays dont ils sont l'emblème, elles deviennent ainsi des ambassadrices de ces créateurs africains. Comme dans beaucoup d'autres domaines, voir des tissus, tel que le *faso dan fani*, porté par des célébrités internationales, renforce la fierté des habitants vis-à-vis de leur patrimoine et de leurs savoir-faire et les incite à porter, eux aussi, ces étoffes produites localement.



Fig. 11

- Fig. 11** Collection « Haute Volta », automne/hiver 2018, Peulh Vagabond.  
**Fig. 12** Ensemble *Bousla*, collection « grande dame », printemps/été 2019, Peulh Vagabond.  
**Fig. 13** Collection printemps/été 2020, @kentenglemen.  
**Fig. 14** 2017, Elie Kuame.  
**Fig. 15** « Rebirth's project », printemps/été 2019, Elie Kuame.  
**Fig. 16** Delphine Nassa, Salon International du Textile Africain, 2018, photographie de Géry Barbot.  
**Fig. 17** Collection « GX226 », George de Baziré, Salon International du Textile Africain, 2018, photographie de Géry Barbot.  
**Fig. 18** Beyoncé porte la tenue *Missandei* de Peulh Vagabond.



Fig. 12



Fig. 15



Fig. 16



Fig. 14



Fig. 13



Fig. 17



Fig. 18



Fig. 19



Fig. 20



Fig. 23



Fig. 21



Fig. 22



Fig. 25



Fig. 24

**Fig. 23** Veste Saharienne, collection « grande dame », printemps/été 2019, Peuhl Vagabond.

**Fig. 24** Théa Couture, Salon International du Textile Africain, 2018, photographie de Géry Barbot.

**Fig. 25** Ensemble Pissila, collection « Haute Volta », automne/hiver 2018, Peuhl Vagabond.

**Fig. 26** Défilé Mod Afrique 2012, François 1<sup>er</sup>.



Fig. 26

**Fig. 19** Collection printemps/été 2018, @kentegentlemen.

**Fig. 20** Défilé Mod Afrique 2012, François 1<sup>er</sup>.

**Fig. 21** Collection « grande dame », automne/hiver 2018/2019, Peuhl Vagabond.

**Fig. 22** Collection printemps/été 2020, @kentegentlemen.

# MUTATIONS ET TRADITIONS

Le tissage est un savoir-faire au statut particulièrement équivoque puisqu'il fait appel à l'utilisation du métier à tisser : une machine agrémentée de multiples mécanismes facilitant l'entrecroisement des fils. Le tissage est souvent qualifié de mécanique puisqu'il est réalisé à partir d'une machine. Des métiers à tisser traditionnels que j'ai observés dans l'association d'Abdoulaye aux métiers à navette volante, en passant par les petits métiers métalliques horizontaux, tous fonctionnent à partir de systèmes de pédales et de poulies, pour rendre le passage de la trame plus simple. Aucun procédé n'est automatisé puisque la présence du tisserand ou de la tisserande est indispensable pendant la réalisation de chaque étape du tissage contrairement à l'industrie qui automatise le passage de la trame. Pourtant, les étoffes en *faso dan fani* que j'ai eu l'occasion d'observer ne me semblent pas appartenir complètement au registre de l'artisanat.

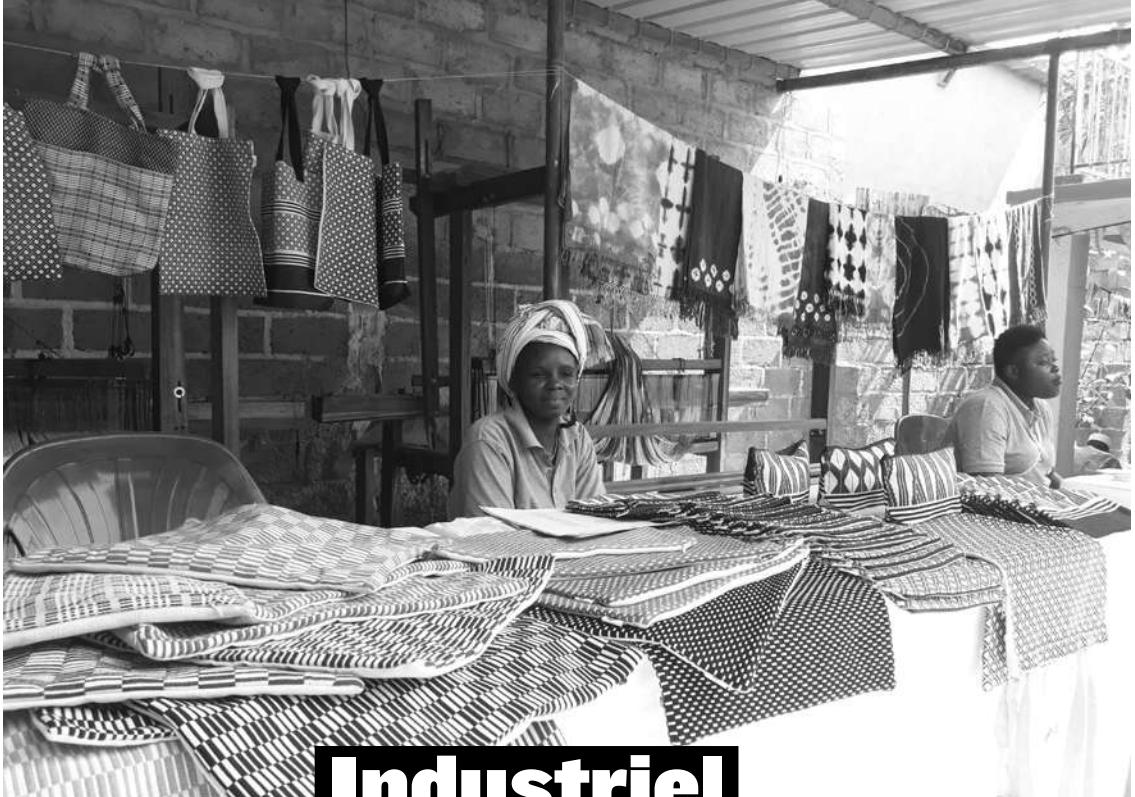


Fig. 1

**Industriel  
ou artisanal ?**

**Fig. 1** Portes ouvertes du Centre Textile Afrika Tiss, par Agathe Midy, décembre 2018.

Un matin de juillet, en me promenant au marché de Pissy (secteur 27, arrondissement n°6), je suis entrée dans une petite boutique qui vendait principalement des ustensiles en calebasses. En me faufilant à l'intérieur, j'ai aperçu quelques rouleaux de bandes tissées. J'ai montré cette photo à mon collègue Nazaire afin qu'il me confirme qu'il s'agissait de bandes tissées sur métier artisanal. La photo l'a beaucoup amusé parce que les objets qui entouraient les bandes tissées prouvaient qu'il ne s'agissait pas d'une boutique vendant des bandes de tissus destinées à être assemblées en pagne. Il m'a raconté l'anecdote suivante : au moment où certaines personnes rencontrent des soucis dans leur vie, elles peuvent décider de consulter des voyants. Ces derniers mettent au point une « recette » avec une liste d'éléments à rassembler pour opérer un rituel ou une offrande. Selon les maux à soigner, les ingrédients varient, mais ils doivent tous systématiquement honorer la règle suivante : il doit s'agir uniquement d'éléments issus de la nature. Ici, les tissus étaient au milieu de graines, oeufs, sucre, sel, coquillages... fréquemment utilisés pour ces pratiques. Nazaire m'explique que ces bandes tissées entraient dans cette catégorie car elles sont traditionnellement réalisées à partir de coton filé à la main. Ainsi, l'industrie n'a pas « interféré » pendant le processus de conception du tissu, l'objet est alors considéré comme naturel. Pour les Burkinabè, même si l'objet a été transformé par l'Homme avec une machine mécanique, il reste un objet naturel puisqu'il est associé à de nombreuses croyances et traditions.

Si certaines étapes de la chaîne du textile sont essentiellement industrialisées telle que la filature, l'essentiel de la production du tissu, notamment l'étape de tissage reste artisanal. J'entends par là qu'aucune machine automatisée n'est utilisée, chaque mécanisme est actionné manuellement par les artisans. Pourtant l'évolution des métiers à tisser et l'utilisation d'un fil industriel permettent aux tisserands de produire des métrages de tissus en grande quantité. Bien que les gestes soient tous manuels, ils sont répétés et exécutés machinalement. Le son rythmé des métiers à tisser animés par les tisserands est tellement régulier qu'il semble provenir d'une machine automatisée bien qu'aucun élément électronique ne facilite le processus de tissage.



Fig. 2\*

Fig. 2\* Bandes tissées dans une boutique du marché de Pissy, Ouagadougou, juillet 2019.

Le réalisateur du documentaire *La Sirène de Faso Fani* souligne avec quelle précision les tisserandes sont capables de tisser leurs étoffes. Aujourd'hui il est possible d'arriver à une qualité constante dans la production d'objets artisanaux en série. Les artisans du Burkina Faso sont capables de produire de grands métrages en grande quantité, or la production d'articles en série est généralement issue d'un travail dit industriel. Michel K. Zongo ainsi que des anciens employés de l'usine Faso Fani ont créé une coopérative de tisseuses supervisées par les anciens salariés qui connaissent la qualité exigée en industrie pour la conception des pagnes tissés. Il s'agit de la Coopérative Dan Fani Koudougou. Ce rassemblement de tisserandes, qui produisent manuellement des étoffes avec une qualité semblable à celle que l'on trouve en industrie, pose une fois de plus la question de la porosité entre l'artisanat et l'industrie textile au Burkina Faso.

1 Présentation du livre de BRAUNSTEIN-KRIEGEL Chloé & PETIOT Fabien, *Crafts. Anthologie contemporaine pour un artisanat de demain* sorti récemment, les auteurs Chloé Braunstein-Kriegel et Fabien Petiot affirment qu'il n'existe pas une frontière nette entre ces deux disciplines mais une multitude de passerelles qui les rapproche l'une de l'autre. En effet, citant la manufacture de Sèvre comme exemple, ils rappellent que c'est l'artisanat qui a inventé l'industrie : la séparation des tâches et la rationalisation de la production étaient présents dans les manufactures autrefois. La chaise Thonet, qui est le symbole par excellence de l'objet industriel en kit, a été inventée et initialement produite dans une menuiserie artisanale<sup>1</sup>.

Lors d'une conférence de présentation du livre *Crafts. Anthologie contemporaine pour un artisanat de demain* sorti récemment, les auteurs Chloé Braunstein-Kriegel et Fabien Petiot affirment qu'il n'existe pas une frontière nette entre ces deux disciplines mais une multitude de passerelles qui les rapproche l'une de l'autre. En effet, citant la manufacture de Sèvre comme exemple, ils rappellent que c'est l'artisanat qui a inventé l'industrie : la séparation des tâches et la rationalisation de la production étaient présents dans les manufactures autrefois. La chaise Thonet, qui est le symbole par excellence de l'objet industriel en kit, a été inventée et initialement produite dans une menuiserie artisanale<sup>1</sup>.

Il est difficile de séparer radicalement le tissage artisanal du tissage industriel. Si la pratique du tissage reste en grande majorité artisanale, les tissus qui en résultent sont reproductibles et produits en série par les tisserands. Le statut qu'ont les tissus *faso dan fani* réalisés au Burkina Faso est complexe et pose la question de l'ambiguïté de la relation entre l'industrie et l'artisanat : est-on encore capable de les différencier radicalement ? Est-ce que c'est le procédé de tissage, la quantité produite ou la qualité du résultat qui définit le statut artisanal ou industriel d'un objet ? Les auteurs de *Crafts. Anthologie contemporaine pour un artisanat de demain* rappellent que l'artisanat est en pleine mutation, notamment avec l'évolution des nouvelles technologies et qu'il n'est désormais plus pertinent de les opposer. En Europe, il existe des métiers à tisser électroniques qui exigent du tisserand les mêmes gestes que sur un métier purement manuel, hormis la sélection des cadres à lever avant de passer la trame qui se fait automatiquement puisqu'elle est programmée en amont par ordinateur. Comment qualifier les étoffes qui en sont issues ?

## Un entre-deux plus durable



**Fig. 3\*** Les moyens financiers réduits des artisans, qui peinent à s'acheter des équipements performants, freinent le développement de procédés de fabrication plus modernes, rapides et confortables. Les associations et coopératives n'ont pas introduit d'équipements électroniques dans le pays. Bien qu'ils soient manuels, la répétition des gestes des artisans les rend de plus en plus mécaniques. Je me pose la question suivante : quelle est la valeur ajoutée de la production dite artisanale face à celle issue des manufactures textiles au Burkina Faso ?

**Fig. 3\*** Assita qui tisse, Centre Textile Afrika Tiss, juillet 2019.

Avec des propriétés esthétiques, techniques et fonctionnelles proches des tissus industriels, le *faso dan fani* produit par les tisserandes n'a rien à envier aux cotonnades manufacturées. Au contraire, l'objet dit « artisanal » séduit parce qu'il est porteur du savoir-faire, des gestes et d'un fragment de la vie de l'artisan. Les auteurs de *Crafts. Anthologie contemporaine pour un artisanat de demain* rappellent que le geste, qui produit l'objet, véhicule une émotion et possède un supplément d'âme que les industries ne peuvent égaler<sup>2</sup>. Si la présence d'un défaut matérialise au mieux, pour l'acheteur, la présence humaine ayant conçu une étoffe, il me semble pourtant qu'un tissu réalisé parfaitement est aussi capable de parler de manière invisible de son créateur. Par exemple, dans l'esprit des Burkinabè, le *faso dan fani* évoque très clairement du tissage féminin au Burkina Faso.

La production en série permet aux tisserandes de rationaliser leur savoir-faire et de produire un maximum de tissu pour en tirer un meilleur profit. À la différence d'une usine, les artisans produisent des séries limitées, permettant aux acheteurs de conserver une forme d'exclusivité. Certains créateurs produisent des collections capsules bien trop petites pour s'adapter à une commande industrielle, alors la série en petite quantité s'adapte à ces petits volumes de production. À l'heure où la consommation raisonnée est privilégiée, on s'éloigne de l'industrie de masse. L'artisanat semble mieux répondre aux enjeux environnementaux actuels : pas de gaspillage ou de chutes inutilisées, les artisans produisent les quantités nécessaires selon les besoins de l'acheteur. Dans ce pays, à chaque cérémonie privée, les hôtes choisissent un pagne que chaque invité va se procurer et faire tailler, et où chaque événement national correspond à un pagne, le pagne a un statut événementiel. La production artisanale ou en petite structure permet de répondre à cette demande locale, en terme de personnalisation, liée à des occasions particulières.

Les petites structures, qui rassemblent les tisserandes, telles qu'elles existent actuellement, sont en adéquation avec les valeurs fondamentales du Burkina Faso : le commun, le partage et l'importance du réseau. Ici, la distinction entre l'environnement professionnel et l'environnement personnel n'existe pas. Les relations humaines sont très estimées et précieuses, qu'elles soient issues du champ professionnel, familial ou amical. Une journée de travail ne doit pas sacrifier cette dimension sociale très chère aux yeux des Burkinabè, le rythme local est ralenti pour s'adapter à cette priorité. Les activités professionnelles et personnelles s'inscrivent dans une volonté de prendre le temps de faire les choses, de respecter le temps du repos et de donner la priorité au temps familial loin du schéma de l'efficacité et de la rentabilité sur lesquels sont basées les grandes entreprises. L'absentéisme très courant et les conditions climatiques et d'alimentation en énergie très compliquées participent également au ralentissement de la production. Alors que dans les grandes maisons de mode, on s'aperçoit que l'artisanat se met au service de l'industrie, pour les structures comme Afrika Tiss, dont la vocation première est l'amélioration de la condition de vie des femmes, c'est davantage l'industrie qui se plie aux contraintes artisanales dans l'objectif de le valoriser.

**2** Présentation du livre de BRAUNSTEIN-KRIEGEL Chloé & PETIOT Fabien, *Crafts. Anthologie contemporaine pour un artisanat de demain*, Éditions Norma, 2019.

**«On a entendu qu'il existe des métiers qui tissent tout seuls quand on appuie sur un bouton, mais on n'a jamais essayé<sup>3</sup>.»**

En revanche, si le produit artisanal a une valeur ajoutée indéniable, voire sacrée, on peut se demander à quel prix le désir d'authenticité doit contraindre l'artisan à produire dans des conditions rudimentaires. Est-ce que les équipements de productions rustiques sont les seuls moyens d'obtenir un tissu qui semble authentique ? Est-ce que les croyances ancestrales sont vraiment incompatibles avec l'évolution des nouvelles technologies ?

<sup>3</sup> Bintou, Ouagadougou, août 2019.

**4**

**UN VECTEUR  
DE LIEN  
SOCIAL**

# AFRIKA TISS : TISSAGE ET SOLIDARITÉ

Pendant huit mois de Service Civique pour Afrika Tiss, ayant été sensibilisée aux multiples actions de solidarité internationale lors d'une formation dispensée par l'ONG La Guilde, j'ai été amenée à me questionner sur ma place de designer française au milieu des tisserandes du Burkina Faso. En échangeant avec Mariette Chapel, j'ai souhaité mieux comprendre le rôle des associations comme la sienne et l'intérêt de faire se rencontrer designers et artisans de nationalités différentes.

Les acteurs de la solidarité internationale font bien la distinction entre les projets humanitaires et les projets de développement.

Les actions humanitaires s'inscrivent dans un espace-temps très court : celui de l'urgence. On parle de survie. On va donc favoriser le don (alimentaire, soins, logements...). Les réponses humanitaires ont pour objectif de créer des produits d'urgence pour permettre de se protéger (du climat, de la maladie, du danger, de la faim, de la soif...) après une catastrophe de n'importe quelle nature.

Si elles restent nécessaires pour pallier à des situations ponctuelles, elles laissent les populations défavorisées dans une position de dépendance vis-à-vis des ONG en s'opposant au bon développement du territoire sur le long terme. Le don est l'une des réponses les plus courantes pour traiter rapidement les pénuries des pays en difficulté. Mais cela reste un palliatif qui ne permet en aucun cas de traiter les causes qui ont provoqué l'urgence que les donateurs essaient d'atténuer<sup>1</sup>. Dans *La stratégie de l'émotion*, Anne-Cécile Robert nous rappelle que l'humanitaire appartient au registre de l'après-coup et qu'il faudrait travailler davantage sur les causes des catastrophes et leur prévention en amont<sup>2</sup>.

À l'inverse, le développement dans le domaine de la solidarité internationale a pour objectif de mettre en place des solutions pérennes pour améliorer la vie des populations sur le long terme. Les projets de développement apportent des solutions plus complètes : si on traite un problème matériel en construisant des infrastructures, on va également former la population locale à une bonne utilisation de ces produits, on va sensibiliser les habitants pour améliorer leurs habitudes et leurs modes de vie, à l'instar de la célèbre citation de Confucius : « Quand un homme a faim, mieux vaut lui apprendre à pêcher que de lui donner un poisson. » Les champs d'action sont très vastes mais l'un des points clé est la participation des populations locales et leur autonomisation. Dans un souci d'égalité, il serait contradictoire de vouloir venir en aide à une communauté en la rendant dépendante de nos actions. On cherche donc à aider ponctuellement sans rendre les bénéficiaires tributaires des connaissances, du matériel ou des structures d'aide, et surtout à donner assez d'outils de compréhension, de formation et de sensibilisation pour rendre les populations autonomes. De manière générale, l'autonomisation permet de réinscrire une personne ou un groupe de personnes dans un circuit économique en favorisant le lien social avec les autres individus pour lutter contre l'exclusion.

L'artisanat textile étant un vecteur déterminant du développement socio-économique du Burkina Faso, Mariette Chapel, fondatrice de l'association Afrika Tiss y a vu le potentiel d'en faire un levier de développement générateur de revenus pour les tisserandes. Les associations, coopératives et entreprises sociales et solidaires franco-burkinabè sont nombreuses. L'exemple d'Afrika Tiss, son fonctionnement, ses ambitions, les obstacles rencontrés, les problématiques soulevées me semblent représentatifs des enjeux de l'existence de ce type de structure au Burkina Faso.

<sup>1</sup> *Le don (1/5) : Solidarités actives et investissement social*, France Culture, 26 juin 2017.

<sup>2</sup> ROBERT Anne-Cécile, *La stratégie de l'émotion*, Lux Quebec, 2018, p. 130.

Meine van Dijk souligne, dans son étude sur le secteur informel au Burkina Faso, qu'en 1976 les femmes avaient peu accès aux activités du secteur informel, sauf pour quelques activités typiquement féminines, dont le tissage fait partie. En revanche, d'après ses recherches, les tisserandes n'ont pas une connaissance exacte de leurs dépenses ni de leurs recettes<sup>3</sup>. Le fait qu'elles ne soient pas initiées aux principes élémentaires de gestion et de comptabilité les limite dans la conduite et le développement de leurs entreprises<sup>4</sup>.

L'association Afrika Tiss a été créée en 2013 par Mariette Chapel, française passionnée par l'histoire et le patrimoine culturel du Burkina Faso. La découverte de l'abondance de la production de coton du pays et de son absence de transformation locale ont été une révélation pour Mariette qui y a vu un véritable potentiel de développement économique et social pour des populations en difficulté. Elle opte alors pour orienter l'activité de son association naissante vers le domaine du textile. La construction du Centre d'Excellence Textile à Ouagadougou marque le début de l'activité de l'association. Un partenariat avec l'UNHCR (Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés) va élargir à partir de 2016 la palette créative de l'association vers les savoir-faire Touaregs tels que le travail du métal et celui du cuir. L'association mène actuellement de front plusieurs projets qui soutiennent différentes populations défavorisées : d'un côté, les femmes tisserandes et de l'autre, les réfugiés maliens au Burkina Faso. L'objectif est commun : substituer une logique entrepreunariale à une logique d'assistantat afin de responsabiliser les populations en situation de précarité ou d'exclusion.

<sup>3</sup> PIETER VAN DIJK Meine, *Burkina Faso : Le Secteur Informel de Ouagadougou*, dans la Collection « Villes et Entreprises » dirigée par DESJEUX Dominique, L'Harmattan, janvier 1986, p. 151.

<sup>4</sup> <https://lefaso.net/spip.php?article19346>

Fig. 1\* L'entrée du Centre Textile Afrika Tiss, Ouagadougou, mai 2019.

Le Centre d'Excellence Textile Afrika Tiss prend place dans une cour à Pissy (secteur 27, arrondissement n°6), un quartier de la capitale Ouagadougou légèrement excentré. Des travaux ont été faits afin qu'il puisse accueillir des métiers à tisser : deux grandes dalles en bétons abritées d'un toit en tôle ont permis d'installer cinq grands métiers à navette volante. L'espace disponible permet de consacrer un angle de la cour à la teinture des fils. Un bâtiment fait office de bureau pour gérer la comptabilité, l'administration, le suivi de la production... Une seconde cour, à quelques centaines de mètres de la première, abrite les petits métiers à tisser en métal et l'atelier des couturières qui mettent en forme les tissus produits au sein de l'association.

Fig. 1\*



5 Ethnie du Nord-Ouest du Burkina Faso.

Les accessoires textiles et le linge de maison sont tous produits au Centre Textile à Ouagadougou : teinture, tissage et couture sont réalisés dans le même espace. Les produits finis (sacs, coussins, pochettes, nappes...) sont principalement vendus à Paris, dans la boutique de l'association située aux Grands Voisins, un lieu qui prône l'artisanat, l'intégration et la solidarité. Certains objets sont vendus dans d'autres boutiques en France et à l'étranger. Mariette pilote les commandes, la communication et les partenariats depuis Paris tandis qu'une équipe sur place gère la répartition des tâches de production en autonomie.

Les tisserandes fabriquent toutes en parallèle leurs propres modèles de tissus. En arrivant au Centre, la plupart d'entre elles savaient déjà tisser correctement. Elles ont été formées à différentes techniques complémentaires de tissage sur petits et grands métiers à tisser. Mariette a précédemment pris le temps de rencontrer différents acteurs de la filière textile pour ne pas proposer une offre trop équivalente à celle existant déjà et réussir à trouver les besoins permettant aux tisserandes d'avoir une approche complémentaire au tissage traditionnel existant. L'association n'ayant pas pour vocation à concurrencer le marché local avec des moyens supérieurs, une gamme de motifs géométriques d'origine Bwa Ba<sup>5</sup> a été conçue pour se démarquer des tissus traditionnels répandus à Ouagadougou. Bien que les femmes connaissaient les bases du tissage, ces motifs, mis au point avec la designer textile d'Afrika Tiss pour la collection permanente, faisaient appel à de nouvelles techniques de tissage qui leur étaient inconnues jusque là. Les armures sont plus complexes que la toile habituellement utilisée pour le *faso dan fani* et les nuances de couleurs utilisées chez Afrika Tiss, peu courantes

pour les cotonnades, s'adaptent davantage à un marché européen. Le poids et les densités des tissages permettent d'élaborer différentes typologies de produits tels que des sacs, des étoles, du linge de maison... En effet, toutes les étoffes tissées au sein de l'association sont systématiquement assemblées et mises en forme en interne avant d'être vendues comme des produits finis, à la différence des tisserandes qui vendent des métrages de tissus que les clients font couper comme ils le souhaitent. Les collections ponctuelles ultérieures ont également été mises au point de manière collective afin de métisser techniques traditionnelles burkinabè et savoir-faire français. Elles sont le fruit d'une réflexion commune entre les tisserandes et des designers français qui viennent travailler avec les tisserandes pour faire émerger de nouvelles collections.

Depuis 2013, elles sont une trentaine de tisserandes à avoir été formées au Centre d'Excellence Textile. Tissage sur petit métier, sur métier à navette volante, sérigraphie, teinture écologique, entreprenariat... Les formations sont rémunérées et ouvertes aux femmes motivées par le projet. Elles perfectionnent leur savoir-faire et acquièrent une polyvalence leur permettant d'être autonome dans leur pratique personnelle du tissage. En plus des formations professionnelles, l'association met un point d'honneur à les rendre plus indépendantes au quotidien : toutes les femmes membres d'Afrika Tiss bénéficient de cours d'alphabétisation également rémunérés. En effet, il est impensable de parler d'autonomisation si les tisserandes ne sont pas en mesure de lire, écrire ou compter sans l'aide de personne. Une demie journée par semaine, une institutrice intervient dans la cour d'Afrika Tiss pour donner des cours. Un après-midi par semaine, le Centre Textile se métamorphose en salle de classe, des bureaux et un tableau noir sont installés à l'ombre des manguiers et toutes les activités de production sont banalisées. Qu'il y ait une commande en cours ou pas, la totalité des femmes adhérentes à l'association est conviée pour la classe hebdomadaire. Dans une atmosphère studieuse mais décontractée, chacune se plonge dans ses exercices. L'année dernière, les cours ont été donnés en mooré, cette année c'est au français que les femmes s'initient. Bien qu'il s'agisse de la langue nationale, elles sont peu nombreuses à être allées à l'école et donc peu nombreuses à être capables de s'exprimer en français. L'association joue également un rôle d'accompagnement dans les démarches administratives, comme l'ouverture d'un compte en banque.

Lorsque Mariette reçoit des commandes de particuliers ou de professionnels, c'est à l'équipe locale de Ouagadougou d'appeler les tisserandes, selon leurs disponibilités et leur savoir-faire, pour exécuter la production au Centre Textile. Sauf exception, elles sont rémunérées au mètre de production, et selon la complexité du tissage effectué, indépendamment des ventes ultérieures des produits réalisés. La rémunération au mètre permet aux femmes de travailler à leur rythme et aux horaires les plus adaptés à leurs habitudes. Ce modèle semble bien fonctionner au sein d'Afrika Tiss puisque les tisserandes paraissent ravies de venir tisser lorsqu'elles sont appelées pour les commandes. Leur revenu est amplement supérieur à ceux auxquels elles peuvent prétendre localement, ce qui assure la scolarisation de leurs enfants par exemple.

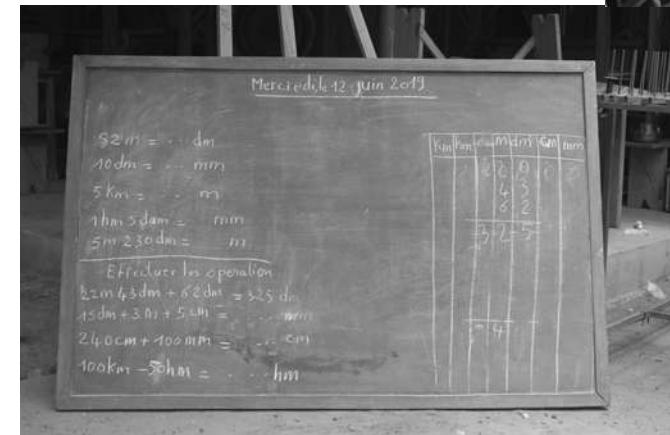


Fig. 2\*

Fig. 2\* Cours de mathématiques,  
Centre Textile Afrika Tiss, juin 2019.

Dans ce pays où les femmes sont encore très nombreuses à être sans emploi, il arrive malheureusement qu'elles se retrouvent veuves du jour au lendemain sans jamais avoir travaillé ni étudié, avec plusieurs bouches à nourrir. Elles peuvent ainsi connaître des situations extrêmement compliquées et précaires. En se perfectionnant dans un domaine et en pratiquant une activité professionnelle quotidienne, elles s'assurent une source de revenu. En professionnalisaient ce savoir-faire, l'association permet aux tisserandes d'accéder à un statut social hors du foyer familial : elles n'attendent plus le retour de leur mari à leur domicile et ont la fierté de sortir de chez elle pour aller travailler, au même titre que leur époux. Afrika Tiss initie les femmes à pratiquer une activité génératrice de revenu et augmente ainsi leur pouvoir économique en luttant autant que possible contre la pauvreté. L'impact social positif du projet bénéficie directement aux tisserandes : en s'émancipant, elles s'affranchissent des restrictions liées à leur sexe : un pas en avant pour l'égalité entre les hommes et les femmes. L'action de l'association est également plus vaste : valoriser et préserver un savoir-faire qui tend à disparaître avec l'arrivée massive de l'industrie asiatique, sensibiliser les populations aux gestes et produits sans danger pour leur santé et/ou l'environnement et exploiter les ressources disponibles à proximité pour encourager le développement local.



Fig. 3

Fig. 3 Alphabétisation, Centre Textile Afrika Tiss, 2018.

La situation sécuritaire du Burkina Faso étant de plus en plus préoccupante, Mariette a conscience que la solidarité franco-burkinabè est désormais extrêmement fragile. Le transit entre les deux pays risque de devenir de plus en plus compliqué, voire impossible, d'où la sincère ambition de l'association de rendre les femmes autonomes. Même si les commandes d'Afrika Tiss sont une source de revenu conséquent pour les tisserandes, la volonté première de Mariette est d'intégrer ces dernières dans un circuit économique fiable. Elles s'approprient des méthodes de prospection, création et production qu'elles peuvent appliquer à leur pratique personnelle du tissage.



# COMMENT CRÉER ENSEMBLE ?

Bleu, noir, blanc, ocre, violet... les rayures et les couleurs sont très souvent les mêmes d'une étoffe à une autre. La similitude de tous les tissus que j'ai vus pose question sur le potentiel créatif des tisserandes. Pourquoi produire des tissus identiques à d'autres ? Est-ce qu'elles savent créer ? Est-ce que de nouvelles couleurs ou motifs seraient bien perçus ?

Pendant mon séjour, seules les étoffes de quelques endroits se sont démarquées de celles que j'avais l'habitude de voir :

La boutique de l'Union des Associations de Tisseuses de Kadiogo (secteur 26, arrondissement n°6) expose une immense palette de couleurs, toujours associées avec beaucoup de goût. Des fils brillants sont parfois insérés avec subtilité dans le tissu. J'y ai vu des teintes que je n'avais pas l'habitude de voir à Ouagadougou : turquoise, vert vif, framboise, mauve...

La boutique de Désiré Ouédraogo (secteur 10, arrondissement n°2), un ingénieur textile qui a créé un centre de tissage en périphérie de Ouagadougou. Il a la particularité de produire des tissus de largeurs classiques (35/40cm) mais aussi des très grandes largeurs (1,20m). La sélection de *faso dan fani* crée une gamme colorée pastelle très douce et très surprenante.

La boutique de François 1<sup>er</sup> (secteur 10, arrondissement n°2), un styliste de renom au Burkina Faso. Ton sur ton, jeux de densités et de transparence, tons neutres, tous les tissus sont très fins et les vêtements élégants.

Les tisserandes semblent à l'aise pour produire de grandes quantités de *faso dan fani*, puisque leur maîtrise technique leur permet de tisser rapidement tout en discutant avec leurs voisines. Quant au travail de composition d'un nouveau modèle et de recherche d'équilibre de couleur et de rythme, il leur demande d'être concentrées sur leur métier à tisser pendant un long moment puisqu'il faut imaginer une multitude d'échantillons et chercher à les perfectionner au fur et à mesure. Or, les tisserandes ne sont pas habituées à cette gymnastique d'esprit. Elles pratiquent leur activité au milieu de leur cour familiale, dans la rue ou au milieu d'autres tisserandes, dans des associations au sein desquelles elles sont très sollicitées et prennent plaisir à échanger, discuter, rire... Ces dernières me confirment que la mise au point de nouveaux tissus est effectivement la partie la plus difficile de leur travail.

- C'est vous qui inventez les modèles des tissus ou ce sont les gens qui décident ?  
**Adèle** : Il y a des gens aussi qui décident, et parfois c'est nous.
- Qu'est-ce que vous préférez ?  
**Adèle** : Créer un modèle c'est difficile, alors que si quelqu'un d'autre crée le modèle et te demande de le reproduire, c'est plus facile.
- Et vous aimez créer les modèles ?  
**Adèle** : Oui oui, mais c'est très dur.

C'est en échangeant avec Mariette que j'ai compris à quel point l'innovation est contraignante pour les artisans burkinabè : ils ont difficilement accès aux prescripteurs qui font les tendances puisqu'il n'existe pas d'équivalent aux bureaux de style européens, ainsi qu'aux salons professionnels, très restreints sur le continent. La faiblesse de l'évolution technologique limite leur accès à ces supports qui facilitent la mise en commun des connaissances des acteurs du design du reste du monde, leur visibilité ainsi que l'utilisation des logiciels. Ils peuvent seulement répondre à une demande très locale qui se manifeste au sein de leur réseau personnel, mais ils ne peuvent pas étendre cette demande par manque de données et d'outils. De plus, rappelons que le tissage au Burkina Faso appartient au secteur informel et donc à une économie précaire. Introduire de nouveaux procédés de tissage, de nouvelles couleurs ou des motifs innovants est une prise de risque coûteuse pour les tisserandes. Les phases d'expérimentations étant forcément ponctuées d'erreurs avant d'aboutir à des propositions nouvelles, elles ne peuvent pas se permettre de « gaspiller » une journée travaillée, une chaîne montée ou une teinture réalisée si le résultat n'est pas satisfaisant. Les tisserandes ont alors tendance à se copier mutuellement, tous les étalages de Ouagadougou sont remplis d'étoffes similaires alors que la technique du tissage de coton pourrait être complexifiée pour leur permettre de se démarquer et de se singulariser sur le marché du pagne tissé.

Bien que la population burkinabè soit très jeune et perméable au changement (musique actuelle, téléphones portables et applications récentes, attrait pour les marques...), ils ne s'aventurent que de manière très timide vers des propositions créatives qui s'éloignent de leurs traditions. En effet, est considéré comme un bon apprenti celui qui arrive à reproduire à la perfection. Pour les Burkinabè, on parle d'excellence quand on maîtrise parfaitement un savoir-faire, contrairement à la France où l'on se démarque davantage en prenant un risque et en essayant à tout prix de se renouveler. Dans la vie quotidienne, on se distingue par la qualité, pas par l'originalité, de ce que l'on propose. Par exemple, il est mieux vu de savoir cuisiner à la perfection les plats traditionnels que de tenter d'innover, tant sur le goût que sur l'aspect. Les gens semblent aimer ce qu'ils connaissent. Finalement, que ce soit dans la cuisine, les coiffures, les vêtements ou les productions artisanales, le poids des traditions reste très fort, et il est préférable d'appartenir au groupe plutôt que d'entrer en révolution permanente avec ce qui les a précédé.

J'ai trouvé assez amusant que les femmes s'accordent à dire qu'elles sont plus aptes à créer que les hommes. Justine m'explique que les hommes achètent des fils déjà colorés alors que les femmes s'attendent à réaliser exactement ce que le client souhaite, tant pour le motif que pour la couleur. Elles se disent plus à-même de varier leurs modèles, de proposer des couleurs précises et de s'affranchir des motifs déjà vus.

- Les hommes ne savent pas inventer les modèles ?  
**Bintou** : Non, ils ne savent pas inventer les modèles. Les hommes, ils font des bandes de couonnades et ils achètent le fil déjà teint, alors que nous on fait la teinture que le client veut.  
- Donc on peut reconnaître un tissu fait par un homme ou par une femme ?  
- Ah oui, oui, oui, ce n'est pas la même chose.

**« Parce que nous, on sait fabriquer les modèles, alors que les hommes ne parvenaient pas à diversifier les modèles. Alors, les gens sont attachés au tissage des femmes! »**

Pour la conception des collections capsules chez Afrika Tiss, ce sont généralement des designers français qui collaborent ponctuellement avec les artisanas pour faire émerger des objets, des tissus, des motifs de cette rencontre. Au commencement de l'activité de l'association, il a été demandé aux tisserandes d'apporter des tissus avec des motifs ou des couleurs qui leur plaisaient. Elles ont ensuite découpé dans des magazines des images inspirantes à partir desquelles elles ont réalisé des planches tendance. Ensuite, pour chaque collection, ce sont des designers qui se sont déplacés à Ouagadougou pour rencontrer les tisserandes et, par un travail similaire, ont entamé des réflexions communes.

Mariette m'explique que lorsque deux sensibilités se croisent, il en jaillit toujours quelque chose de nouveau. Cependant, le risque est que le designer, dont l'esprit créatif est plus exercé, pense l'innovation plus rapidement, créant un rapport déséquilibré entre artisan et designer, attribuant ainsi aux artisans un simple rôle d'exécutant. C'est pourquoi, chez Afrika Tiss, l'équipe fait attention d'amener progressivement la démarche créative. Les tisserandes sont régulièrement sollicitées sur des missions d'innovation afin d'apprendre à devenir force de proposition et d'être rassurées par une méthodologie leur évitant d'être destabilisées lorsqu'on leur demande d'imaginer quelque chose qui n'existe pas encore. Elles sont également impliquées dans chaque prise de décision relative aux collections de tissus, toujours dans un souci d'égalité et d'autonomie ultérieure.

1 Justine, Ouagadougou, août 2019.

Il m'a été nécessaire de vivre cette expérience de terrain et de me confronter directement aux tisserandes en tant que designer textile afin de comprendre véritablement les difficultés auxquelles je pourrai être confrontée, les attentes des tisserandes quant à ma présence et la manière dont je devrai agir pour m'intégrer et mener à bien ma mission. Il m'aurait été impossible de mettre en place une méthodologie de projet sans avoir pris le temps d'observer, de connaître et de comprendre la culture locale, les habitudes, les priorités, les préoccupations et les croyances du peuple burkinabè et plus précisément des tisserandes. Il m'a fallu être très à l'écoute et favoriser la discussion, les relations sociales et les amitiés afin que ces dernières soient en confiance et qu'elles osent s'affirmer dans des choix créatifs. En effet, ce n'est qu'une fois la confiance installée et la timidité surpassée qu'elles osent donner leur opinion. S'adapter au langage, écrit ou oral pour se faire comprendre est indispensable et bien plus compliqué que ce que j'imaginais : le moindre écart de sens peut vite conduire à des erreurs et incompréhensions. Les tisserandes ont besoin d'être rassurées et encouragées à soumettre leurs idées pour apprendre à créer. À la manière d'une relation professeur-élève, les designers doivent, à mon sens, avoir une approche stimulante et bienveillante pour que les artisans réussissent à puiser dans leurs propres ressources et dans leur maîtrise du tissage, des pistes novatrices et insolites. Il me semble que la mission du designer, face aux tisserandes, est d'apporter des connaissances techniques complémentaires à la pratique du tissage local, d'agrandir leur univers esthétique et le champ des applications possibles en les nourrissant d'une culture et de références auxquelles elles n'ont pas toujours accès par elles-mêmes. Il s'agit davantage d'un travail d'accompagnement que d'apporter des solutions pré-construites, en leur transmettant des outils et une méthodologie de création afin de se familiariser à oser sortir de leur zone de confort. Les artisans et les designers sont aussi légitimes dans la prise de décision quant à l'aspect général du produit, mais le designer est plus à même d'intégrer le processus technique et de le projeter dans un résultat pertinent. Sans imposer sa vision de l'innovation, il doit suggérer des possibilités à développer avec les tisserandes tout en leur laissant la place de s'exprimer créativement.

Pour répondre aux nombreuses sollicitations d'étudiants, artistes, designers qui désirent découvrir les savoir-faire burkinabè et rencontrer les artisans locaux, Mariette souhaite qu'Afrika Tiss deviennent une plateforme de mise en relation entre tous ces acteurs qui s'enrichissent mutuellement. L'association se place comme un médiateur, un rôle qui fonctionne bien pour les structures qui mêlent plusieurs cultures ou nationalités. Par exemple, le programme Made 51, mis en place par les Nations Unies et dont fait partie l'association Afrika Tiss, permet à des artisans réfugiés du monde d'être mis en contact avec des associations ou entreprises sociales et des partenaires afin de les aider à s'intégrer socialement et économiquement à leur pays d'accueil. On peut également citer l'agence Ethical Fashion Initiative qui identifie des artisans vivant dans des communautés isolées et défavorisées, dont le Burkina Faso, en les mettant en relation avec des marques

de mode internationales. À Paris, on peut en voir un équivalent avec La Fabrique Nomade qui facilite l'insertion professionnelle des artisans réfugiés en France en connectant ces derniers à des designers et à un réseau professionnel. Chez Afrika Tiss, la valeur ajoutée est la situation géographique de l'association qui est implantée dans deux capitales, dont une capitale internationale de la mode. En facilitant les passerelles créatives entre les deux villes, ce sont aussi leurs réseaux respectifs qui se mutualisent.



J'ai découvert l'histoire du tissage et du *faso dan fani* à travers le prisme de l'association Afrika Tiss d'abord à Paris, puis à Ouagadougou. J'ai évolué pendant trois mois dans un contexte associatif qui a grandement facilité mon approche et mon intégration à la population locale, principalement avec les tisserandes que j'ai côtoyées tout au long de mon séjour au Burkina Faso. J'ai pris conscience de l'influence de la mode et du textile sur le développement économique et social et l'identité du pays. Alors que le tissage était traditionnellement réservé aux hommes en Afrique de l'Ouest, il s'est progressivement féminisé dans les villes du Burkina Faso. La nécessité, impulsée par Thomas Sankara, dans les années 80 de **produire local** et les mesures qu'il a initiées ont déclenché une forte demande et une structuration des tisserandes pour s'adapter à ce nouveau marché. En parallèle c'est une **transformation matérielle** des métiers à tisser et le développement de l'**industrie textile locale** qui se mettent en marche pour s'adapter aux nouvelles travailleuses. Le pagne tissé est devenu un symbole de la féminisation du tissage et de l'amélioration de la place des femmes du « Pays des Hommes intègres », qui s'est développé à côté et non au détriment du tissage des hommes.

À la croisée de l'artisanat et de l'industrie, des petites structures, telle qu'Afrika Tiss, réunissent savoir-faire ancestral et production en série pour permettre aux artisans locaux d'améliorer leur **autonomie financière**. En produisant et en transformant des produits textiles localement, ces associations luttent contre l'exportation massive de coton et **créent des emplois** aidant la population à se développer. Avec des accompagnements, des collaborations et des formations, elles permettent aux tisserandes d'acquérir davantage de **créativité** pour être capable de vivre de leur savoir-faire et d'accéder à des marchés qu'elles n'auraient pas pu toucher. Le tissage est témoin d'une évolution sociale positive récente pour les femmes du Burkina Faso et devient progressivement une profession à part entière, leur offrant un **meilleur statut** et une **source de revenu** leur permettant d'être plus indépendantes. Afrika Tiss fait partie des initiatives qui visent à promouvoir et à faciliter les échanges interculturels afin de préserver et valoriser ce savoir-faire. En travaillant avec des designers, elle cherche à extrapoler les techniques traditionnelles pour les appliquer à de nouveaux usages et ainsi élargir les perspectives de conceptions.

Comme l'ont souligné Fabien Petiot et Chloé Braunstein Kriegel, lors de la présentation de leur nouveau livre *Crafts. Anthologie contemporaine pour un artisanat de demain*, le travail complémentaire des artisans et des designers n'est pas sans rappeler les *Makers*, une nouvelle génération de créateurs qui font se rencontrer techniques, matériaux, ateliers, artisans, designers... C'est un mouvement qui cherche à ne plus cloisonner les domaines, à fédérer les acteurs de la création pour exploiter la **porosité entre l'artisanat et l'industrie**. Loin du mythe de l'artisan solitaire en France, on assiste à une véritable mise en réseau des compétences et une ouverture à l'international. L'artisanat devient

plus diffus, global et collectif<sup>1</sup>. Les associations, qui connectent les designers français avec les artisans burkinabè, fonctionnent sur ce modèle de complémentarité des savoir-faire.

Le port du *faso dan fani* est plus que jamais apprécié par le peuple burkinabè, tous milieux sociaux confondus, et tend à s'exporter à l'international. Si le tissage est considéré comme un produit de semi-luxe au Burkina Faso, la politique de Thomas Sankara a souligné l'importance que peuvent jouer les autorités locales en faisant la promotion de leur savoir-faire et compétences. De la même manière que les **stylistes locaux** qui se sont démarqués et des stars internationales qui ont porté le *faso dan fani*, la notoriété des personnalités publiques joue un rôle primordial dans la **diffusion** des cotonnades burkinabè dans le monde, mais aussi dans la **promotion** du célèbre tissu rayé au sein même du pays. Un vent patriotique souffle à nouveau sur le pays, un avantage que saisissent les acteurs de la filière textile artisanale locale.

Alors que dans leur dernier livre *Design ecosocial : convivialités pratiques situées et nouveaux communs*, Ludovic Duhem et Kenneth Rabin s'évertuent à prouver qu'un design, qui se veut respectueux de l'humain, se doit d'être également respectueux de l'environnement<sup>2</sup>, les questions d'**écologie** sont encore trop peu présentes au Burkina Faso. La situation de grande précarité du pays et le contexte sécuritaire très difficile font que la priorité se tourne naturellement vers l'économie et les populations. Il reste le terrain environnemental à investir, dont les retombées seront bénéfiques à la population. Dans le domaine du textile, certaines structures ont commencé à utiliser des teintures écologiques qui limitent l'exposition des tisserandes aux produits toxiques. Il est désormais nécessaire de penser les projets créatifs en s'approchant le plus équitablement possible des trois piliers du développement durable : **équité sociale, respect de l'environnement et réussite économique**. Les problèmes d'alimentation en énergie, relatifs au climat et aux infrastructures présentes au Burkina Faso, posent question pour le bon développement technologique du pays et de la filière textile. Ne serait-il pas plus judicieux de penser rapidement aux **énergies renouvelables** dans l'un des pays les plus ensoleillés du monde ?

<sup>1</sup> Présentation du livre de BRAUNSTEIN-KRIEGEL Chloé & PETIOT : Fabien, *Crafts. Anthologie contemporaine pour un artisanat de demain*, Éditions Norma, 2019.

<sup>2</sup> Présentation du livre de DUHEM Ludovic & RABIN Kenneth : *Design ecosocial. Convivialités, pratiques situées & nouveaux communs*, it: Éditions, 2018.



Fig. 1

Fig. 1 Timbre burkinabè.

## AUDIOVISUEL

- ARCHIVES**  
Annuaire statistique national 2017 du Burkina Faso, Institut National de la Statistique et de la Démographie, décembre 2017.  
Arrêté n° 2017-059 PM/CAB portant sur la promotion et la valorisation du *Faso Dan Fani* au Burkina Faso, 29 novembre 2017.  
Communiqué de presse du Ministère du Commerce, de l'Industrie et de l'Artisanat à propos de l'implantation d'une usine de transformation du coton du groupe Turc AYKA Textile Investment à Ouagadougou, 5 février 2018.  
Communiqué ministériel n° 019-0007 portant sur la supposée protection de la marque *Faso Dan Fani* par une firme asiatique, 15 avril 2019.  
Direction générale du Trésor, *Brèves économiques d'Afrique de l'Ouest*, n° 295, 8 mars 2019.  
Jeune Afrique n° 1399, 28 octobre 1967, p. 29 à 39.  
Rapport de l'évaluation indépendante du Burkina Faso, « *Développement de la transformation industrielle et artisanale du coton* », ONUDI, Vienne, 2006.  
Rapport de la Chambre de Commerce et d'Industrie du Burkina Faso, « *Production, transformation et commercialisation du textile traditionnel africain pour le milieu scolaire : défis, opportunités et perspectives* », mars 2018.
- Développement : bientôt une usine d'égrenage de coton biologique à Koudougou*, Ecodufaso, 14 février 2019, 3 minutes 28.
- Comprendre l'aventure textile Lille-Roubaix-Tourcoing*, « Le textile en crise » (15 vidéos), INA, entre 1965 et 2004.
- L'économie autrement (2/4) : L'économie du lien social*, France Culture, 21 novembre 2017.
- Le don (1/5) : Solidarités actives et investissement social*, France Culture, 26 juin 2017.
- Fin de la Lainière de Roubaix : rétrospective*, Journal télévisé soir Nord Pas-de-Calais, France 3 Régions, 7 décembre 1999, Lumni.
- Habille-nous Africa*, Noémie Lenoir & Antoine Rivière, TV5MONDE, 2019, 2x52 minutes.
- La Sirène de Faso Fani*, Michel K. ZONGO, 2015, 90 minutes.
- Noémie Lenoir enquête sur la mode africaine*, France Inter, 9 avril 2019.
- Une révolution douce : L'économie sociale et solidaire (1/4) : pour une économie plus humaine*, France Culture, 5 septembre 2016.

## CONFÉRENCES

- La mode africaine : conférence en 60 minutes*, CHARPY Manuel.
- Présentation du livre de BRAUNSTEIN-KRIEGEL Chloé & PETIOT Fabien, *Crafts. Anthologie contemporaine pour un artisanat de demain*, Éditions Norma, 2019.
- Présentation du livre de DUHEM Ludovic & RABIN Kenneth : *Design écosocial. Convivialités, pratiques situées & nouveaux communs*, it: Éditions, 2018.

## OUVRAGES

- BART** François, **BOUQUET** Christian, **DECoudras** Pierre-Marie, **CHAPUIS** Odile, *Aspects du développement économique dans un pays enclavé : le Burkina Faso*, n° 9, Presse universitaire de Bordeaux, 1998.
- COQUERY-VIDROVITCH** Catherine, *Les Africaines, Histoire des femmes d'Afrique Noire du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, La découverte, 2013.
- COQUERY-VIDROVITCH** Catherine, *Petite histoire de l'Afrique*, La découverte, 2016.
- COQUET** Michèle, *Textiles africains*, Adam Biro, 1997.
- ÉTIENNE-NUGUE** Jocelyne, *Artisanats traditionnels Haute-Volta*, Institut Culturel Africain, 1982.
- ÉTIENNE-NUGUE** Jocelyne, *Artisanats traditionnels en Afrique Noire : Bénin*, Institut Culturel Africain, 1984.
- FORTIN** Laura, *Les tisseuses de Ouagadougou : ethnographie d'un groupe professionnel recouvrant des trajectoires différencierées au Burkina Faso*, mémoire de recherche sous la direction de OUÉDRAOGO Jean-Bernard, 2015.
- GILLOW** John, *Textiles africains. Couleur et créativité à l'échelle d'un continent*, Éditions du regard, 2009.
- GRIAULE** Marcel, *Dieu d'eau : entretiens avec Ogotemmêli*, Fayard, 1997.
- GROSFILLEY** Anne, *Afrique des Textiles*, Edisud, 2005.
- GROSFILLEY** Anne, « *Le tissage chez les Mossi du Burkina Faso : dynamisme d'un savoir-faire traditionnel* », dans Afrique contemporaine 2006/1, n° 217.
- JAFFRÉ** Bruno, *Biographie de Thomas Sankara : la patrie ou la mort*, L'Harmattan, 1997.
- KOUTEKISSA** Marc, *Contes et légendes du Burkina Faso*, Cyr éditions, 2011.
- MORRIS** William, *L'art et l'artisanat*, Rivages, 2011.
- ROBERT** Anne-Cécile, *La stratégie de l'émotion*, Lux Québec, 2018.
- VIVERO** Carmela, *Textiles d'Afrique*, Fedeau, 1982.
- PIETER VAN DIJK** Meine, *Burkina Faso : Le Secteur Informel de Ouagadougou*, dans la Collection « Villes et Entreprises » dirigée par DESJEUX Dominique, L'Harmattan, janvier 1986.

## **SITES INTERNET**

www.action-sociale.gov.bf  
www.afrikatiss.org  
www.cned.be  
www.cns.bf  
www.ethicalfashioninitiative.org  
www.facebook.com  
www.faso-coton.com  
www.fespaco.bf  
www.francoisi.com  
www.fr.fashionnetwork.com  
www.futura-sciences.com  
www.imane-ayissi.com  
www.instagram.com  
www.investirauburkina.net  
www.jeuneafrique.com  
www.kentegentlemen.com  
www.lafabriquenomade.com  
www.lefaso.net  
www.lejournal.cnrs.fr  
www.lemonde.fr  
www.made51.org  
www.monde-diplomatique.fr  
www.nadreylaurant.com  
www.netafrique.net  
www.paris.makerfaire.com  
www.patheo.fr  
www.peulhvagabond.com  
www.rfi.fr  
www.tisseusesdidees.com  
www.tresor.economie.gouv.fr  
www.tv5monde.com  
www.unhcr.org  
www.universalis.fr

Un immense merci à **Camille Saint-Jacques**, mon directeur, pour son aide précieuse et nos nombreux échanges toujours riches de conseils et d'encouragements.

Mille mercis à **Mariette Chapel** de m'avoir permis de vivre cette aventure extraordinaire, pour sa confiance, sa générosité, son altruisme et son projet engagé inspirant.

Merci à l'équipe du bureau d'Afrika Tiss : **Nazaire Bado, Toussaint Dossa** et **Adolphe Thiombiano** pour leur accueil chaleureux, leur humour et leur bienveillance au quotidien, les précieuses informations et les nombreux contacts qu'ils m'ont généreusement transmis.

Merci à **Célia Houdart** pour ses conseils avisés et son regard positif qui m'ont donné l'élan de me lancer dans ce mémoire.

Un merci infini à toutes les merveilleuses rencontres que j'ai faites sur place – tisserandes, voisins, amis – pour leur gentillesse et leur générosité sans limite : **Bintou, Adèle, Alima, Maimunata, Ramata, Isabelle, Marie, Daniel, Aissata, Rabi, Assita, Abdoulaye, Missac Penga, Sanogo Mamboudou, Justine...** Ainsi qu'aux enfants plein d'amour, d'énergie et de malice : **Zara, Mamichou, Aimé, Lagui, Mama, Yassi, Hamza, Maria...**

Merci à **Vanessa Goetz** pour son aide indispensable lors de la mise en page.

Et merci à **Maud Trouvé**, ma mère, pour son soutien et ses relectures.

Achevé d'imprimer en janvier 2020

**Imprimerie :** Trèfle Communication

**Papiers :** Rives Tweed extra blanc 250g/Olin regular extra blanc 120g

**Police :** Chronicle Text G1/Knockout

